



*Vendue
au Boss*

DE LA MAFIA

FIA FARINA
ROSALIE ROSE

Table des Matières

[Vendue au Boss de la Mafia](#)

[Chapitre Un](#)

[Chapitre Deux](#)

[Chapitre Trois](#)

[Chapitre Quatre](#)

[Chapitre Cinq](#)

[Chapitre Six](#)

[Chapitre Sept](#)

[Chapitre Huit](#)

[Chapitre Neuf](#)

[Chapitre Dix](#)

[Chapitre Onze](#)

[Chapitre Douze](#)

[Chapitre Treize](#)

[Chapitre Quatorze](#)

[Chapitre Quinze](#)

[Chapitre Seize](#)

[Chapitre Dix-Sept](#)

[OceanofPDF.com](#)

Vendue au Boss de la Mafia

Par Fia Farina & Rosalie Rose

Tous droits réservés. Copyright 2023 Fia Farina & Rosalie Rose

Cette histoire est une œuvre de fiction et toute ressemblance avec une personne vivante ou morte est purement fortuite et non intentionnelle.

[CLIQUEZ ICI](#)

pour vous inscrire à ma newsletter et recevoir des informations EXCLUSIVES sur toutes les offres, les avant-premières secrètes et les nouvelles sorties
!

OceanofPDF.com

Chapitre Un

Kate

C'est stupide.

Voilà la pensée qui défile en boucle dans mon esprit tandis que je marche rapidement sur les trottoirs noirs et humides du centre-ville de Dublin. *C'est tellement, tellement stupide.* J'ai vécu la moitié de ma vie en Irlande et l'autre aux États-Unis. Je sais quand il est raisonnable de sortir dans la rue, et je sais tout autant quand c'est une invitation au désastre.

Pour quelqu'un comme moi, le désastre s'apparente souvent au danger, au véritable danger qui plus est. Le genre de danger dont on ne revient pas toujours. *Papa me tuerait lui-même s'il le savait.* Bien sûr qu'il le ferait. Voilà ce qui arrive quand on a un père à la tête d'un syndicat de la mafia irlandaise. Les normes changent. Une femme ordinaire de vingt-cinq ans serait habituellement tranquille avec un taser dans la poche de son manteau par une nuit sombre en ville, la tête baissée pour se protéger du vent et de la pluie battante.

Mais je ne suis pas une femme ordinaire de vingt-cinq ans. Le suis-je ?
C'est tellement stupide.

Au moment où mon téléphone vibre, mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je me réfugie dans la vieille cabine fissurée d'un arrêt de bus, dont le plexiglas est trempé et dégoulinant de pluie. Au-dessus de moi, le lampadaire couleur crème clignote fortement une fois, puis deux, avant de s'éteindre et de me plonger dans l'obscurité. *Eh bien, si ce n'est pas un putain de présage...*

Je porte le téléphone à mon oreille, les yeux longeant le trottoir d'en face :

— Allô ?

Mais les vieux immeubles résidentiels sont pour la plupart éteints et il n'y a pas une âme en vue. Une voiture isolée arrive à toute allure, la pluie giclant sur ses roues. Puis elle disparaît, et je me retrouve seule avec le silence à l'autre bout de la ligne.

— Vous êtes là ?

— C'est bien Kate McNamara ? dit une voix dure, grave, masculine, et teintée d'un fort accent italien.

J'hésite. Mais à quoi bon ? Je sais ce que je fais, non ? *J'espère que je sais ce que je fais.*

— Oui. C'est Kate.

— Vous savez qui je suis ?

Je ravale la pierre dure qui se forme dans ma gorge.

— Oui.

Silence.

Je me mords la joue. *Eh bien, tu es venue ici pour ça. N'est-ce pas ? C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas, Kate ?*

— Votre nom est Giorgio Rosso. Vous...

— Je, quoi ? demande-t-il d'une voix qui rappelle celle d'une hyène.

Un empressement primitif, à l'odeur de feu.

— Continuez, ajoute-t-il.

— Vous travaillez pour Luca Romano.

Ce nom me brûle la langue. Romano est un nom que j'ai entendu toute ma vie, presque autant que j'ai entendu le mien. Prononcé avec toujours la même peur.

— Mon père a une dette envers lui.

— Je suis au courant.

— Et je veux qu'elle soit payée.

Il ricane et ce rictus froid et ironique est suivi d'un autre silence. Cette fois, j'attends moi aussi, en écoutant la pluie qui s'épaissit, tambourine sur les toits en écheveaux, et voltige à travers les réverbères lointains.

Finalement, Giorgio rompt le silence :

— Et comment pensez-vous vous y prendre, Mme McNamara ?

Je redresse ma colonne vertébrale.

— Je peux payer pour ça.

— Comment ?

— Comment, à votre avis ? Avec de l'argent. Une garantie. Mon...

J'hésite et attrape le bord du cadre de l'arrêt de bus pour me stabiliser. Je pense à mon père. Je raffermis ma voix.

— Mon père est têtue. Un gangster à l'ancienne.

— Et vous ?

— J'aime quand les choses sont un peu plus souples. Un peu plus... modernes.

Et je ne suis pas non plus une idiote. Je gagne peut-être ma vie en tant que trader, mais je suis toujours la fille de mon père. Il n'a jamais voulu de

moi dans son monde du crime organisé, des vieilles querelles de sang et des mariages forcés, des dettes et des morts et des embouts silencieux vissés au bout des Glocks. *Dommage. Trop tard.*

— Je peux m'occuper de son travail.

Giorgio ne répond pas et je commence à me sentir mal à l'aise, la peau frissonnante, le pouls tressaillant. Je sens la pluie dans mon sang et dans mes os, et le froid de février s'insinuer dans les semelles de mes chaussures. *C'est vraiment stupide.*

— Tu es seule, dit Giorgio, et je pense qu'il l'entend comme une question, mais ce n'est pas comme ça qu'il le prononce.

— Oui, je réponds nerveusement.

— Tu as laissé ta voiture. Tu as pris un taxi ?

— Oui.

— Je sais.

Je deviens rigide et serre fort les dents. J'ai été dans beaucoup de situations dangereuses au cours de ma vie. J'ai eu des pistolets pointés sur ma tempe. J'ai eu du ruban adhésif autour de mes poignets et de mes chevilles. J'ai déjà fait face à de lourdes dettes. Une fois, quand j'étais petite, on m'a séquestrée dans un chalet à la campagne. On m'y a retenue pendant cinq jours pendant qu'une brute italienne fumait à la chaîne et gardait mon père au bout du fil, à troquer mon sang, ma chair. Je me souviens d'être assise près de la fenêtre à regarder des dessins animés avec mon ravisseur, à manger des céréales et à boire un thé étonnamment décent. Les collines dehors étaient d'un vert printanier, et la brise était chaude, et quand mon père a négocié ma libération, il a payé avec une balle dans la tête de mon ravisseur. Je me souviens encore de l'éclaboussure chaude de son sang sur mon visage, et de comment quand il a séché, on aurait dit des taches de rousseur.

Tout va bien, ma fille ? C'était les mots de papa. Tu as l'air d'aller bien. On retrouve bien l'acier de ton père dans ta colonne vertébrale.

J'ai conscience de cet acier maintenant.

— Je sais que tu sais, je dis sèchement à Giorgio. Je sais que tu n'as pas déserté les rangs de Luca. Je sais que tu m'as conduite ici parce qu'il y a un point mort GPS, et je sais que tu m'as suivie sur les quatre derniers pâtés de maisons.

Le silence qui suit est empreint d'une forte tension. J'ignore si je l'ai vraiment surpris ou pris au dépourvu, mais je m'en moque. Ce n'est qu'une

partie du spectacle.

— Voici ce que tu dois savoir, je continue, plus modérément. Je suis armée. Et toi et tes petits muscles ne seriez pas les premiers hommes que je tue pour leur stupidité.

Giorgio glousse et la ligne se coupe.

Mon cœur s'effondre. Je suis consciente d'être dans leur ligne de mire. J'ignore ce qui va se passer, mais je suis certaine que quoi que ce soit, il est peu probable que je puisse le contrôler. Je savais ce que je risquais en entrant en contact avec Giorgio. Je savais ce que je risquais en m'engageant à payer la dette de mon père. Je sais que cette soirée pourrait se terminer par ma mort, face contre terre dans le caniveau, avec cinq ou dix balles à l'arrière de mon crâne.

C'est mieux que de vivre dans la peur. C'est mieux que de regarder mon père perdre sa vie, son empire, sa dignité, sa fierté, lentement, à cause du cancer.

Je veux m'enfuir. Tout en moi me dit de le faire. Mon désir de vivre brûle intensément, comme une torche dans ma poitrine. Mais je ne le laisse pas me submerger. Je ne laisse pas la peur me motiver. À la place, je m'accroche une fois de plus à l'acier que j'ai hérité de mon père. Je me retourne et m'assois sur le banc, en écoutant la pluie. Je respire. *Quoi qu'il arrive, je peux y faire face. Quoi qu'il arrive, je peux encaisser. Peu importe comment ça se termine, je me battraï.* Et je me battraï sans relâche.

Des phares s'allument au bout de la route noire. Mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Mes mains se crispent sur mes genoux, et je résiste à l'envie de saisir le Glock sous mon manteau. À la place, je ramène doucement mon coude sur mon flanc et suis reconnaissante de sentir le poids froid de mon pistolet contre mes côtes. J'ai déjà tué, et je ne mentais pas sur ce point. Ce serait stupide de le faire ici, mais je le ferais s'il le fallait. Stupide *et* contre-productif. Mais je suis la fille de mon père, après tout, et je ferai tout ce qui m'incombe.

La voiture approche. Elle est plus élégante que je ne l'imaginais, noire comme la nuit, profonde et brillante, une sorte de panthère Audi, racée et basse, silencieuse même sous la pluie froide. Les gaz d'échappement se diffusent, et c'est la vitre arrière qui s'abaisse. J'attends, scrutant l'obscurité, guettant le canon d'un pistolet, l'éclair de ce canon, la douleur soudaine dans mon dos, le béton froid et humide qui s'infiltré dans mes os à travers mon manteau.

Rien. J'attends. Puis la porte du côté conducteur s'ouvre. Un homme âgé, aux cheveux blancs épais et à la moustache en sort. Il est bien habillé et baraqué sans être trop musclé. Je me lève et il s'approche, ses yeux sombres rivés sur moi. J'attends à nouveau, la lumière blanche me floutant les bords de ma vision. *La peur n'est qu'un sentiment, qu'une sensation, et elle n'a aucun contrôle sur moi...*

Mais quand sa main gantée se lève, je bouge sans réfléchir et passe ma main sous mon manteau, pour effleurer du bout des doigts le rebord froid de mon pistolet. C'est un homme grand et pas si jeune - aussi quand j'aperçois son poing bouger si rapidement, je me dis que je suis en train d'imaginer la scène. Mais ce geste est bien réel, et il me frappe si fort en pleine mâchoire que des étoiles envahissent ma vision. Je titube en arrière et me heurte à la paroi en plexiglas de l'arrêt de bus.

— Attends, dis-je en faisant claquer mes dents, alors que la douleur irradie à l'intérieur de mon crâne. Je...

Sa main se pose sur ma gorge pour me faire taire, et il me pousse violemment contre le plexiglas. Un râle sort de ma bouche, mais pas de mots, et j'agrippe son poignet de mes deux mains, essayant en vain, sans aucun succès, de briser ou simplement de desserrer sa prise. Je peux sentir ma trachée se courber sous le poids de sa paume charnue. Son expression ne montre rien. Elle est vide, pas même glaciale, un peu comme s'il ouvrait une porte ou démarrait sa voiture. Ma vision se teinte à nouveau de blanc et toutes les veines de mon crâne s'agitent, comme si elles étaient prêtes à exploser.

Mon flingue, mon flingue, mon flingue. Putain, qu'est-ce que je fais ? Je lâche une main et la glisse sous mon manteau. *Je n'ai qu'une seule chance.*

Je place mes doigts sur le pistolet, le libère et l'enfonce entre les côtes de l'homme sous son blazer en soie italienne.

Il écarte ma main. La sécurité est désengagée, je peux tirer, mais dans quel but ? Je tirerais bien sur le trottoir ou dans une voiture garée, et j'ai apporté mon silencieux mais ne l'ai pas vissé. J'ai à peine filtré mes pensées que le pistolet a déjà quitté mes doigts. Il s'écrase sur le trottoir, et le conducteur se retourne et lui flanque un coup de pied net qui l'envoie valdinguer dans le caniveau.

Merde. Il doit lui aussi avoir une arme sur lui. J'ai juste besoin de deviner : dans sa ceinture ? Sa poche avant ? Sous les côtes ? A quelle vitesse je peux l'attraper, le charger, et le pointer ? A quelle vitesse pourrais-je tirer ?

J'ai l'impression que mon crâne est plein à craquer, sa main autour de ma gorge m'ôtant toute once d'oxygène. Même si je tire, pourrais-je le tuer ? Qui est dans la voiture ? Combien sont-ils ?

C'était vraiment stupide.

Je saisis à nouveau son poignet, et enfonce cette fois-ci mes ongles dans sa chair, tous mes ongles sans exception. Je les plante dans la peau et les ramène vers lui, si bien que j'écorce des lambeaux de sa peau et que le sang afflue immédiatement à la surface.

— Putain, il grogne, la voix marquée par un accent italien. Petite salope d'irlandaise...

Il lève son autre main et se prépare à l'abattre avec force. Je ne veux pas être touchée à nouveau. Mon crâne est chamboulé, mes pensées et mes instincts s'effilochent, mais je sais que je ne dois pas être touchée à nouveau. C'est là que je m'effondre. C'est à ce moment-là que je vacille. C'est la fin potentielle, mais je ne suis pas prête à mourir. Quelque chose se met à jaillir en moi, une poussée d'énergie animale sauvage, et je riposte en envoyant mon poing avec toute la force dont je dispose dans l'œil du conducteur.

Il rugit, et la peur se répand dans ma colonne vertébrale. J'ai l'impression de me décomposer, et que ce cri indique que cet homme va me tuer. Il veut me tuer, il veut le faire de ses propres mains et observer la lumière s'éteindre de mes yeux. Mais mon coup rompt sa prise juste ce qu'il faut. J'échappe à sa main et me précipite dans la rue.

Une ombre se détache de la voiture - *c'est quoi ce bordel, quand est-ce qu'il est arrivé là celui-là ?* C'est un homme extrêmement grand, aux épaules larges. Je ne peux voir que la moitié de son visage dans l'obscurité, et il me coupe le souffle : l'œil ténébreux, la mâchoire barbue, les boucles châtain foncé ramenées en arrière, la bouche pulpeuse et agressive. Sa main s'élance, et je suis si près de l'arme que je peux la voir briller dans le caniveau, et si je pouvais m'agenouiller suffisamment, si mon bras était juste assez long...

De sa main, il attrape mon coude, et le resserre comme un étau. Je m'élance, tendant désespérément la main vers la gouttière. Mes doigts effleurent la poignée de mon Glock. *Putain, plus loin, s'il vous plaît, juste un peu...*

Je m'efforce, et parviens à mettre ma main autour de la crosse. Au moment où je me retourne et pointe mon pistolet contre la poitrine de

l'homme, mon souffle est sauvage, glacé.

Il est rapide. Facilement, sa main glisse sur mon poignet et le tord en arrière. Le nez du pistolet se redresse, et j'appuie sur la gâchette, une seconde trop tard. Le coup part loin et il me désarme facilement. Le pistolet, qui représentait mon dernier espoir, me glisse des doigts.

— Kate, dit l'homme d'une voix basse qui se répand entre mes côtes. Tu as déjà perdu.

OceanofPDF.com

Chapitre Deux

Luca

Son visage pâle, ses cheveux dorés foncés, ses yeux sauvages. On dirait un animal perdu dans l'obscurité, du sang coulant d'une narine après le coup que Dome lui a asséné. D'horribles bleus mouchetés s'étendent sur son cou. Elle a l'air d'avoir survécu à une véritable épreuve. Comme si elle venait de sauver sa propre vie.

Est-ce qu'elle sait qu'elle l'a fait ?

Son pistolet semble léger dans ma main. J'enclenche la sécurité et le range dans la ceinture de mon pantalon. Je resserre ma prise sur son poignet, de sorte que s'il se plie, il se casse. Elle est à présent gelée et semble avoir perdu sa combativité. Elle sait que la bataille est terminée. Elle sait qu'elle est à ma merci.

Mais ce n'est pas passé loin. Ce n'est décidemment pas passé bien loin. *C'est une putain de guerrière, celle-là.* Et elle a réussi à faire ce que presque personne ne fait ou ne peut jamais faire, elle m'a pris par surprise.

— La police va arriver ici sous peu, dis-je doucement à Kate.

Dome, qui grogne, est appuyé contre la portière du conducteur. Il a un mouchoir en soie contre son visage et celui-ci est déjà souillé de sang frais. Elle l'a eu en plein dans l'œil et violemment. Je me demande si les dommages seront durables ; ils devraient l'être, bibliquement. Il l'a laissée filer. Ce qu'il a eu, il l'a bien mérité.

— Je te conseille de monter dans la voiture sans te débattre.

Les yeux de Kate se tournent vers la voiture, puis vers moi, et enfin vers Dome.

— Il ne te fera pas de mal, je dis diplomatiquement. Sauf si tu te débats.

Elle déglutit. Elle tremble. Mais j'admire son courage. Elle n'a pas supplié pour sa vie, n'a pas demandé de pitié. Elle savait que j'allais venir, je pense. Elle est aussi intelligente qu'intrépide. Mais encore une fois, être intrépide peut facilement se transformer en témérité inconsciente.

— Monte dans la voiture, Kate, je dis en commençant à perdre patience. Ou c'est moi qui vais te faire monter dedans.

Tremblante, les yeux écarquillés, elle acquiesce. Je relâche ma prise et ses épaules se détendent. Je n'avais pas réalisé à quel point je l'avais

malmenée. *Donc, c'est une dure à cuire, elle aussi. Cela va être beaucoup plus intéressant que je ne le pensais.* Tandis qu'elle se dirige vers la portière arrière ouverte, je me retourne et la plaque contre la voiture. Elle sursaute et me regarde avec insistance, son front posé contre le mien. Son expression devient étrange, et je l'observe, même dans le noir, même sous la pluie. Je perçois surtout de la curiosité.

Elle me trouve apparemment aussi intéressant que je la trouve intéressante.

— Pas de bêtise, l'avertis-je en m'approchant un peu plus près et en la pressant davantage contre la voiture. Parce que tu es peut-être une otage de valeur, mais tu vaudrais également très chère si tu étais morte.

Elle hésite, les yeux rivés sur les miens. Peut-être cherche-t-elle à déterminer si je suis sérieux. Après un moment, elle acquiesce et se glisse dans la voiture.

Dome se tourne vers moi et me fixe d'un œil menaçant. Son visage est empreint d'une rage obscure. Son œil est gonflé et fermé, et il est strié de sang. Autour de son orbite, sa peau est tendue, bouffie, furieuse et bien rouge. Merde. Elle l'a bien amoché. On croirait qu'il pourrait la briser en deux. Je lui adresse un haussement de sourcils et un léger sourire.

— La prochaine fois, je conseille à mon chauffeur. Ne la lâche pas.

Je me glisse sur la banquette arrière, et Dome ferme la porte, emprisonnant Kate McNamara, la fille de mon rival mafieux, avec moi à l'arrière de ma voiture. Je passe la main sous le siège et en retire un sac en plastique. A l'intérieur se trouve un morceau de tissu humide. Je le sors du plastique et le tend à Kate sans même lui adresser un regard.

— Respire, je lui dis.

— Quoi ?

Je soupire et décide à lui faire face. Quand je me penche vers elle, elle se retracte.

— Approche-toi, je lui ordonne plus fermement.

Au bout d'un instant, elle se penche légèrement en avant.

— Plus près.

Elle obéit, les yeux terrifiés, et je presse le tissu sur sa bouche et son nez.

Immédiatement, elle recule. Cette fois, je glisse ma main derrière sa tête et dans ses cheveux pour la piéger. Ses yeux deviennent énormes, et je peux sentir sa respiration se saccader. Le chloroforme commence immédiatement à faire son effet. Elle s'agrippe à mon bras comme pour se débattre. Mais je

suis bien plus fort et il suffit de peu pour la maintenir en place. Pour garder le tissu contre son visage alors qu'elle le respire, contre sa propre volonté.

Ses yeux clignent et se ferment. Une fois qu'elle a perdu connaissance, je l'allonge doucement.

Même dans son sommeil, elle semble troublée.

Et je pense : « *Ça va être très, très intéressant.* »

— Cette salope m'a rendu aveugle.

Je soupire, déboutonne le devant de ma veste de costume et me glisse sur la chaise derrière mon bureau.

— Tu n'es pas aveugle, Dome, je dis en italien. Demande à Sergio de vérifier. Tu vas bien, ne t'inquiète pas.

Je souris légèrement en observant le pauvre homme par-dessus mon bureau. Les ecchymoses rouges ont viré au noir.

— Elle est un peu explosive.

— Elle est source d'ennuis surtout, il grogne.

— Oui, eh bien. C'est l'unique enfant de Liam McNamara, après tout.

— Ce salaud tenait absolument à éloigner la fille de son monde, dit Dome avec amertume.

Il travaillait pour mon défunt père, qui était le rival de Liam avant moi.

— Et pourtant, elle est là. Ces hommes n'apprennent jamais. Depuis que la guerre existe, ils n'apprennent pas à protéger leurs filles, continue-t-il.

— Les enfants ne sont rien d'autre qu'une faille.

Dome doit entendre la note d'amertume dans ma voix. Il lève les yeux au ciel, surpris.

— Je ne voulais pas dire...

— Je sais, je dis. Elle est réveillée ?

Dome s'éclaircit la gorge, la culpabilité transparaissant sur son vieux visage familial.

— Oui. Je crois qu'elle l'est.

— Je vais la voir.

Dome acquiesce fermement et quitte la pièce, me laissant seul. *Les enfants ne sont rien d'autre qu'une faiblesse.* Je tambourine mes doigts sur le bureau et me tourne vers la fenêtre. Il est tôt ici dans le nord de l'Italie, après mon vol rapide et plutôt décent de la veille. Le brouillard recouvre le paysage d'hiver constitué de collines austères et de montagnes enneigées. Les jardins sont dépouillés et noirâtres, les clôtures en pierre serties de givre

blanc. Magnifique et désolé, cet endroit est fait pour moi, pour la vie dont j'ai hérité et pour celle que j'ai construite.

Je ne suis pas la première personne à dire que les enfants sont une faiblesse dans cette maison. Mon père a prononcé ces mêmes mots lui aussi, une fois. Et il avait raison. Au final, c'est son enfant, moi, qui a provoqué sa propre perte. Son amour pour moi a scellé sa mort.

On frappe à la porte et Kate entre. Dome plane comme une ombre derrière elle. Je n'ai pas manqué la façon dont il l'a poussée à travers la porte, brutalement, sans ménagement. Mais je ne dis rien. Ce n'est pas à moi de me soucier de la façon dont la fille McNamara est traitée ici. Même si c'est ma maison, Kate n'est à mes yeux rien de plus qu'une otage. Et il serait bon qu'elle éprouve un peu de peur.

Je fais un signe de tête à Dome, qui referme la porte en jetant à Kate un regard amer de son seul œil qui fonctionne encore. Une fois qu'il est parti, je la dévisage plus sérieusement, plus attentivement.

Elle s'est douchée et changée, et le sang sur son visage a disparu. Ses yeux semblent fatigués et marqués, comme si elle avait la gueule de bois, sans doute à cause du chloroforme et du décalage horaire. Sait-elle où elle est ? Elle doit au moins s'en douter. Et pourtant, elle semble à peine effrayée. Au contraire, elle a l'air énervée.

Et elle est plutôt jolie à regarder. J'essaie d'écarter cette idée, mais en fait, qu'est-ce que ça peut bien faire ? C'est juste une question de fait. Elle est petite, avec de doux traits de poupée en porcelaine et une pointe de chaleur dans ses yeux. Elle rougit, et je ne sais pas si c'est à cause de la situation ou à cause de moi. J'ai tendance à avoir un certain effet sur les femmes, *même sur les moins orthodoxes*. Son visage est parsemé de légères taches de rousseur tendres et ses cheveux foncés, dorés comme le miel, sont naturellement ondulés et ne demandent qu'à être caressés. Mais c'est sa façon de se tenir qui m'intrigue le plus : comme si elle était la personne la plus importante de la pièce, les épaules en arrière, le menton relevé, les yeux froncés. On dirait qu'elle pourrait vous tirer dessus à bout portant sans ciller tandis que son rougissement s'accroît.

Je romps la tension en désignant poliment la chaise en face de la mienne.
— Assieds-toi.

Elle ne quitte pas mon regard alors qu'elle traverse la pièce, et je lui demande ce qu'elle fait. J'ai l'impression qu'elle n'est pas affectée par le fait de m'obéir. Bien sûr qu'elle ne l'est pas. La nuit dernière, elle a appuyé sur

la gâchette, sans réfléchir, sans hésiter. Elle n'est certainement pas le genre de fille que l'on veut au lit avec soi. Ni le genre de fille avec qui l'on souhaite avoir ses enfants. C'est le genre de fille que l'on désire à ses côtés dans un combat.

Je ne suis pas sûr que ça rende tout ça plus facile.

— Eh bien, dit Kate, en se penchant en avant.

Elle pose ses deux coudes sur mon bureau et entrelace ses doigts, les yeux plissés. Puis elle ajoute :

— Vous m'avez kidnappée. Vous m'avez traînée au-delà des frontières de mon pays. Vous m'avez enfermée comme une prisonnière. Vous devez bien avoir une idée de comment tout cela va tourner en votre faveur.

— Naturellement.

— Naturellement. Et j'aimerais le découvrir.

— Tu n'as pas ton mot à dire dans tout ça, lui dis-je, en remarquant avec plaisir que je touche une corde sensible.

Elle parvient à garder son visage droit, mais ses yeux brillent d'agacement. *C'est bien. Elle a un ego à ébranler. Ça va rendre les choses plus faciles.*

— Tu es une sorte de prise à échanger, à troquer, à vendre.

— A vendre.

— C'est exact.

— Puis-je demander à qui et comment ?

— Eh bien, c'est à toi de décider, réponds-je en lui adressant un léger sourire glacial.

C'est censé être dévalorisant, et je peux voir à son expression, à la contraction de ses lèvres, que c'est le cas.

— J'ai réclamé la dette de ton père. Tu as appelé un homme que tu supposais être mon ennemi. Pourquoi ? Dans quel but, Mme McNamara ?

— Je savais que Gio était une balance. J'ai fait mes recherches, moi aussi.

— Autant que tu peux.

— Autant que je peux, elle acquiesce, semblant céder un peu.

Elle me scrute plus froidement, avec une suspicion évidente. Elle me jauge.

— Je voulais te parler directement.

Je glousse, trop pris par la situation pour m'en empêcher. Elle arque un sourcil.

— Tu veux me faire croire que le fait de te kidnapper et de te traîner d'Irlande en Italie faisait partie de *ton* plan ? Je demande. Tu as du cran, McNamara. Mais même toi, tu n'es pas si maligne. Et de toute façon, je ne vois pas en quoi tu es en position de gagner maintenant.

Kate sourit. *Elle sourit*. Comme si elle avait une longueur d'avance sur moi. Lentement, elle s'assoit, et croise ses bras sur sa poitrine. Elle porte un pull très fin, quelque chose que l'une des servantes avait dû choisir et mis à sa disposition. Elle a l'air d'une fille bien dans sa peau aussi bien dans un sweat à capuche que dans une robe en soie, et comme elle a grandi à la fois entourée d'argent et de la mafia, je suppose que ce doit être le cas. Elle est de prime abord énigmatique, légèrement difficile à cerner. Ce n'est pas quelque chose dont j'ai l'habitude.

Ce n'est pas vraiment quelque chose qui me rebute pourtant.

— J'avoue que je ne pensais pas me retrouver ici, avoue-t-elle, les yeux baissés.

Avec son teint et sa couleur de cheveux, je pensais qu'ils seraient bleus, mais ce n'est pas le cas ; ils sont noisette, tendres et lumineux. Sous le soleil froid de l'hiver, ils sont presque transparents. Miel.

— Mais j'avais l'intention de négocier.

— Clairement.

— Je vous suis plus utile en tant que personne qu'en tant qu'otage.

Je l'étudie. Elle croit vraiment qu'elle joue un rôle primordial dans cette affaire et qu'elle n'est pas un simple pion sur l'échiquier. Très bien, dans ce cas. Voyons ce qu'elle a dans le ventre.

Je m'assieds, la regarde plus sérieusement, et dis :

— Négocie, alors.

Chapitre Trois

Kate

Arrogant. Bien sûr qu'il l'est. *Regardez-le.* Grand, beau. Arborant le pouvoir, la richesse et le luxe comme s'il était né dedans. Comme si tout lui appartenait. *Tout lui appartenait d'ailleurs. Et encore aujourd'hui.* Je baigne dans ce monde depuis longtemps, et je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi bien adapté à celui-ci.

Luca est grand et raffiné, avec une peau d'olive et de belles boucles brunes. Sa barbe est épaisse mais soignée, ses yeux d'un brun si sombre qu'ils sont presque noirs. Il a des traits marqués, certains jolis, d'autres plus vigoureux, et sa silhouette équilibrée ne demande qu'à être touchée, palpée, admirée. Dans toute autre situation, je le ferais. Je l'admèrerais. Avec mes mains. Avec ma bouche.

Mais avant de céder au magnétisme de sa présence, je dois me rappeler que cet homme m'a kidnappée. Cet homme a observé son chauffeur me tabasser et m'étrangler. Cet homme m'a traînée au-delà des frontières de mon pays et m'a séquestrée comme une princesse de conte de fées médiéval. Ce n'est pas un homme bien.

C'est un ennemi.

Négocie. Il a dit ça avec magnanimité, comme s'il me faisait une faveur. *Pour qui tu te prends, Luca Romano ?* Je suis sur le point de lui montrer qui je suis.

— Mon père ne va pas perdre son temps à négocier avec toi, dis-je simplement en haussant une épaule de la manière la plus blasée possible.

Je bluffe. Je suis douée pour ça, je le sais, et j'ai beaucoup d'expérience. Mais quelque chose me donne l'impression que Luca sait lui-même une chose ou deux sur le bluff.

— Tu es en dessous de lui.

— Ce n'est pas pour lui que tu es là aujourd'hui, Luca glousse. Ce n'est pas pour ça que tu te jettes à mes pieds.

La chaleur me monte à la nuque. Il prononce ces mots sans détourner le regard. Je ne peux pas déterminer si c'est la peur ou le désir qui fait battre mon cœur.

Les deux me mettent en colère.

— Mon père craignait ton père plus que tout, dis-je d'un ton glacial, consciente que cela risquerait de le blesser.

Je peux dire à la façon dont son sourire se ternit, même légèrement, que c'est le cas.

— Mais pas toi. Tu peux réclamer de dettes quand bon te semble. Mais tu dois savoir de quoi il en retourne, n'est-ce pas ? Tu es un homme intelligent. Assez intelligent pour rester en vie toutes ces années après que ton père t'ait légué son empire. Donc tu dois savoir. Réclamer des dettes comme ça, d'un coup de tête, te fait paraître faible. Ça te fait passer pour un pauvre. Incapable de gérer quoi que ce soit.

Son sourire se fait léger, tranchant, et rapide comme un couteau.

— Réclamer des dettes comme je le fais, c'est tout sauf inutile. Je suis sûr que tu as entendu des tas d'histoires sur moi. J'ai décidé de les laisser parler en mon nom.

Je déglutis. J'ai entendu ces histoires. Bien sûr que je les ai entendues. Des hommes pendus et battus à mort dans leurs maisons, dans leurs cuisines et dans leurs salons, et laissés pour morts pendus à leurs douches. Des bombes fabriquées dans des garages, fixées sous des voitures, ou lancées sur des autoroutes et dans des files d'attente d'écoles.

Mon père ne serait pas si facile à piéger. Même dans son état actuel, et même avec quelques dettes en moins, il reste un parrain. Toujours le roi des bas-fonds criminels irlandais.

— Tu as eu du mal à approcher Liam, dis-je en appelant mon père par son nom. Tu savais qu'il y avait un risque à laisser ton homme me parler, et tu l'as fait quand même. Tu as pris un risque calculé, tout comme moi. Et nous en sommes là.

— Nous sommes ici, et tu dois encore négocier.

— J'ai accès à plus de comptes que tu ne le penses. Plus de comptes que quiconque dans le syndicat. Plus même que mon père.

Luca glousse, me prenant une fois de plus au dépourvu. Doucement, il passe une main sur sa barbe. Je me surprends à souhaiter faire de même, et je dois me secouer.

— Je sais que tu travailles dans la finance, dit Luca. Je sais tout ce que tu as fait depuis que tu as obtenu ton diplôme universitaire en Amérique, Kate. Je sais que tu es plus intelligente que tu ne le laisses paraître. Je sais que tu as passé ta vie dans ce monde et en dehors. Mais je sais aussi que ton père

ne veut pas de toi dans ce milieu et je sais que s'il apprenait que tu étais là à cet instant, il ferait tout pour te récupérer. Il paierait... n'importe quel prix.

Ma bouche s'assèche. C'est vrai. Un autre risque que j'ai pris.

— Alors vends-moi, je dis, avec plus de confiance que je n'en ai. Vends-moi à lui, vends-moi à un autre enchérisseur. Vas-y.

Luca incline la tête, et je chauffe sous la vivacité de son regard. Ses cils sont épais, contrebalancés par sa barbe, en vagues épaisses et sombres. Je rêve de passer mes mains dans chaque boucle. Et je peux la sentir d'ici, cette eau de Cologne italienne subtile, chère et créée sur mesure ; elle sent le sel de mer, le baume. *Dans un autre monde, peut-être que nous le faisons. Peut-être que nous baisons.*

Mais dans celui-ci, dans ce monde-là, il veut me tuer.

— Il y a une raison pour laquelle tu m'écoutes en ce moment, dis-je, en espérant contre toute attente que j'ai raison. Et ce n'est pas de la galanterie. Tu sais que je ne serais pas ici, que je n'aurais même pas *risqué* d'être ici, si je n'avais une carte à jouer.

— Je t'écoute, Kate.

Kate. C'est la première fois qu'il m'appelle par mon nom ? Ça me transperce comme un couteau dans du beurre chaud. Mes mains se crispent sur mes genoux.

— Je peux t'offrir plus que la dette, dis-je en me tenant prête.

C'est pour ça que tu es venue, je me le rappelle. Mon cœur est sur le point d'exploser. Mon père, je le sais, même s'il m'aime beaucoup, ne me pardonnera jamais pour ça.

— Je peux t'offrir mon allégeance.

Les yeux de Luca se réduisent et je peux voir à la lumière qui les illumine que ce n'est pas ce à quoi il s'attendait.

— Ton allégeance, dit-il avec une pointe d'amusement. Où est-on ? Au Moyen-Âge ? Es-tu un chevalier, Kate ? Suis-je un roi ?

Il se moque de moi, mais je suis sérieuse. Il pense vraiment que je n'ai pas réfléchi à tout ça ?

— Nos familles, je continue en gardant une voix austère. Nos empires sont en guerre depuis des siècles. Des décennies. Cette guerre a tué ton père.

Il tressaille presque imperceptiblement et je mémorise cette nervosité pour plus tard. Elle me sera utile.

— J'ai des comptes à te proposer, j'insiste. Des comptes à ouvrir et à partager. J'ai des contacts. Des garanties. Tu dois y penser. Ensemble, on pourrait diriger la moitié de l'Europe. On aurait de la drogue, des armes, de l'immobilier, tout le capital auquel tu peux penser, tout le capital que tu rêves d'avoir - et ça ne tient même pas compte de tout ce que je possède aux États-Unis.

Il me regarde alors étrangement, comme si j'avais traversé un miroir, et qu'il me voyait devant lui, réelle, tangible, et ce pour la première fois. Comme s'il était en train de me décrypter ou d'essayer de le faire. Il reste silencieux pendant un long moment. Si longtemps que je commence à me demander si je l'ai perdu.

Puis, finalement, il se rassied.

— Tu dois savoir que même si nous concluons un accord comme celui-ci, tu ne pourras pas sortir d'ici en claquant des doigts.

Je hoche la tête.

— Je sais.

— J'aurais besoin que tu sois passée au crible, sans parler de chaque compte que tu me proposes. Chaque contact. J'aurais besoin de ton aval. J'aurais besoin de toi dans les réunions, dans les arrangements. Ce n'est pas juste un papier que tu peux signer, et ensuite tu es libre sous caution.

Un frisson me parcourt l'échine.

— Ouais, je dis. Je sais.

— Tu devras rester ici.

— Evidemment.

— Et tu as déjà fait ce calcul.

— Comme je l'ai dit, je suis bonne avec les chiffres.

Luca me dévisage avec une expression proche de l'admiration. Son regard est pourtant si froid, si direct et si brutal, que je ne peux en être sûre. Je ne peux pas lire en lui, pas encore. Mais le bon côté des choses, c'est qu'il ne peut pas non plus me cerner.

Du moins, j'espère qu'il ne le peut pas.

— Je vais y réfléchir, dit-il finalement, et je détecte plus que de la concession dans sa voix.

On y sent également un peu d'amertume. Je ne suis pas exactement ce qu'il attendait, je ne crois pas. Peut-être qu'il se rend compte que je ne serai pas facile à bousculer ou à congédier. *Bien. Laissons-le se tortiller les méninges.*

— En attendant, tu seras autorisée à te mettre à l'aise.

— Pas de donjons et de chaînes ?

— Pas si tu t'en tires comme tu sembles le penser.

Il se lève, et je ressens une douce vague de chaleur monter en moi en le contemplant dans la lumière froide et crue du jour. Il est si imposant. Ses épaules et sa poitrine si larges. Chaque fois qu'il se déplace, son costume épouse ses biceps avec une élégance soyeuse et luxueuse. *Merde. Il ne rend pas les choses faciles.*

— Viens.

— Attends, je dis quand il me frôle.

Je me lève rapidement et m'empresse d'ajouter :

— C'est tout ? Tu ne veux pas jeter un coup d'oeil à mes propositions ?

Tu ne veux pas faire de projets ? Passer des appels, ou...

— Franchement, Kate, dit-il en se tournant brusquement.

Si brusquement que même en faisant un pas en arrière, nous avons failli nous rentrer dedans. Je m'attends à ce qu'il recule, mais à la place, il se rapproche, comme il l'a fait la nuit dernière près de la voiture à Dublin. Il presse son front contre le mien avec une sorte d'arrogance sauvage, et je fais quelques pas en arrière, mes fesses butant contre le bureau.

— Je te fais confiance dans la mesure du possible, dit-il.

— Je-

— Ne dis rien. Ne parle pas. Tu as déjà assez parlé.

Ces quelques mots me font taire plus rapidement et plus efficacement que je ne le voudrais. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je réalise d'un seul coup que son corps entier est collé au mien, qu'il est sans aucun doute armé et que je ne le suis pas. Qu'en un claquement de doigts, il pourrait me tuer, me rouer de coups, me vendre, m'enfermer. En temps normal, je répondrais. Mais la froideur de ses yeux me conseille de ne pas le faire.

— Je n'aime pas l'arrogance chez mes ennemis, dit Luca avec une expression dure et inflexible.

Il est tellement plus grand que moi que je dois pencher ma tête en arrière pour rencontrer son regard. Et il est pénétrant. Il me transperce profondément.

Elle rend stupide, poursuit-il. Mais tu es nouvelle dans le milieu du crime organisé, à ce que je peux voir. Donc je vais te pardonner cette attitude.

Cette attitude ? Putain, mais à qui ce gars pense-t-il avoir affaire ?

— Je ne vais pas te tuer, dit-il. Je ne te vendrai pas non plus comme une jument poulinière. Je ne ferai pas de toi une otage mise aux enchères. J'en sais assez pour évaluer mes biens avant de les mettre sur le marché.

Mes nerfs se hérissent. Je ne peux étouffer le « va te faire foutre » amer et surnois qui monte à mes lèvres.

Mon interlocuteur plisse légèrement les yeux. Ceux-ci sont emplis d'amusement et non de colère.

— Mais ton allégeance, jusqu'à preuve du contraire, signifie très peu pour moi, Kate. Je te demande d'être sage et obéissante si tu veux rester en vie. Je te donne une chance d'accepter ma généreuse proposition.

Mon obéissance contre ma vie. Je me mords la joue. Mon cœur s'emballe tel un cheval au galop. Je n'ai pas vraiment le choix. Mais je peux être patiente. Pour la bonne cause, pour l'homme de ma vie, pour mon père, je peux être patiente.

— D'accord, je murmure.

Il se penche et tend l'oreille vers moi.

— D'accord ? D'accord, quoi, McNamara ?

— Je vais... être obéissante.

— *Sage* et obéissante.

La chaleur me monte au visage.

— Je serai sage et obéissante.

— Oui, je pense que tu le seras.

Il se tourne et ses yeux se plantent dans les miens. Ils sont chauds, profonds, sombres et terrifiants. Ils glissent de mes yeux à ma bouche et se font alors aussi doux que du velours. Ce geste est volontaire. Intentionnel. Et même si j'ai envie d'enfoncer un pistolet dans les côtes de cet homme, je mentirais si je disais que la façon dont il me fixe ne m'excite pas moi aussi.

— Voilà, ce n'était pas si difficile. N'est-ce pas ?

Il se détourne sans un mot de plus, se dirige vers la porte et frappe un petit coup rapide. Là, Dome entre, l'air plus énervé que jamais. Ses yeux se posent sur moi et la peur me parcourt l'échine.

— Kate est fatiguée, dit Luca, d'un ton si condescendant que je me demande immédiatement combien il serait bon de lui casser les doigts.

Doucement, Kate. Ce n'est ni sage ni obéissant.

— Je pense qu'elle aimerait qu'on la mette au lit, dit-il, les yeux dansant. N'est-ce pas, Kate ?

Va te faire foutre.

— Oui. C'est vrai.

— Brave fille.

Maintenant je m'imagine en train de casser des choses beaucoup, beaucoup plus précieuses que les doigts de Luca. Mais je ne dis pas un mot. J'inspire aussi profondément que je peux. Et malgré sa disposition à coopérer avec moi, je sens que cet homme cache une facette bien plus redoutable, une facette bien plus sombre. Après tout, il a presque ordonné à Dome de me tuer la nuit dernière. Et tout ce qu'il faisait était de regarder la scène depuis la pénombre.

Quand Dome m'attrape brutalement par l'épaule et me ramène dans le hall, je ne me débats pas. Mais je ne quitte pas Luca des yeux, non plus. On peut très bien jouer tous les deux à ce jeu.

Et quelque chose me dit que Luca Romano n'a aucune idée de la personne avec laquelle il vient de se fricoter.

OceanofPDF.com

Chapitre Quatre

Luca

Ariana frappe à la porte du bureau, et je lève les yeux. Un homme qui ne la connaîtrait pas pourrait la trouver belle : grande, des courbes généreuses, une peau dorée et des boucles sombres se balançant sauvagement dans le bas de son dos. Elle s'habille bien et porte aujourd'hui un pantalon ample et chic accompagné d'un long blazer sous lequel une chemise en soie révèle tout ce qu'elle souhaite dévoiler.

Mais un homme comme moi, qui connaît bien Ariana, pourrait aussi remarquer la froideur mortelle qui se dégage de ses yeux verts. Il pourrait remarquer le pistolet caché discrètement sous son bras, qui scintille un peu lorsqu'elle bouge. Et il pourrait connaître son histoire : celle d'une trafiquante d'art et d'armes sans équivalent en Europe et aux États-Unis.

— Tu as l'air fatigué, dit-elle sans chaleur.

Elle me rejoint à côté de mon bureau, abandonnant la bise habituelle sur la joue pour une poignée de main ferme. Comme d'habitude.

— Assieds-toi. Nous avons beaucoup à discuter.

— Ari, je dis dans un soupir. C'est mon bureau. Ma maison. Mon pays, enfin, tout dépend à qui l'on demande.

— Une telle chose ne devrait pas varier en fonction de la personne à qui on demande, dit-elle en jetant négligemment sa coûteuse mallette en cuir noir raffiné sur le bord de mon bureau. Cela semble être le genre de données qui devrait rester constant chez tous les interlocuteurs.

Je soupire à nouveau, et j'attends qu'elle s'assoie pour me diriger vers le coin de la pièce et nous servir un verre à tous les deux. Ariana a toujours été comme ça. Fille unique d'une trafiquante d'armes russe et d'un mafieux italien, elle a rarement - voire jamais - eu à se poser de questions sur sa propre valeur dans une pièce. N'importe quelle pièce. Elle était une ennemie de mon père, même si elle et moi avions le même âge. Je n'ai pas été pas assez stupide pour en faire mon ennemie aussi. À la place, je l'ai engagée, et ça a été l'un des premiers changements que j'ai effectués quand j'ai pris le pouvoir.

Dome et quelques anciens alliés de mon père avaient immédiatement exprimé leur dégoût, et certains ont continué à le faire bien plus tard.

Quelques-uns se sont ravisés. Mais je vivais selon un vieux credo et je le fais toujours. Similaire à celui que j'applique pour Kate là-haut, enfermée dans sa petite tour d'ivoire.

Garde tes ennemis près de toi.

— Alors, dit Ari, en acceptant le negroni que je lui offre avec un regard agacé.

Elle n'aime pas que je sache ce qu'elle apprécie. Bien. Je vais devoir la maintenir en alerte.

— Parle-moi de l'enfant de Liam, enquit-elle.

— Comme si tu ne savais pas pour elle.

Ari est connue pour ses recherches approfondies elle aussi. Sur ce point, nous avons plutôt bien réussi à nous entendre jusqu'à présent.

— Elle s'est pratiquement offerte. Je ne pouvais pas dire non.

— Tu aurais très bien pu lui mettre une balle derrière la tête et la laisser crever dans un caniveau de Dublin.

Ari soupire, sirote son negroni et se détend, une botte sur le genou.

— Le message aurait été plus clair, et Liam et ses chiens n'auraient pas eu à venir fouiner sur notre continent.

— Liam est malade. Cloué au lit. Il perd de l'argent et des hommes. On parle d'une mutinerie à venir.

Je tambourine mes doigts sur le bord de mon bureau et bois lentement mon scotch. Je regarde Ari par-dessus le rebord de mon verre. Voilà une demi-décennie que je suis au pouvoir et elle a été à mes côtés pendant presque toute cette période. Pourtant, même si j'aime croire que je la connais parfaitement, je me pose parfois des questions.

— C'est stratégique. Tu le sais bien.

— La stratégie, ce serait un mariage.

Je la dévisage longuement. Elle hausse un sourcil et fouille dans sa mallette. Puis elle fait glisser un iPad sur le bureau jusqu'à moi. Je fixe l'écran, sans le toucher.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce que tu crois que c'est, Luca ? La fille mérite d'être troquée et vendue au plus offrant. Voilà les plus offrants.

Je scrute attentivement l'iPad. L'homme est russe, assez vieux pour être le père de Kate.

— Je ne suis pas certain que ce soit la bonne solution.

— Elle est de la lignée royale de la mafia. Quelle autre solution tu proposes ? Assise ici, enfermée dans ta petite enceinte, elle ne vaut rien. Non, pire que inutile, elle est un boulet. Tu veux vraiment jouer à « capture le drapeau » avec Liam McNamara ? Vieux et malade ou pas, il est là depuis plus longtemps que toi. Beaucoup plus longtemps. Il a les effectifs. Il a des hommes dans ce pays. C'est une invitation à la guerre que tu lui lances.

Elle croit que je n'ai pas pensé à tout ça ?

— J'ai des contacts grâce à la fille.

Je fais attention à ne pas être trop familier. A ne pas l'appeler, comme je suis étrangement tenté de le faire, *Kate*.

— Je veux que tu les examines, je poursuis. Vérifie-les tous. Détermine la valeur et le rendement de chacun.

Je referme le couvercle de son iPad et le repousse sur le bureau pour montrer que je n'ai même pas l'intention de songer à sa proposition indécente.

— Voilà pourquoi tu es ici. Je ne te demande pas ton avis, lance-t-il.

Elle sourit. Aussi froidement que de la glace, aussi durement que de l'acier.

— Tu devrais. Clairement, ton jugement a été obscurci récemment, retorque-t-elle.

— Elle est peut être plus utile autrement.

Elle se penche en arrière pour m'étudier.

— Bon, certes. Elle a certainement plus de valeur pour toi ici qu'en étant mariée à un trafiquant d'armes russe. Je te l'accorde.

Je hausse un sourcil.

— Oh ? Et pourquoi ? Je demande

— Réfléchis longuement et sérieusement, Luca.

Son visage exprime quelque chose d'inhabituel : un plaisir franc et malveillant. Voilà ce qu'Ariana est pour moi. Dangereuse. Mais plus dangereuse loin de moi que près. *Du moins, jusqu'à présent.*

— Allez. Ne sois pas stupide. Tu dois savoir ce que tout le monde a pu penser en se réveillant ce matin. Pourquoi Luca Romano a enlevé la fille de Liam McNamara et l'a traînée à travers l'Europe ?

Je me hérise.

— Je ne l'ai pas kidnappée pour servir mon seul intérêt.

— Ce serait si facile ainsi tu sais. Peu importe que tu le fasses par loyauté ou pour envoyer un message. Tu pourrais l'épouser et couper tous ses contacts, qu'elle le veuille ou non. Tu pourrais la baiser et la mettre enceinte. Tu pourrais unir ton organisation à celle de Liam comme les rois et les reines unissaient leurs pays. Par le sang.

Je serre la mâchoire. Je ne suis pas sûr de savoir pourquoi cette suggestion me hérisse le poil. Peut-être que c'est la lueur dans ses yeux, le fait qu'elle aime clairement ça. Beaucoup. Trop. Pourquoi ? J'ai l'impression qu'Ari en sait plus qu'elle ne veut bien le dire. Ce n'est pas la première fois. J'ai mis en place des systèmes de surveillance à son égard, certains qu'elle connaît, et d'autres que j'ai gardés secrets. Je vais devoir les utiliser. Voir ce qu'elle a fait quand elle n'était pas sur le campus dernièrement. A qui elle parle. Sur les genoux de qui elle s'est assise.

— Je vais y réfléchir, dis-je en espérant qu'elle accepte mon coup de bluff.

Je finis mon verre et je m'en vais.

— Pour l'instant, vérifie les pistes que je t'ai transmises. Je veux savoir exactement avec quel genre de capitaux nous travaillons, peu importe ce que nous ferons d'elle.

— Comme tu veux. Ari soupire, astique son negroni et se lève en saisissant sa valise. Mais pense à ce que j'ai dit. A-t-elle plus de valeur en tant qu'épouse ? Ou... elle incline la tête et me gratifie d'un sourire perçant, ...en tant que cadavre ?

Et sur ce, elle fait demi-tour et me quitte.

Je ne sais pas à quoi je m'attends lorsque je pénètre, sans frapper, dans la chambre de Kate. Enfin, la chambre d'amis qu'on lui a allouée. Grâce à moi, c'est la plus grande de la villa. Bien que j'ai considéré la suggestion d'Ari, et même si la torture et les sévices auraient pu s'avérer efficaces, ça ne me semblait pas juste. Kate est peut-être la fille de mon plus grand ennemi, mais c'est aussi une femme. Intelligente, sûre d'elle, et méritant le respect le plus élémentaire.

A moins, bien sûr, qu'elle ne fasse quelque chose pour le perdre.

Je ne suis pas sûr de ce que j'attendais, mais certainement pas ça : Kate, blottie sur un fauteuil de lecture en velours brodé, installée sous la fenêtre. La neige tombe doucement à l'extérieur, sur les terres sauvages et austères ainsi que sur les montagnes presque tangibles. L'après-midi d'hiver est à son

apogée, aussi lumineux que possible. La fenêtre est blanche et rayonnante, et détonne sur ses cheveux couleur miel et ses lèvres pleines. Elle tient un livre classique ouvert sur ses genoux qu'elle a déjà lu aux deux tiers. Et elle ne lève pas les yeux quand j'entre ou quand je ferme la porte derrière moi.

Je m'approche, étonné de me sentir... indécis. Je glisse mes mains dans les poches de mon pantalon et j'hésite avant de la rejoindre. Elle ne lève toujours pas les yeux.

Je me racle enfin la gorge.

— Est-ce qu'on t'a bien traitée ?

— Tu m'as désarmée et tu as pris mon téléphone. A part ça, je m'éclate. Sa voix est posée. Sans même un soupçon de colère. Intéressant.

— Et le chauffage a besoin d'être augmenté, ajoute-t-elle.

Sans regarder, elle désigne le système de chauffage.

— De quand date cette maison ?

— Quelques siècles, je réponds.

— Elle est magnifique.

— Tu trouves que c'est une belle prison ?

Je me rapproche. Elle semble avoir traîné le fauteuil jusqu'à la fenêtre elle-même, les lourds pieds en acajou ayant laissé de légères traces sur le tapis persan moelleux. Sur la table antique devant elle, une tasse de thé fraîchement préparée fume. Si je ne connaissais pas mieux la situation, je pourrais penser qu'elle vit ici depuis toujours. Elle a l'aspect d'une femme au foyer. *Et pourtant, elle vient de commenter le fait que je lui ai pris son arme...*

— Je fais vérifier les informations que tu m'as données.

— Par Ariana Starkova ?

Je la regarde fixement. Je ne devrais pas être surpris qu'elle connaisse Ari par son nom ni qu'elle sache qu'elle s'occupe de plusieurs de mes comptes européens. Pourtant. Ça me prend au dépourvu.

— Oui.

— Son père a tiré sur mon père une fois. Tu le savais ?

Finalement, elle se décide à me regarder. Ses yeux me transpercent de toute part. J'expire doucement, et je sens une étrange tension se relâcher, comme si je trépignais d'impatience qu'elle me regarde sans le savoir.

— Dans la poitrine, précise-t-elle. Il a failli mourir. Il a mis trois mois à s'en remettre.

— Je ne le savais pas.

J'aurais dû, pourtant. Tous nos pères ont une histoire chargée, tachée de sang. Deux d'entre eux sont maintenant morts, et Liam est apparemment sur le point de les rejoindre.

— Tu l'as déjà rencontré son père ? Je demande.

— Une fois. A Rome. Mon père et moi étions là bas pour effectuer une transaction. Mais la couverture était une soirée de gala, un événement caritatif au cœur de la ville.

Kate touche le coin de la page sur laquelle elle se trouve avec une extrême délicatesse.

— J'étais à peine majeure. Bien apprêtée tu sais. Comme si nous étions là uniquement pour ça. Et pendant ce temps, mon père avait des hommes qui chargeaient des tableaux de la Renaissance dans des caisses en bois qui semblaient contenir des souvenirs.

Je la jauge. Elle n'est pas sur ses gardes, bizarrement. Elle parle calmement, ses doigts dansent avec dévotion sur la page du vieux livre. Comme si elle racontait quelque chose à un vieil ami et non à un ennemi qui l'a capturée pas plus tard qu'hier.

— Ariana est venue me voir sur un balcon, dit-elle, et son visage se durcit légèrement. Je ne l'aimais pas. Je suis surprise que tu l'apprécies. Elle est dangereuse. Elle n'est l'amie de personne, sauf de son père, et il est mort.

Ses yeux se posent sur les miens.

— J'ai entendu dire que tu l'avais engagée il y a quelques années. J'ai pensé que tu étais idiot à l'époque.

Je ne peux pas m'empêcher de demander :

— Que penses-tu de moi maintenant ?

— Je ne sais pas encore. Je suppose que ça dépend de ce qui se passe ensuite.

Elle soupire et referme le livre. *Les Sorcières de Salem*. Je presse mes lèvres l'une contre l'autre.

— As-tu décidé de ce que tu allais faire de moi ? Elle interroge.

— Pas encore.

— Alors pourquoi es-tu là ?

— J'aimerais que tu dînes avec moi ce soir. Ici, dans la maison. Pour discuter de certaines choses.

Elle plisse les yeux. Et à ma grande surprise, elle se lève. Elle porte des chaussettes, un pantalon souple et un long pull. Ses cheveux sont détachés et ils pendent librement. C'est la tenue la plus sobre que j'aie vue sur elle,

étant donné que la première fois que nous nous sommes rencontrés, c'était dans une rue sombre et nous étions tous les deux armés. Autant dire que je n'avais pas porté mon attention sur ses vêtements.

— J'ai contacté Gio, dit-elle. Tu te souviens ? C'est moi qui ai commencé ce petit jeu. Je suis peut-être enfermée dans ta maison, mais je ne suis pas ton pion. Tu n'as pas le contrôle ici, Luca.

Je plisse mes yeux à mon tour.

— Tu ferais mieux de surveiller ton langage avec moi. J'ai été un parfait gentleman jusqu'à présent...

— Un parfait gentleman ?

Elle se rapproche si près qu'on se touche presque. Orteils contre orteils. Je refuse de bouger d'un centimètre. Elle baisse d'un coup sec le col de son pull pour me dévoiler un cercle de bleus violacés autour de son cou. La forme des mains de Dome.

— Quel genre de parfait gentleman ordonne ça, hein ? Je me fiche de qui tu es. Tu es un bandit. Tu ne peux pas m'impressionner. Mais ne fais pas comme si tu m'accordais une quelconque faveur. Ce n'est pas le cas.

— J'aurais pu te tuer.

— Fais vérifier les comptes, dit-elle sèchement. Ensuite nous parlerons. En attendant, je reste ici. Et tant que tu ne m'auras pas témoigné le moindre respect, et la moindre *reconnaissance*, je resterai muette.

Elle se détourne, et ma colère et mes instincts prennent le dessus. Je l'attrape par le coude, plus brutalement que je ne l'aurais voulu, et je la rejette en arrière, la projetant sur le fauteuil de lecture. Elle s'assoit violemment et lève les yeux vers moi avec une stupéfaction totale. *Putain de merde*, mes pensées deviennent sauvages. *Tu devrais avoir peur de moi*. Je m'agenouille devant elle, ma prise sur son bras se resserre. Je la force à me regarder dans les yeux.

— Tu m'as l'air d'être le genre de fille qui a l'habitude d'obtenir ce qu'elle veut, je dis sèchement.

Elle se tortille et tente de s'éloigner de moi. Il faut que je mette fin à tout ça, et tout de suite, mais je suis de toute façon trop énervé pour me retenir. Je renforce ma prise assez fort pour lui faire mal et je la tire plus près de moi. Elle ferme les yeux et referme sa bouche délicate.

— C'est fini ce petit jeu. Tu souhaite survivre à tout ça ? Tu fais ce que je te dis, et tu le fais avec un putain de sourire sur ton visage.

Ses yeux s'élargissent. Sa bouche devient rigide. Sa peau pâlit et des petites taches rouges apparaissent sur ses joues. Je peux dire qu'elle souffre, mais elle est forte, et elle tient bon. Elle fait bonne figure. Je maintiens son regard et ne laisse pas le mien fléchir.

— Sage et obéissante, dit-elle enfin, la voix semblable à du verre brisé. Allons dîner.

— Allons dîner.

Je la relâche brutalement, la repoussant violemment sur la chaise. Elle retombe et son expression devient sèche, froide et énervée.

— Ne sois pas en retard, je conclus.

OceanofPDF.com

Chapitre Cinq

Kate

Les servantes, deux femmes apparemment silencieuses et encore plus jeunes que moi, entrent et sortent tout au long de l'après-midi et de la soirée. Elles apportent de la nourriture, du thé et des vêtements, et me lancent des regards ostentatoires et inquiets. Je détourne les yeux, assise tristement dans mon fauteuil de lecture, les bras enroulés autour de mes genoux, à réfléchir à ma stratégie de fuite.

Mais tout ce que je parviens à ressentir, c'est de la colère. J'aime mon père, je ferais tout pour lui. Mais quelque chose dans la façon dont Luca me parle me fait penser à lui. Le fait d'être traitée comme une enfant, comme une petite fille qui a besoin d'être réprimandée ou protégée. Une petite fille qui n'est pas la bienvenue à table ou dans les pièces où des hommes adultes discutent.

Et ça m'énerve au plus haut point.

Le dîner arrive plus tôt que je ne l'aurais souhaité. Je revêts l'un des plus beaux pulls que les femmes de chambre m'ont apporté, un pull moulant en cachemire noir qui fait ressortir les reflets dorés de mes cheveux et l'éclat de mes yeux. J'attache mes cheveux et laisse quelques mèches pendre autour de mon visage, ce qui plaît bien aux hommes apparemment. Puis j'attends que l'on frappe à la porte. Dome patiente dans le hall, imperturbable. Lorsque je sors, il me prend par le bras, et enfonce son pouce charnu à l'endroit même où il l'a fait tout à l'heure, obscurcissant sans doute le bleu qui s'y trouve.

Je pourrais être en colère, mais la façon dont son visage a enflé me fait sourire, et je le toise droit dans les yeux. Son regard s'assombrit, et il me pousse dans le couloir plus brutalement qu'il ne le devrait. Bien. Laissons-le faire. Je n'ai pas peur de lui, peu importe le nombre de bleus qu'il laissera sur mon corps.

Les servantes ouvrent les portes de la salle à manger, et je ravale ma stupeur ainsi que la grimace sur mon visage pour cacher à quel point je la trouve impressionnante. Elle est magnifique et majestueuse : immense et tentaculaire, avec un plafond voûté orné de fresques. Les murs sont lambrissés d'acajou, sombre, avec des rideaux de velours cramoisi qui

pendent lourdement sur le sol en marbre. Ils confèrent au tout un aspect médiéval et je me demande à nouveau de quand date cette villa, combien de grands personnages ont foulé ce sol, et comment l'Histoire a évolué à l'intérieur et à l'extérieur de ces murs.

Luca se tient au bout d'une table dressée sur laquelle se trouve un festin pour une douzaine de convives. Une servante me guide vers le siège à côté du sien et tire la chaise en baissant le menton. Quand elle s'éloigne, Luca prend la relève. Mon cœur bat la chamade et je me pince les lèvres, me haïssant d'avoir à baisser les yeux ainsi. Je le laisse dégager ma chaise, puis je m'assieds, et il reste là un moment, tel un petit ami, tel un gentleman.

Puis il s'assied à son tour. Des servantes apparaissent pour nous servir, et pendant qu'elles le font, nous demeurons là, murés dans un silence pesant. Je sens les yeux de Luca sur moi. Mon poulx s'emballe, se déchaîne. Je n'arrive pas à penser correctement. Je n'arrive pas à me forcer à le regarder.

Enfin, quand le premier plat est servi, les servantes partent. Les portes se ferment, et nous voilà dans une solitude intense et oppressante. Une musique douce émane de je ne sais où, un air proche du classique mais légèrement moderne. Un air hanté. Et je suis frappée par cette envie horrible mais tellement tentante de poser ma main sur celle de Luca à mes côtés.

— Tu as belle allure, dit-il, et ce moment de délice se brise brutalement.

Je lui lance un regard froid et je trouve son visage glacial adouci par une pointe d'amusement.

— Comment s'est passée ta journée ? Demande-t-il enfin.

Je le regarde fixement. Je le jauge. Je me demande. Quel genre de jeu est-ce là ? Veut-il que je joue ? *Est-ce que j'en ai envie ?*

— As-tu lu *Les Sorcières de Salem* ?

Il sourit. Mais ce n'est pas vraiment un sourire. C'est un mouvement plus subtil, plus venimeux. Il prend sa fourchette et son couteau et commence à couper dans sa nourriture.

— Bien sûr.

Sa voix est veloutée. L'ai-je déjà remarquée ? J'attrape mon verre de vin et je ressens une sensation étrange : ce romantisme à nouveau, comme si nous étions à un rendez-vous galant. *Des ennemis en plein rendez-vous. Parfait.*

— Pourquoi ? Tu vois une quelconque corrélation entre vos situations ? Ajoute-t-il.

— Non. Je voulais juste savoir si tu l'avais lu.

Ses yeux sombres se posent sur les miens, et je me culpabilise de ressentir à nouveau cette vague de chaleur qui se réveille entre mes jambes.

— Je ne m'excuserai pas pour la façon dont je t'ai parlé tout à l'heure. J'admire ton courage, mais tu dois comprendre qu'à mes yeux, cela équivaut à de la stupidité.

Je serre les dents. Mon cou me fait mal depuis la nuit dernière. Les bleus devenaient de plus en plus sombres quand je me suis changée pour le dîner, et autant je savoure la façon dont j'ai marqué Dome, autant il m'a clairement tout autant marquée.

— Tu n'as pas tort, je concède.

— Et pourtant. J'admire ça. Tu en as du courage.

C'est la deuxième fois qu'il me dit cela ? A quand la troisième ?

— Mais cela ne change rien au fait que tu es sous mon joug maintenant, finit-il.

Son accent apparaît dans certains mots et dans certaines lettres. Son anglais est précis et excellent. Quelque chose qu'il a clairement passé sa vie à apprendre de la même façon que j'ai appris à cacher l'accent irlandais en moi. J'ai l'air d'une Américaine pour la plupart des oreilles, mais Luca ne prend pas la peine de dissimuler son accent ou son apparence italienne. Je ne peux qu'applaudir cela et il me semble, peut-être que je me trompe, qu'il m'admire lui aussi.

— Ariana pense que je devrais t'épouser, lance-t-il.

Je hoche la tête en découpant ma nourriture.

— Évidemment qu'elle pense cela.

— Pourquoi tu dis ça ?

— C'est prudent.

— Et pourquoi donc ?

— Elle a un intérêt direct.

Je prends une autre gorgée de vin. Stop. Réfléchis.

— Laisse-moi deviner, je dis. Elle a proposé des candidats. Des russes, j'en suis sûre. Je sais que tu la fais surveiller, tu es trop intelligent pour ne pas le faire. Je suis certaine que tu as mis en place toute une batterie de mesures pour la contrôler. Mais le fait est qu'elle vient d'un empire concurrent. Elle ne sera jamais sous ton joug.

— On dirait presque que tu parles de toi, dit Luca en levant son verre de vin et en m'étudiant par-dessus le rebord de ses yeux sombres étincelants.

— Peut-être que c'est le cas, je réponds en ne quittant pas ses yeux. Sois franc avec moi, Luca. Que veux-tu vraiment ?

— Tu t'es mal comportée, dit-il avec un air sérieux tout en retournant à sa nourriture et en continuant à manger, lentement, délicatement. Si tu continues à te comporter ainsi, à t'entêter et à faire valoir tes droits, je te marierai de force ou j'enverrai un message à ton père.

— En me tuant.

— Oui.

— Ou bien ? Et si j'étais...

Je ferme les yeux, je hausse un sourcil pour montrer à quel point je le prends au sérieux.

— ...sage et obéissante ? Alors quoi ? Je demande.

— Alors... nous aurons peut-être des options à explorer.

Il s'assied, son verre de vin à la main. Il m'étudie à nouveau de ses yeux obscurs. Des tempêtes s'y reflètent. J'essaie de ramener un peu d'acier dans ma colonne vertébrale, en me redressant et en relevant le menton.

— Je ne suis pas opposé à l'idée de faire de toi mon épouse.

Mon estomac se noue. *Je ne suis pas opposé.* Je n'aime pas ce que ça veut dire. Il a réfléchi, n'est-ce pas ? Ou c'est Ari qui lui a mis l'idée en tête ? *Putain. Putain, il veut m'épouser.* A-t-il lui aussi réalisé, comme je l'ai fait la nuit dernière, en me réveillant groggy dans cette villa italienne, combien ce serait plus avantageux si nous étions mariés ? Il obtiendrait tous les contacts que je lui ai offerts, toutes les informations, toutes les garanties... et il m'aurait toujours à sa merci, moi sa prisonnière. Ainsi qu'un lien indiscutable et perpétuel avec mon père.

Et encore mieux, dans quelques mois, dans un an, il pourrait partager *le sang* de Liam McNamara. Il pourrait avoir un enfant de moi et lier nos empires à jamais. C'est peut-être l'offre que je lui ai faite, mais ce n'est pas ce à quoi je pensais. Je me voyais comme une associée pour lui, une partenaire de crime.

Pas une putain d'épouse !

— Ah, dit Luca doucement. Tu as fait le calcul.

J'ai la bouche sèche. Mon cœur bat à tout rompre. Mon pouls se fait frénétique.

— Pas question, je lance presque sans réfléchir.

Mon souffle devient saccadé. Je sens une sorte de panique monter en moi, une marée qui me tenaille. J'essaie de me retenir, de garder la tête

froide. De mettre en pratique tout ce que j'ai appris au fil des ans en tant que fille de mon père, en tant que fille de Liam McNamara.

— Je ne t'épouserai pas.

Il sourit à nouveau de manière froide, distante, sans chaleur et semble se détendre plus profondément dans son fauteuil.

— Qu'est-ce que tu trouves de si désagréable, Kate ? Est-ce ma maison ? Ma réputation ? Interroge-t-il en buvant son vin, les yeux sombres brillants. Est-ce mon apparence ? Dis-moi. Où ai-je le plus de défauts ?

— Tu es mon ennemi, je réponds sèchement.

— Je croyais que mon père était l'ennemi de ton père, rétorque-t-il, toujours avec cet enthousiasme désinvolte.

Ça me donne envie de le gifler.

— Nous nous disputerons, certainement. Mais tu apprendras vite, je pense. Tu apprendras vite.

— Tu apprendras quoi rapidement ?

Il se penche en avant, et je suis trop obstinée pour me rétracter. Nous sommes au bout de la table, et tandis qu'il me fixe du regard, il pose son coude contre mon bras et son menton dans sa main. Un frisson me parcourt le dos, mais je ne bouge pas. Je reste là, nos visages, nos bouches, à quelques centimètres les uns des autres.

— A la fin, dit Luca. Je gagne toujours.

Je ferme les yeux. Luca pense-t-il vraiment que je n'ai pas côtoyé des hommes de son espèce toute ma vie ? Pense-t-il vraiment que je ne sais pas comment jouer à ce jeu aussi bien que lui ?

— Peut-être, je réponds froidement. Mais tu n'as simplement jamais rencontré d'égale.

Une étincelle jaillit de ses yeux - et je sais que je ne me trompe pas à la façon dont ils glissent vers ma bouche. Ce regard ne dure qu'une milliseconde. Mais je le ressens comme s'il m'embrassait, comme si sa bouche était sur la mienne, et un feu doux et furieux éclot au creux de mon ventre. Je n'ai pas beaucoup de temps pour réfléchir à ce que tout cela signifie, à ce sentiment, à ce *désir* soudain, terrible et perfide. Parce qu'au même moment, la porte de la salle à manger s'ouvre brusquement.

Deux gardes costauds et tout de noir vêtus se tiennent dans l'embrasure de la porte, de lourdes charges dans les bras. L'un des gardes observe attentivement Luca puis moi. Et je comprends sans qu'on me le dise que la villa est attaquée. Luca se lève, dit quelque chose aux gardes dans un italien

fluide et vif. Puis il m'attrape par le bras et me remet sur pied, avant de traverser la salle à manger, de contourner les gardes et d'entrer dans le couloir.

— Mon père ? Je demande.

Luca me jette un regard suspicieux. Je ne lui en veux pas. Ma voix exprimait un espoir plus évident que je ne l'aurais voulu. Il ne s'arrête pas avant d'avoir atteint ma chambre. Je prends soin de mémoriser les tournants, le nombre de marches, de fenêtres et de portes, de la même façon que je l'ai fait lorsque Dome m'a faite sortir tout à l'heure. Ma chambre est fermée de l'extérieur. Mais si l'occasion de m'enfuir se présentait à moi, j'aimerais connaître le chemin à suivre.

— Et où vas-tu ? J'interroge au moment où Luca me pousse plus violemment que nécessaire à l'intérieur de la chambre et fait demi-tour vers le hall. Si mon père a envoyé des hommes, c'est un avertissement, pas une déclaration de guerre. Il ne va pas te faire tomber comme ça.

Un sourire froid, brutal, mortel traverse son visage. Il rentre de quelques pas dans la pièce et se rapproche aisément de moi comme il en a l'habitude. Je recule, mais sa main atteint rapidement ma hanche. Il me saisit, me tire vers lui et presse son front contre le mien. À moitié pour me défendre et à moitié par surprise, je précipite mes mains sur son torse. *Bon sang*. Il est si puissant. Dur comme le fer, le cœur battant contre ma paume. Si j'étais assez stupide, je me jetterais sans réfléchir dans ses bras.

Ses yeux sombres transpercent les miens.

— Tu oublies peut-être, Mlle McNamara, que nous sommes ennemis. Mais pas moi. Tu es sous mon toit, mais tu n'es pas une alliée, pas encore. C'est une position qui doit se mériter.

Je ne devrais pas savourer la façon dont ses yeux se posent sur ma bouche, la façon dont sa prise sur ma hanche se resserre lorsqu'il prononce ce mot : *position*. La chaleur se répand entre mes jambes, et je me dégoûte littéralement.

— Tu penses vraiment que je vais gober tes mensonges ? S'offusque-t-il. J'ouvre la bouche pour répondre, mais voilà qu'il me relâche - et ça tombe bien.

Parce qu'au même moment, un coup de feu retentit.

Je me fige, mon esprit se paralyse lui aussi. Trois choses se produisent alors en un clin d'œil : d'abord, le corps de Luca est secoué d'un soubresaut violent et du sang chaud gicle sur mon visage. Deuxièmement, je n'entends

pas parler italien dans le couloir, ni anglais, mais russe. Un homme massif habillé en noir, fusil à la main, tourne au coin et franchit le seuil de ma chambre.

Troisièmement : mon corps se réveille. C'est comme si j'avais fait cela des milliers de fois, et d'une certaine manière, je pense que c'est le cas. Je m'agenouille, mes veines se refroidissent, et mon esprit devient soudainement parfaitement clair. Ma main glisse sur la hanche de Luca, et sur son pistolet qui se retrouve en un rien de temps dans ma main, ferme, stable. Ma prise est assurée. La sécurité est désactivée, le chien armé. Je ferme un œil - comme mon père m'a toujours appris à ne pas le faire, et quand un Russe déboule du couloir, j'appuie sur la gâchette.

Sa tête bascule en arrière. Un jet de sang si vibrant, si effrayant, déferle sur le mur derrière lui et l'homme tombe comme un arbre. Un deuxième homme arrive derrière lui, le fusil brandi, et il tire des balles qui font voler en éclats le lustre et tapissent le mur au-dessus de mon lit. Mais ses tirs sont imprécis et frénétiques, et Luca et moi sommes à terre. Je relâche une expiration et pan ! Je le flingue entre les deux yeux.

Il tombe dans un spasme et atterrit durement sur le corps de son camarade. Son doigt s'accroche à la gâchette de son fusil et projette un autre tir furieux et enragé dans le mur. Les cartouches usagées s'entrechoquent sur le carrelage jusqu'à ce que le chargeur soit vide, et une fois que c'est le cas, je réalise où je suis et ce que j'ai fait.

Sans réfléchir, je me suis déplacée pour protéger Luca. *Pourquoi ? C'est quoi ce bordel ?* Je devrais être en train de courir. Je devrais attraper un fusil et me tirer hors de cet endroit. Je devrais tuer Luca, s'il n'est pas déjà mort.

Mais ce n'est pas pour ça que je suis ici, n'est-ce pas ? Je ne me suis pas portée volontaire pour être prisonnière, mais pour travailler de concert avec Luca. Et s'enfuir, le tuer... rien de tout cela ne sauvera mon père malade ou ne l'absoudra de ses dettes écrasantes. *C'est pourquoi tu as protégé Luca, je me rappelle sévèrement. C'est pourquoi tu as jeté ton corps sur le sien. Il n'y avait aucune autre raison. Aucune attirance. Aucun syndrome de Stockholm. Rien de tout cela.*

Plus aucun bruit ne provient du couloir. Les Russes sont soit morts, soit dans une autre partie de la maison. Je m'assois en gardant mon pistolet armé et j'examine Luca. Il a reçu une balle dans l'épaule et son visage est blanc comme un linge, éreinté et couvert de sang qui ruisselle librement.

Nos yeux se fixent. On dirait qu'il commence à être lucide.

— Tu m'as sauvé la vie, dit-il en serrant les dents.

— Non, je ne l'ai pas fait. Pas encore.

Je me penche en avant, le hisse en position assise et l'adosse contre le pied du lit.

— Appuie. Ouais, comme ça, je lui ordonne.

Je prends sa main et la presse contre la blessure par balle. Il grimace sous l'effet de la douleur qui chiffonne son beau visage.

— Je vais aller voir ce qui se passe dehors, j'ajoute.

Mais au moment où je me relève, il attrape mon coude et me ramène au sol.

— Non. Pas question. Tu restes ici, où je peux...

— Quoi ? Me protéger ? Je m'insurge.

Mais son visage froid et impassible ainsi que sa voix dégagent une vulnérabilité surprenante. Alors je m'écroule à côté de lui.

— Ok, très bien. Je vais rester. Détends-toi, bon sang.

Il respire et se détend légèrement. Était-ce un soupir de soulagement ?

— Je suppose que ce n'est pas ton père qui a dépêché les Russes.

— Non, dis-je en saisissant le pistolet et en balayant du regard le couloir. Mon souffle est redevenu calme, et mon pouls s'est ralenti. Je suis de marbre. Totalement stable. *Je suppose que ma vie m'a au moins préparée à ce genre d'éventualités.*

— C'est pas lui. Je ne pense pas que ce soit Ariana non plus.

Il me regarde avec insistance, les yeux dégrisés par la douleur.

— Non.

J'acquiesce et le crois sur parole. Ce n'est pas le moment d'insister et de toute façon, l'adrénaline est en train de retomber et je commence à m'agiter. Je me déplace, retire la main que Luca pressait sur sa blessure et écarte le col de sa chemise en soie. Sa poitrine halée est maculée de sang, mais la blessure semble mineure et le sang ralentit déjà.

— Tu as de la chance, dis-je en repositionnant sa chemise, puis sa main.

Je pose la mienne sur la sienne en exerçant une légère pression. Je ne perds pas de vue que je suis pratiquement sur ses genoux et qu'il n'a même pas essayé de me reprendre son pistolet. La chaleur se répand sur mon visage et dans ma nuque, et je me permets de me détacher de son regard. Je sens le sien encore sur moi, lourd. Pénétrant.

— La balle n'a rien touché de vital.

Il reste silencieux. Quand je redresse ma tête, je découvre que ses yeux sombres me sondent le visage. Ils sont bien plus lucides que la douleur ne devrait le permettre.

— J'oublie..., dit-il presque doucement. ...que ta vie n'a pas été si différente de la mienne.

Mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Je veux à nouveau détacher mon regard du sien. Mais cette fois, pour une raison quelconque, j'en suis incapable.

— Oui. A peu de choses près.

Il me dévore des yeux. La férocité de son visage s'adoucit et un sillon se dessine entre ses sourcils sombres et anguleux. Il penche la tête comme s'il me comprenait. Comme s'il me décryptait. Cela me donne envie de quitter ma propre peau.

J'ai envie de l'embrasser.

Puis un bruit se fait entendre dans le couloir : le bruit caractéristique et sec de pas lourds. Je lève brusquement les yeux et mon cœur se contracte. Mon esprit me dit que c'est Dome ou l'un des gardes. Heureusement, Luca est plus rapide. Il lève son pistolet, sa main au-dessus de la mienne, et appuie sur la gâchette au moment où un Russe tourne dans la pièce. Il lui tire en pleine tête, plus facilement et plus élégamment que moi. L'homme s'effondre et s'affaisse lourdement sur les autres.

Je regarde Luca. Sa main est toujours enroulée autour de la mienne au niveau de la poignée du pistolet. Ses yeux s'inclinent vers moi et il sourit.

— Mes hommes ne portent pas de bottes à embout d'acier.

J'acquiesce, les sourcils relevés, tandis que Luca relâche ma main.

— C'est bon à savoir.

Une sonnerie retentit faiblement dans la poche de Luca. Avec un certain effort, il sort l'appareil et répond en italien. Je m'assois sur mes talons, le pistolet dans mes mains ensanglantées. Finalement, après une autre série de brefs échanges, Luca pose son téléphone et se tourne vers moi.

— On dirait qu'on s'en est sorti pour cette fois, McNamara, dit-il. Maintenant, aide-moi à me relever.

Chapitre Six

Luca

Cela fait trois jours que je n'ai pas vu Kate. D'une part parce que je suis en pleine convalescence. Aussi parce que je suis en colère. Et enfin parce que je veux la faire languir.

Pourtant, le troisième jour, quand Dome l'escorte dans la neige, je ne peux empêcher mon estomac de se nouer et mon poulx de battre à tout rompre. Je remarque aussi que ma mâchoire se contracte et que mes mains s'agrippent au volant de la Range Rover. *Mais qu'est-ce que ça veut dire ?*

Dome ouvre la porte côté passager et Kate grimpe sur le siège en me lançant un regard qui pourrait faire fondre la calotte glaciaire. Dome claque la porte et recule avant de m'adresser un signe de tête rapide. Je démarre le moteur.

— Prête ? Je demande à Kate.

Elle tourne son regard de braise vers moi.

— Je ne t'ai pas vu depuis trois jours. Je ne sais pas où on va ni ce qu'on va faire.

Je tambourine mes doigts sur le volant et jette un coup d'œil à la villa par le pare-brise. Recouverte par ce manteau de neige, on dirait dit un palais, lointain et froid, caché au sommet du monde. Orné de fenêtres en arc et de spires gothiques. En été, les champs se parent d'émeraude et les cyprès confèrent à la villa un air romain. Mais en hiver, elle devient un vrai refuge et un lieu formidable. Une forteresse.

— Alors, je dis. Es-tu prête ?

Kate ronchonne. Puis elle acquiesce fermement.

— Ouais. Et puis merde. Je suis prête.

Je réprime un sourire et je m'engage dans la longue allée pavée. J'aime ce petit accent dans sa voix, cette saveur irlandaise qui transparait sous l'américain. Essaie-t-elle de le dissimuler, je me le demande ? Ou bien l'a-t-elle simplement atténué, perdu au fil des ans ? Je lui jette un regard en coin. Elle a le regard rivé vers l'avant, les bras croisés sur sa poitrine. Elle porte des vêtements d'hiver, ceux que j'ai chargé les femmes de chambre de lui procurer : une parka rembourrée, des gants, un legging en polaire et un

chapeau rabattu sur deux tresses couleur miel. Elle est... sexy. Bien que je ne l'admettrais jamais. Pas à voix haute, en tout cas.

Nous atteignons le portail. Les gardes nous laissent passer et nous engageons sur la route enneigée. A une certaine distance, deux véhicules SUV nous suivent.

Ce n'est que lorsque nous nous retrouvons sur la route que Kate daigne enfin me décrocher un mot.

— Comment vas-tu ?

C'est une question douce, même si elle la pose avec un certain tonus. Et elle est plus qu'inattendue. Je me tourne vers elle.

— Assez bien. Ce n'est pas la première fois qu'on me tire dessus.

— Non. Je me disais bien que ce n'était pas la première fois.

Je lui réponds par un silence. La tension est palpable entre nous. Dome m'a raconté toutes les fois où Kate a frappé à sa porte au cours des trois derniers jours, toutes les fois où elle a exigé de me voir. Toutes les fois où elle a demandé si j'étais mort ou toujours bien vivant. Mais j'avais des soucis à régler. Des affaires à arranger. Des gens à disperser.

— Qui étaient ces hommes ?

Je me redresse et lève mon menton bien haut. Nous sommes à présent entourés d'arbres, de cyprès et de sapins à feuilles caduques, à l'écorce foncée et au branchage vert sombre. Je quitte la route et m'engage parmi ces arbres. Kate se redresse brusquement et me regarde.

— Détends-toi, je dis. Si je devais t'exécuter, ce n'est pas comme ça que je le ferais.

Silence. La voiture bondit sur les congères tout en se frayant un chemin à peine visible à travers les arbres.

— Comment tu ferais ? Elle demande. Comment tu me tuerais ?

— Debout, je dis sans hésiter. Et sur pellicule, probablement. Pour pouvoir envoyer un message.

— Qui étaient ces gens ?

— Je ne sais pas, j'admets. Je travaille dessus.

— Ari ?

— Je l'ai envoyée à Moscou. Elle a des contacts sur lesquels elle peut compter. Nous avons une idée de qui étaient ces hommes, mais il ne serait pas judicieux d'agir sans en être certain. Et... je ne suis pas certain qu'ils ne soient pas liés à ton père.

Elle ouvre brusquement la bouche, les yeux larges et remplis d'indignation.

— Mon père...

— Est mon ennemi, je lui rappelle. Et toi aussi.

Son regard est tel qu'il pourrait percer des trous dans de l'acier.

Heureusement, nous sommes arrivés à destination avant qu'elle n'ait l'occasion de me frapper. Je me gare dans une clairière, près de deux énormes rochers. Les SUV se glissent derrière nous tout en restant à distance. Je vois trois de mes hommes sortir de chaque véhicule et se positionner en un cercle régulier, fusils à la main. Bien. Je ne suis pas vraiment impatient de revivre l'attaque d'il y a trois nuits.

— Qu'est-ce qui se passe ? Kate demande, un soupçon de colère dans la voix.

Je me contente de lui jeter un coup d'œil, un sourcil levé, puis je détache ma ceinture et sors, la laissant seule dans la voiture. Elle s'empresse de me suivre et plonge ses bottes dans la neige afin de ne pas me perdre de vue.

— C'est quoi ce bordel, Luca ? Combien de temps vas-tu me faire tourner en bourrique comme ça ? Je sais que je suis ta prisonnière, mais je ne suis pas n'importe quelle prisonnière...

— Tu es toute rouillée.

Je me retourne et dégaine un pistolet de l'étui sous mon bras. Ça fait un mal de chien, chaque mouvement fait souffrir. Je possède un nombre incalculable de bandages, et je ne suis pas trop fier pour refuser les analgésiques. J'en prends une forte dose tous les jours, mais pas de quoi me foutre en l'air. J'ai besoin d'être lucide. Pas seulement à cause de ce qui s'est passé, mais aussi à cause d'elle. Elle est plus vive que je ne le pensais. Plus rapide. Et infiniment plus dangereuse.

— Si tu comptes rester dans le coin, tu dois devenir une tireuse bien plus habile.

Kate me toise avec incrédulité, les sourcils relevés pratiquement jusqu'à la racine des cheveux. Dans le froid, sa peau de porcelaine a viré au rose : ses joues, le bout de son nez. C'est incroyable ce qui peut transformer une femme. Maintenant, elle a l'air si douce et innocente, un peu comme une princesse de dessin animé. Mais il y a plusieurs nuits à peine, elle ressemblait à un animal sauvage, prête à tuer, avec son pistolet à la main et son visage constellé de sang.

Elle a du caractère - c'est ce que j'aime chez elle. Je ne ferais jamais confiance à une femme qui n'a pas de caractère, mais cette fois, pour une raison qui m'échappe, elle ne mord pas à l'hameçon. À la place, elle balaye le champ du regard et repère l'ensemble discret de cibles dressées dans la neige. Rouillée. Je peux pratiquement sentir le mot glisser sous sa peau, pénétrer ses os, perforer ses nerfs. *Je connais cette fille peut-être mieux que je ne le pensais.*

Plutôt que de parler, elle m'arrache le pistolet des mains, se tourne, ferme un œil et tire trois coups rapides. Chaque balle *touche* une cible différente. Elle en essaie une quatrième, la plus éloignée, et reçoit en récompense ce que je considère un silence très frustrant.

Elle abaisse le pistolet, et je l'observe en me focalisant davantage sur son joli visage, sur la dureté de sa bouche rose et tendre. Un souffle s'échappe de ses narines. Elle évalue la distance, la jugeant trop éloignée. Même moi, j'ai du mal avec la cible la plus éloignée depuis ce poste de tir. Je m'attends à ce qu'elle abandonne, à ce qu'elle me retourne le pistolet et à ce qu'elle exige des réponses. Mais au contraire, elle ramène le pistolet près de son œil, inspire profondément et tire au moment où elle expire.

Pan !

— Rouillée, mon cul, s'exclame-t-elle, et maintenant elle pointe le pistolet vers moi, actionne la sécurité et le laisse se balancer autour de son index. Tu ne m'as pas emmenée ici pour m'entraîner au tir. Tu m'as fait venir ici pour me dire quelque chose. Tu pensais que j'allais te remercier pour cette sortie, comme un petit animal bien docile. Tu pensais que j'allais être reconnaissante que tu ne m'aies pas menottée, et que tu me laisserais tirer avec ton arme. Comme un bon flic.

Elle se retourne pour me faire face, les épaules bien droites, puis elle ajoute :

— Va te faire foutre. Tu n'es pas un bon flic. Tu es un homme d'affaires. Et j'aimerais entendre ce que tu as à dire.

Putain. Je reste planté là, pris au dépourvu une fois de plus. À ce moment-là, je me fiche de savoir qui est Kate McNamara ou qui elle croit être. Je suis si ouvertement, aveuglément excité que pendant une minute, je ne peux qu'imaginer attraper une poignée de ces jolis cheveux et l'entraîner à moi. Qu'elle ouvre sa bouche contre la mienne, et que nos langues s'unissent langoureusement. Que ferait-elle, je me le demande ? Et si je glissais ma main dans son legging molletonné, que je la tâtais, que je la

caressais ? Accueillerait-elle volontiers mes doigts ? Sa respiration serait-elle saccadée ? Se laisserait-elle tomber contre moi ?

Avec quelle rapidité, quelle facilité pourrais-je la faire jouir ?

Elle ne sera pas très enthousiaste quand elle entendra ce que j'ai à dire.

Je me racle la gorge, replace mon arme dans son étui et fourre mes mains dans mes poches. Autant arracher le pansement.

— Toi et moi, dis-je, en remarquant la manière dont son visage se crispe, dont elle est déjà en train de réfléchir. Nous allons nous marier légalement ce soir. Pas de cérémonie. Juste de la paperasse. Mais c'est légal. Et ce sera définitif.

Son visage doux et pâle vire au rouge. Ses yeux s'enflamment. Mais elle scelle ses lèvres et ne répond pas. Je peux dire cependant, qu'elle en brûle d'envie. Elle meurt d'envie de me dire d'aller me faire foutre, d'aller crever.

— Si tu n'es pas d'accord, je continue, je le ferai par la force.

Sa main se met à trembler. J'ai peut-être le temps d'esquiver ou de me défiler, mais une chose en moi veut sentir la force de ses coups, mesurer la rage que cette femme porte dans ses os, dans chaque muscle tendu. C'est une erreur, je m'attendais à une simple gifle. A la place, je me prend un poing ferme, expérimenté, en plein dans la bouche. L'intérieur de ma joue se brise contre mes dents et je suis surpris par l'intensité du coup. Il me secoue un peu et fait basculer ma tête sur le côté, mais je reste bien en place.

Je me touche délicatement la mâchoire et me retourne lentement pour lui faire face. Ses yeux sont brillants de larmes. Un de mes gardes surgit presque sans bruit, même dans la neige. Il saisit Kate par la nuque, sa poigne gantée assez puissante pour la soulever du sol. Elle s'agrippe à lui, mais sa lutte est vaine et il finit par la maîtriser totalement. Au bout d'un moment, je lui fais un petit signe de la main et le garde la relâche, m'adresse un signe de tête bref et retourne à son poste.

— C'est bon ? Je demande en la regardant avec insistance.

Quand je passe une main sur ma bouche, elle est couverte de sang.

— Je te laisse t'en tirer pour cette fois parce que tu m'as sauvé la vie l'autre soir, j'ajoute. Mais si tu recommences, les conséquences seront bien plus terribles.

— Quelle conséquence... demande-t-elle en serrant les dents, ...pourrait être plus terrible que de t'épouser ?

— C'est dans l'ordre des choses.

— C'est une façon *archaïque* de fonctionner.

— Peut-être. Mais néanmoins efficace.

Je me rapproche d'elle et baisse les yeux pour rencontrer les siens.

— Tu vas m'épouser ce soir, Kate. Et si tu songes à te rebeller, je ferai en sorte que tu en paies les frais.

En prononçant ces mots, je m'approche d'elle et dénoue lentement le nœud de son écharpe. Ses yeux, rivés sur les miens, ressemblent à des flammes de saphir. Elle tremble légèrement et son souffle s'échappe violemment de ses narines. Son écharpe se libère et je défais la fermeture éclair de sa parka et rabats le col de son pull en dessous.

Son cou est à découvert, et les bleus causés par Dome l'autre nuit exposés. Ils ont cicatrisés depuis plusieurs jours maintenant, mais ils restent néanmoins toujours sombres et mouchetés de vert, de jaune et de traces de sang. Putain. Leur aspect fait naître en moi une colère brutale et soudaine. Et quand mes doigts effleurent sa peau, je me sens envahi par un sentiment tout à fait différent.

— Ne teste pas mes limites, dis-je doucement, en me penchant plus près.

Ses yeux se dirigent vers ma bouche et remontent vers les miens tout aussi rapidement.

— Ne me tente pas, Kate. Tu n'as aucune idée de l'homme terrible que je peux être.

Au moment où ma main s'enroule lentement et prudemment autour de sa gorge meurtrie, elle tremble comme une feuille. Je glisse mon pouce sur le côté de son cou et le ramène à l'angle doux de sa mâchoire. Je me rapproche très légèrement et sens qu'elle fait de même, puis ses lèvres s'écartent, juste un peu. Et ses yeux se ferment.

Un désir insidieux me transperce de l'intérieur. Tout en moi me pousse à m'éloigner. Un homme sage, un homme contrôlé, le ferait. Qu'est-ce que j'ai à gagner à l'embrasser ? *Elle sera ma femme ce soir.*

Qu'est-ce que j'ai à perdre ?

Je resserre ma prise sur son cou, juste un peu, mais pas suffisamment pour lui faire mal. Et je me penche plus près, le pouls battant la chamade. Ses yeux s'entrouvrent à peine et se fixent sur les miens. Elle n'a même pas cligné des yeux. Elle ne recule pas quand je me rapproche. Je garde les yeux ouverts. Elle aussi. Même quand ma bouche effleure la sienne.

Putain. Elle a bon goût. Un goût spécifique : de la camomille ? De la lavande ? Doucement, délibérément, je fais glisser ma langue sur sa lèvre

inférieure.

Elle émet un petit son faible ressemblant à un miaulement. Et je me sens durcir, je sens ma prise sur son cou se resserrer. Quand elle se penche vers moi, ma respiration se bloque dans mes poumons. Sa bouche capture la mienne pleinement, pas seulement en l'effleurant. Et à peine avons-nous commencé à nous embrasser que sa langue glisse dans ma bouche. Je grogne, surpris, et le sortilège se rompt.

Kate recule et devient toute blanche. Ses yeux s'écarquillent. Elle a l'air horrifié et porte une main à sa bouche.

— Je...

Elle n'a pas réalisé ce qu'elle était en train de faire. Pourquoi c'est si excitant ? Elle semblait tellement charmée qu'elle m'a embrassé, moi son ennemi. L'ennemi de son père. Son ravisseur.

— Ce soir, je dis. Et ne gaspille pas ton énergie ou tes efforts à essayer de résister, Kate. C'est déjà décidé.

Sur ce, je la frôle et la laisse seule, son écharpe flottant au vent, son manteau ouvert, sa gorge meurtrie exposée sous la neige qui commence à tomber. Les flocons atterrissent sur ses lèvres comme un baiser.

Chapitre Sept

Kate

— Il est en retard, j'annonce froidement à qui veut l'entendre.

Il y a dix hommes dans la pièce. Même avec un automatique, je préfère ne pas miser sur la chance.

— Ah bon ? Les Italiens ne sont pas réputés pour leur ponctualité, n'est-ce pas ? J'insiste.

— Et bien, non, lance une voix.

Tandis que Luca entre dans la pièce, je pivote brusquement et sens la chaleur monter dans le bas de mon dos et se répandre entre mes omoplates. C'est une sorte de salon moins spacieux que prévu et truffé de vieilles étagères. Un ancien bureau massif trône au bout de la pièce, et devant lui, un trio d'hommes en costume sommaire. Sur le bureau, un dossier contenant des documents attend son heure. Je ne sais pas lire l'italien (et je devrais probablement apprendre, vu ma situation), mais il est impossible de se tromper en lisant les deux lignes blanches au bas de la page.

Donc, je pense tristement. C'est ici que je renonce à ma vie.

— Je vois que tu es bien habillée, dit Luca en me rejoignant devant le bureau.

Il n'est pas particulièrement apprêté, pas plus que d'habitude, et moi non plus, alors je considère cela comme une plaisanterie. C'est étrange. C'est vraiment la première fois que je le vois de bonne humeur et l'occasion ne pourrait pas être plus sinistre pour moi.

— Souris, Kate. C'est un jour excitant.

— T'es un enculé, je rétorque en le défiant du regard.

Il garde son visage braqué vers l'avant, loin de moi, et il arbore un léger sourire glacial. Je ne rate pas la façon dont les trois hommes devant le bureau tressaillent, soit à cause de mon attitude, soit à cause du mot vulgaire que je viens de prononcer.

— Et je veillerai bien à ce que tu paies pour ça, j'ajoute.

— Ouh je tremble.

Je saisis son bras aussi brutalement que lorsque lui saisit le mien. Quelques hommes alignés le long des étagères, des gardes à coup sûr,

s'avancent. Luca les repousse d'un geste de la main, son mince sourire toujours présent, son regard froid toujours rivé devant lui.

— Tu *devrais* trembler, dis-je férocement. Je ne vais pas me bagarrer ici aujourd'hui. Mais je le ferai. Je ne suis pas venue ici pour me retrouver mariée à quelqu'un, et encore moins à toi. Et dès que...

— Dès que quoi ?

Il se tourne alors vers moi et me transperce de ses yeux ténébreux.

— Dès que ton père apprendra que tu es ici, hein ? S'il te plaît, Kate. Il sait déjà que tu es là et ce, depuis la nuit où nous avons quitté Dublin. Tu veux savoir ce que je pense ? Je pense qu'il sait où tu as le plus de valeur, c'est-à-dire dans mon lit.

Un sentiment de terreur envahit ma colonne vertébrale. Je deviens rigide, mes épaules se raidissent et mes mains se crispent en poings serrés. *Je pense qu'il sait où tu as le plus de valeur.* J'ai envie de répondre quelque chose. De l'injurier, de le maudire, de lui dire à quel point je le hais tout entier, de lui expliquer en détails toutes les façons élaborées, lentes et douloureuses dont je vais le tuer. Mais pour la première fois de ma vie, je reste sans voix.

Et cela semble satisfaire Luca. Il lisse le devant de sa chemise de soie noire et observe les trois hommes derrière le bureau. Il leur parle en italien et ils lui répondent à voix feutrée. Si ce que Luca leur dit, ou ce qu'il leur demande, semble suspect, ils ne montrent rien. Un instant plus tard, Luca prend un stylo et signe proprement son nom au bas de la page.

Tous les regards se tournent à présent vers moi. Luca se redresse. Il me dévisage de manière pesante. Et me tend lentement le stylo.

J'observe attentivement le papier. Et surtout cette petite ligne bien nette, vide, dépouillée, parfaite, juste à côté du sien. Son nom de famille. *Romano. Kate Romano.* D'une certaine manière, ça sonne bien. *Mais ce n'est pas moi. Ce n'est pas mon nom. Ce n'est pas qui je suis. Je ne suis pas une épouse. Son épouse.*

Fais-le pour ton père, murmure une voix au fond de mon esprit. Une voix jeune : la mienne, quand j'étais petite. Une petite fille qui était toujours, à tout moment, secourue. Une fille dont le père venait toujours la chercher. *Fais-le pour lui. Fais-le pour le sauver. Prouve que tu en es capable. Prouve que tu es prête à faire n'importe quoi, Kate. N'importe quoi. N'importe quoi.*

Je saisis le stylo.

Et signe mon arrêt de mort.

Depuis quelques jours, je loge dans une chambre d'amis différente de la première, en raison des trois corps se trouvant toujours dans l'embrasure de la porte, du sang et des impacts de balles qui parsèment trois des quatre murs. Sans oublier le lustre brisé. Mais ce soir, après m'être confortablement lovée dans ma chemise de nuit et mon peignoir, un coup à la porte me réveille, et un garde me reconduit dans mon ancienne chambre, celle un peu plus sophistiquée que je déteste admettre que j'apprécie.

Ce n'est que lorsque je suis à l'intérieur et que la porte se ferme derrière moi sans être verrouillée (*bizarre*), que je réalise que je ne suis pas seule.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Luca est en train de se déshabiller à côté du lit. J'ai envie de lui hurler dessus, de l'insulter, de lui balancer un truc au visage, mais je reste figée sur place tandis qu'il déboutonne sa chemise et la fait glisser lentement d'un bras à l'autre. *Bon sang*. J'ai la bouche sèche. Il est baraqué. Chaque muscle est parfaitement dessiné, son dos se contracte lorsqu'il se penche pour déboucler sa ceinture. La chaleur envahit mes jambes, et sans le vouloir, je recule, de sorte que mes épaules se heurtent à la porte.

Il lève les yeux, une légère expression amusée sur le visage. Il enlève sa ceinture. Le son se répercute dans mon cerveau.

— Je me demandais quand tu allais arriver.

— C'est ma chambre, dis-je après quelques instants de flottement. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Attendez. Non. Il ne veut sûrement pas...

— Nous devons consommer notre mariage, Kate. Ne sois pas si naïve.

Je sens le sang se vider de mon visage. Ma main est posée sur la poignée de la porte. Le garde ne l'a pas verrouillée. Maintenant je sais pourquoi. Ils ne pouvaient pas vraiment enfermer son patron ici avec moi, n'est-ce pas ? Je pourrais l'ouvrir. Je pourrais m'enfuir. Je connais le chemin. Je l'ai mémorisé depuis le temps.

Mais quel serait le but ?

— Kate, dit Luca.

Quand je relève mon regard, je le trouve en train de me scruter de l'autre côté de la pièce avec une expression des plus étranges.

— Je plaisante, dit-il. Je ne m'attendais pas à ce que tu couches avec moi. Mais je vais dormir tout de même ici, avec toi. Parce que tôt ou tard... tu

sais que ça devra arriver.

Il marque une pause et effleure de sa main les bandages qui entourent son épaule.

— Et... Eh bien. Les apparences comptent, ajoute-t-il.

Les apparences comptent ? Je le regarde fixement, toujours paralysée, mais ma prise sur la poignée de la porte se relâche. S'il le voulait, il pourrait me prendre. Me forcer. S'il le souhaitait, il pourrait verrouiller cette porte ou n'importe quelle autre. Je sais que c'est en partie un jeu. Je ne mentais pas quand j'ai dit que son numéro de gentil flic ne marcherait pas sur moi. Mais en réalité, il a son petit effet. Je sais que c'est seulement un stratagème. Mais je n'apprécie pas pour autant la situation. Luca Romano aurait pu être un homme bien plus mauvais. Et il choisit de ne pas l'être.

Pourquoi ? *Les apparences comptent.* Il ne parle pas de son apparence, il parle de notre apparence. Un frisson me picote le sommet du crâne et commence à s'infiltrer le long de mon visage et de ma nuque. Ses hommes ainsi que ceux d'Ariana sont postés dans cette maison. Et sûrement, beaucoup d'ennemis de Luca et de moi-même savent que je suis ici.

— Tu me retires de l'équation, je me rend compte en le formulant, et je pense avoir raison lorsque les yeux sombres de Luca se posent sur les miens.

Ils sont ténébreux tandis que sa bouche et sa mâchoire se font dures.

— Tu m'épouses pour que personne d'autre ne puisse espérer avoir une chance. Tu me...

Cette prise de conscience m'a desséché la bouche. C'est trop puissant pour être exprimé à voix haute : *Tu me protèges.* Si je suis mariée à Luca, il y a nettement moins de risques que quelqu'un vienne saccager ou tirer sur la maison. Je perds de la valeur pour ces gens. Mais Luca et moi gagnons de la valeur l'un pour l'autre.

Comment ai-je pu ne pas m'en rendre compte ?

— Ce n'est pas par sentiment que je fais cela, dit Luca d'un ton léger en faisant glisser son pantalon.

J'autorise mes yeux à glisser le long de ses longues jambes musclées recouvertes de poils foncés. J'imagine mes jambes les frôler, nos orteils s'entremêler. J'imagine la sensation de sa peau contre la mienne.

— C'est du pragmatisme.

— Je sais, je concède.

Finalement, je lâche la poignée de la porte et traverse lentement, craintivement, la pièce. Quand j'arrive au lit, je m'assieds avec précaution au bout et observe Luca plier son pantalon et sa chemise avec soin, comme si personne d'autre ne l'avait jamais fait pour lui. Peut-être que c'est le cas.

— Tu as besoin qu'on te refasse les bandages ?

Il renâcle. Ce son et ce geste étrangement humains me permettent de respirer un peu mieux. *Ce n'est pas un Dieu. Ce n'est pas un roi. A la fin de la journée, c'est juste un homme.*

— Tu es volontaire pour m'aider à le faire ?

— Oui.

Il me regarde d'un air perplexe. Bien. Je commence à comprendre comment le prendre au dépourvu.

— Très bien, alors. Voyons voir vos compétences d'infirmière en action, McNamara.

Il entre dans la salle de bains attenante, entièrement recouverte de marbre, de carreaux et de verre, et je le rejoins. Ce n'est pas la première fois que je soigne une blessure par balle. Loin de là. En fait, j'en ai déjà soigné deux moi-même, sans parler de toutes les autres. *Papa a-t-il vraiment voulu me tenir à l'écart de son monde ? Est-ce qu'il réalise que je ne l'ai jamais quitté ?*

Et Luca... qu'en est-il de lui ? Qu'en est-il de son père ? C'est ce à quoi je songe alors que je défais soigneusement mais rapidement ses bandages et que je nettoie la plaie. Je pense, contre toute attente, à combien Luca et moi sommes semblables. Je me rappelle combien de fois j'ai été dans cette même situation.

— Attends, dit-il doucement.

Mes mains tremblent tandis que j'applique de l'alcool sur la blessure de son épaule. Elle est déjà en train de guérir et le gonflement semble avoir diminué. Ce n'est pas une surprise. Luca doit bénéficier des meilleurs traitements d'Europe dans ce palais. Mais quand même, la douleur doit être insoutenable. Et il cligne à peine des yeux.

— Attends.

Je me pince les lèvres, baisse les mains et recule. Luca se relève et me frôle. J'attends un moment et essaye de reprendre mon souffle, de lutter contre la chaleur qui monte en moi. *Il m'a protégée. Il m'a confiée une arme. Il me fait confiance, ou alors c'est le meilleur acteur que je connaisse.* Quand Luca revient, c'est avec deux verres en main, chacun

rempli d'une bonne dose de whisky. Je saisis le mien avec une gratitude absolue et le bois pleinement. Luca observe, amusé. Il avale également le sien dans son intégralité. Je finis le mien dans l'espoir que la chaleur et l'alcool relâcheront l'étrange tension qui grandit en moi.

Je pose mon verre et termine de panser la blessure de Luca, les mains toujours tremblantes.

— As-tu peur ? Luca demande, et je plante mon regard dans le sien.

Mes doigts se posent sur sa poitrine. Sa peau est si chaude, brûlante mais pas fiévreuse. Il est juste vivant. Pleinement, purement, sauvagement vivant. *Et je le suis tout autant après tout ça. Je le suis aussi, contre toute attente.*

— Je ne vais pas te faire de mal, Kate.

Je réalise à quel point nous sommes proches. Il s'appuie contre le meuble en marbre crème, les jambes écartées, et je me tiens entre elles. Proches, mais pas au point de se toucher.

Ce serait tellement, tellement stupide.

Ce serait la chose la plus stupide au monde. Je le sais. Je *dois* me le rappeler. *Mais que disent tes instincts, Kate ? Que dit ton instinct, et t'a-t-il déjà fait défaut ? T'a-t-il déjà envoyé vers quelque chose que tu n'as pas pu obtenir ?*

Je baisse mon regard. Je ne peux pas le dévisager. Je ne peux pas supporter ses yeux sur moi. Je devrais le détester. Mais je ne le fais pas, je le respecte. Je suis reconnaissante envers lui et pour ce qu'il est. Et il a raison. Les apparences comptent. A partir de maintenant, la façon dont nous nous comportons et dont nous agissons ensemble est importante. Cela pourrait sauver ou détruire cet accord. Cela pourrait sauver ou faire perdre la vie à mon père. Cela pourrait me sauver ou me coûter la mienne.

Il s'approche de moi et m'incline le menton du bout de son doigt courbé. Nos yeux se croisent, et la glace se brise autour de mes côtes. Je ne peux plus respirer. Je n'arrive pas à penser. Il est si proche et si chaud, et mon esprit sauvage se sent... *en sécurité*, avec lui. Plus en sécurité que je ne l'ai été depuis des jours, des mois, des années. Il y a un sentiment étrange dans l'air entre nous, et je sens qu'il le perçoit aussi. Ce sentiment est sans doute présent depuis la première nuit où nous nous sommes rencontrés. Et maintenant les étoiles sont alignées - ou ont été forcées à s'aligner - et je n'ai rien à perdre.

Alors, tant pis.

Je me penche en avant et glisse mes bras sur ses épaules. Une vague de chaleur se répand en moi et s'installe entre nous. Nos bouches se rapprochent. Il grogne, doucement. Est-il surpris, satisfait ? Immédiatement, ses mains glissent dans mon dos, ses doigts se baladent sur mes épaules et écartent les bretelles de la robe en soie que les servantes m'avaient laissée. Elle retombe sur le sol. *Putain. Putain. C'est tellement stupide. Ça ne peut pas arriver. Ça ne devrait pas arriver.*

C'est en train d'arriver.

Sa langue pénètre ma bouche, et telle l'idiote que je suis, je ne peux réprimer un doux gémissement.

— Putain, murmure-t-il. Kate...

Il se déplace, me saisit facilement par une jambe, puis par l'autre et me soulève de façon à enrouler mes cuisses autour de ses hanches. Je m'attends à ce qu'il me baise ici même, de façon sauvage, incontrôlable. Mais presque comme un gentleman, il me porte jusqu'au lit.

Mais un peu moins galant qu'un gentleman, il me plaque sur ce lit. Brutalement. Ses yeux se déchaînent. Quand il m'embrasse à nouveau, le baiser est plus intense, plus violent, et je glisse mes mains dans ses boucles sombres et soyeuses, miaulant de surprise quand sa bouche s'ouvre et que sa langue pénètre dans la mienne. Une de ses mains trouve ma gorge, la saisit doucement mais fermement et fait basculer ma tête en arrière tandis que son autre main se glisse sous ma chemise de nuit.

— Tu es si mouillée, murmure-t-il presque émerveillé. Je pensais que tu garderais le contrôle de tes émotions. Tu m'as bien eu.

— Je ne t'aime pas, dis-je sèchement, presque piquée, si bien que je me mords la joue pour ne pas gémir de plaisir lorsque ses doigts me trouvent avec tant de facilités. J'ai envie de toi. C'est différent.

— En quoi est-ce différent ?

Il se penche en arrière et resserre sa prise sur ma gorge, ses yeux sombres pleins de certitudes. Quel homme arrogant. Alors que j'ouvre la bouche pour répondre, il glisse un doigt à l'intérieur de mon vagin. Je gémiss et ferme les yeux, stupéfaite de voir à quel point c'est bon, un geste si simple, si léger. *Voilà, c'est lui. Et merde. Il me transforme en une véritable flaque d'eau.*

— Dis-moi, Kate. Quelle est la différence entre aimer et désirer.

— Baise-moi, je réponds simplement, sans me soucier du fait que cela semble désespéré.

A quel point j'ai l'air désespérée.

— Joint le geste à la parole, j'ajoute.

Ses yeux brillent d'amusement, d'une attirance évidente et naturelle. *Il aime ça. Il aime les femmes qui n'ont pas peur de lui.* Il m'embrasse à nouveau tandis que ses doigts suaves s'éloignent de ma peau et font remonter ma chemise de nuit sur mes hanches. Sa bouche descend brutalement le long de ma mâchoire, de ma gorge, et entre mes seins. Quand il atteint mon ventre nu, il y promène sa langue et m'embrase toute entière. *Putain, putain, putain.* Le whisky circule dans mes veines et me rend un peu plus libre, un peu plus audacieuse. *Allez, Luca. Baise-moi. Je t'en supplie.* Mais je ne dirai rien de tout cela à voix haute.

Il retire ma culotte, ses yeux plongés dans les miens. Comme toujours, ils sont orageux et dansants mais ils semblent laisser transparaître un léger sourire. Comme s'il était fier de lui. J'ai tellement envie de lui, tellement faim de son corps en ce moment que je m'en fiche. Je ne ressens aucune pudeur.

Je me sens bien mieux que d'habitude.

Il se relève, m'entraîne jusqu'au bord du lit, et saisit l'arrière de mes cuisses. Je suis littéralement à bout de souffle et cette fois, Luca ne me tient pas en haleine. Il se libère et une douce anticipation me submerge. Je l'admire pendant cet instant suspendu dans le temps, puis il me pénètre.

— Putain, j'halète faiblement en rejetant ma tête en arrière.

C'est si mal. On ne devrait pas faire ça. Et peut-être que c'est pour ça qu'on le fait, peut-être que c'est pour ça que c'est si bon, si *agréable*, putain. Il plonge à nouveau en moi, plus profondément cette fois, et j'arque le dos. Mon souffle devient saccadé à mesure que le plaisir m'inonde.

— Putain, Luca...

Ses doigts glissent dans ma bouche et je gémis à nouveau, plus satisfaite de ce geste que je ne devrais l'être.

— Tu es une vraie sauvage, murmure Luca d'une voix basse et rauque. N'est-ce pas, Kate ?

Je ne réponds pas. Je veux l'entraîner dans cette histoire. Je veux qu'il ait envie de moi lui aussi. J'enroule mes jambes autour de ses hanches et savoure sa façon de m'attraper par la taille et de me tirer plus fort contre lui. Il me pénètre parfaitement, profondément, en me martelant juste au bon endroit. Je crie, cambre mon dos, et me balance contre lui plus intensément, plus rapidement.

— Putain, Kate, murmure-t-il, la voix débordant de chaleur.

Il enfonce ses doigts dans mes hanches et me baise encore plus durement, plus violemment. Il respire avec difficulté et de façon irrégulière.

— Mon Dieu...

La fièvre enflamme mes jambes. *Putain*. Je commence à me perdre, je saisis la couette de soie à pleines mains et je courbe le dos. Luca bouge contre moi et me tient fermement, comme pour me protéger. Cette sensation, ce qu'il dégage, m'envoie tout droit au bord du précipice. Le plaisir se déchaîne en moi, la chaleur se répand dans mes veines. Luca gémit, ses poussées s'approfondissent, puis ralentissent, et il jouit au même moment que moi. La résonance de son plaisir ressemble au nirvana. Et la façon dont il me tient, en gardant mes hanches levées, me donne le temps de m'enfoncer dans la luxure. Je peux m'entendre gémir, comme si j'étais loin, et je m'enveloppe dans cette lascivité, dans cette douceur, dans cette sécurité.

Quand je m'écroule, Luca me recale sur le lit. Il s'allonge à côté de moi, la respiration haletante. Je m'attends à ce que la honte ou le regret viennent se mêler à mon plaisir. Mais ce n'est pas le cas.

Nous restons allongés là en silence pendant un long moment. Jusqu'à ce que finalement, après un bon moment, Luca dise :

— Eh bien. C'était inattendu.

J'observe du coin de l'œil sa silhouette plongée dans l'obscurité ambiante de la chambre. Il reste toujours un étranger à mes yeux. Avec ses traits ténébreux et romantiques, sa voix grave, son doux accent. Je m'approche de lui sans réfléchir et fais danser le bout de mes doigts sur sa joue. Il ne me regarde pas, mais il ne se dérobe pas et ne me dit pas d'arrêter non plus. Au bout d'un moment, il attrape ma main et porte mes doigts à ses lèvres.

— Nous sommes ennemis, dit-il d'une voix très douce se fondant dans l'obscurité. Mais tu n'es pas mon épouse que sur le papier, Kate. Quoi qu'il arrive à partir de maintenant, nous devons être alliés.

Alliés... jusqu'à ce que j'obtienne ce dont j'ai besoin. Je sens l'acier froid éclore dans la chaleur du moment, rompant avec la sécurité de cet endroit et de ces circonstances étranges. *Alliés, jusqu'à ce que j'ai l'opportunité de te trahir.*

— Tu sais, dit Luca en se tournant vers moi, ses yeux sombres, doux et profonds croisant les miens. Tu m'as sauvé en premier. Tu as mis tout ça en place, Kate.

Je l'observe. Un léger élan de protection apparaît entre mes côtes.
— Je sais, je dis doucement. Je sais.

OceanofPDF.com

Chapitre Huit

Luca

Je me réveille de bonne heure, mais j'ai plus de mal à sortir du lit que d'habitude.

Putain, à quoi je pensais ?

Kate est endormie, sa tête lovée dans mon bras, ses cheveux dorés éparpillés sur l'oreiller. Elle porte sa chemise de nuit en soie, une jambe dépassant des couvertures. Sa cuisse et son mollet laiteux dans la lumière du matin sont tout contusionnés. De quoi ? La bagarre de l'autre soir ? J'entends l'écho des coups de feu, je vois le sang couler sur le mur et les corps des Russes s'effondrer dans le couloir. *Putain, avec qui me suis-je mis au lit ?* Je devrais être inquiet, n'est-ce pas ? De lui faire confiance. De coucher avec elle. Et pourtant, je ne le suis pas.

Kate est beaucoup de choses, comme je l'ai appris en l'observant pendant des années et en apprenant à la connaître depuis une semaine. Mais pourrait-elle me mentir, à moi ? Je ne le pense pas. Elle est franche. Elle est intelligente et sans détour. Et elle m'a sauvé la vie dès qu'elle en a eu l'occasion. Elle aurait pu facilement me laisser mourir. Bon sang, elle aurait pu me tuer elle-même. Mais elle ne l'a pas fait. Je sais que c'est de l'auto-préservation de sa part. De la survie. Mais la façon dont elle m'a embrassé au stand de tir, la façon dont elle a pansé ma blessure hier soir... la façon dont elle s'est donnée à moi, dont elle a succombé à sa passion, la façon dont elle s'est laissée aller à tout ressentir, tout... ça ne peut pas être feint. Ou alors elle serait une sacrée comédienne.

Elle remue, ses lèvres s'écartent et ses yeux s'ouvrent. Quand elle m'aperçoit, elle se fige et crispe son bras qui reposait sur ma poitrine.

— Oh, dit-elle doucement. Puis elle sourit.

Putain. C'est un vrai coup de poignard, ce sourire. Je ne l'avais jamais remarqué auparavant. Il est franc, ample et naturel. Aussi lumineux que la lumière du jour. Et il me donne envie de l'embrasser à nouveau. Plus doucement, avec plus de délicatesse. Il me donne envie de la faire fondre, de la faire retomber dans les oreillers de soie, de fermer les yeux et de laisser mes mains et ma bouche explorer son corps. Laissez-moi l'amener au paradis encore et encore jusqu'au coucher du soleil.

Putain, qu'est-ce que je fais ?

Je me déplace et me force à vaquer à d'autres occupations. Ce n'est pas de ça dont il s'agit. C'est politique. Je dois la respecter, ou du moins l'apprécier.

Tant que nos sentiments ne se mettent pas en travers du chemin. Je m'éloigne d'elle, lui tourne le dos et attrape mon pantalon. Elle ne dit rien, mais je sens la tension qui se propage dans l'air, une tension fragile, constituée d'électricité statique. Je l'entends se lever et rouler hors du lit. Rapidement, en silence, je m'habille.

— Nous avons une réunion aujourd'hui, je dis froidement. Avec un américain.

— Un américain ?

Quand je me retourne, je la découvre en train de me fixer bizarrement. Elle a enfilé un jean et un pull noir épais, ses cheveux sont ébouriffés, ses yeux somnolents. *Une petite amie*, je pense, trop facilement. *Elle ressemble à ma petite amie en ce moment.*

— Qui ? Un de mes contacts ?

— Oui. Un certain Arthur Black.

— Putain.

Elle rétrécit ses yeux.

— Pourquoi ? Pourquoi lui ?

Un sentiment perfide semblable à de la jalousie bouillonne en moi.

— Pourquoi pas lui ? Tu as donc une histoire peu honorable à partager ?

— Non, dit-elle d'un ton sec. Je ne fais presque plus affaire avec lui. C'est un putain de fourbe.

— Je ne fais presque plus affaire avec lui ?

Je me décale pour la surveiller en remettant ma montre. On a vraiment l'air d'un couple, n'est-ce pas ? S'habiller dans la même pièce, se chamailler à propos des invités qui viennent nous rendre visite.

— Vous avez échangé plus d'un million de dollars de crédits l'année dernière. Sans aucune garantie.

— C'était pour le tenir à distance, dit-elle en me pointant du doigt. C'est quoi ce bordel, Luca ? Pourquoi tu ne m'as pas consultée avant de l'amener ici ? Il est dangereux.

— Moi aussi.

Elle roule les yeux. Ça me donne envie de la chopper. De la serrer dans mes bras. D'embrasser son cou jusqu'à ce qu'elle m'adresse à nouveau ce sourire éblouissant.

— Je pensais qu'on avait dépassé cette phase. Je suis coincée ici maintenant. Je suis coincée avec toi.

— Tu n'avais pas l'air trop malheureuse la nuit dernière.

Elle me regarde brusquement et ses joues rougissent.

— Ne fais pas ça, dit-elle. Ne fais pas ça.

Je croise les bras.

— Faire quoi, exactement ?

Sa rougeur s'accroît et elle détourne les yeux.

— Flirter avec moi.

— Ecoute. On est peut-être mariés, Kate. On a peut-être baisé la nuit dernière. Mais la réalité est que tu es ma prisonnière, et pour ta sécurité, tu dois encore régler ta dette. Et cette dette est assez conséquente.

Elle reste silencieuse pendant un moment. Puis elle acquiesce.

— Je le sais.

— Veux-tu sauver ton père ? Veux-tu honorer ses dettes de la bonne manière ?

— Oui.

— Bien.

Je me redresse, passe une main dans mes cheveux, et me dirige vers la porte.

— Alors, mettons-nous au travail.

Arthur Black est un marchand d'armes américain, grand, beau et souriant. Sa mère, milliardaire, était une magnat de l'immobilier de Dubaï qui a trempé dans le crime organisé et qui est à présent enfermée dans une prison à sécurité renforcée de l'État de New York.

Arthur mène une vie très médiatique, un peu comme elle. Il est ami avec des célébrités et des athlètes vedettes ; sa collection de petits amis comprend aussi bien des rappeurs que des pilotes de Formule 1. Et il se comporte comme s'il n'était pas seulement l'homme le plus intelligent au monde, mais comme si le monde - et tous ses habitants - lui appartenait.

C'est précisément la raison pour laquelle j'ai choisi de le rencontrer en ville, dans l'un des restaurants étoilés Michelin réservés aux acteurs d'Hollywood et à la jeune royauté en vacances d'hiver. Nous nous retrouvons pour déjeuner et sommes assis dans une salle privée à l'étage où les murs et le plafond sont tout en verre. La neige recouvre le plafond vitré et diffuse une lumière bleue froide sur les murs et les sols en carreaux

blancs. J'entre seul, juste au cas où Arthur aurait prévu quelque chose de violent.

Mais dès que je pose les yeux sur lui, je réalise que je l'ai surestimé. Ce n'est pas le genre d'homme qui fait venir des gardes armés ou qui comploté des assassinats. En fait, bien que nous ayons presque le même âge, il a l'apparence d'un gamin : gaffeur, imbu d'une richesse qu'il ne possède pas, et trop arrogant pour ne serait-ce qu'entendre le mot *non*.

— Où est-elle ? Il demande en affichant un grand sourire éclatant au moment où nous nous serrons la main. Allez, tu sais que je ne suis pas vraiment là pour te voir, Romano.

— Je suis déçu, je dis en retournant son sourire.

Un sourire assez tranchant pour que je sente Arthur hésiter, me jauger. Me toiser légèrement.

— S'il te plaît, assieds-toi, je lance.

Je le suis déjà, mais Arthur hésite. Quand je lui ordonne de s'asseoir avec un geste dédaigneux de la main, il obéit, à ma grande surprise.

— Tu viens de loin pour rencontrer ma captive. Tu ne pensais pas que j'allais vous laisser tous les deux ensemble.

— Écoute, je suis content que tu aies appelée. J'admire ton organisation depuis bien longtemps, surtout lorsque ma mère vivait encore dans le monde réel.

Arthur recule légèrement et lève un doigt paresseux au serveur, qui arrive avec une bouteille de whisky de première qualité et en verse pour nous deux avant de disparaître à nouveau dans le décor.

— Mais la seule raison pour laquelle je suis ici est Kate, il ajoute. Tu n'aurais même pas mes coordonnées si ce n'était pas pour elle, n'est-ce pas ? Je n'ai pas l'habitude de m'associer avec des gens de ton... petit calibre.

— Il est un peu tôt pour m'insulter, dis-je, mais je prononce ces mots sans aucune pointe d'amertume, et je souris faiblement en me rasseyant sur ma chaise.

Arthur boit sans porter de toast, ce qui me paraît un peu brusque et quelque peu impoli, mais j'attends qu'il ait pris son verre pour goûter au mien.

— Et de toute façon, nos calibres ne sont pas si différents, toi et moi. En fait, d'après mes informations les plus récentes... le tien risque même de se retrouver en dessous du mien.

— Je suis un coureur de jupons, dit Arthur avec un sourire. Je sais comment dépenser comme je sais comment gagner. Tu peux m'attaquer en justice, d'accord ? Mais ça ne veut pas dire que je ne sais pas ce que je fais. Je suis allé au MIT. Tu sais ce que c'est, le MIT ?

Je le décortique. Il est énigmatique. Agité mais parfois calme. Arrogant mais parfois vulnérable. Je ne suis pas certain de ce qui marchera le mieux avec lui. Mais c'est pourquoi j'ai amené Kate.

— Je ne suis pas ici pour écouter tes qualifications. Comme je suis sûr que tu n'es pas ici pour écouter les miennes. Allons droit au but. Liam McNamara a une énorme dette envers mon organisation, que j'ai l'intention de récupérer. Et rapidement. Pas immédiatement, je ne suis pas un monstre. Et de toute façon, je me suis déjà versé un acompte.

Je fais signe au serveur et quelques instants plus tard, Kate apparaît docilement.

Avant qu'elle puisse saluer Arthur, je me lève, l'attrape par la taille et me penche pour l'embrasser doucement. De manière possessive. Ses mains volent vers ma poitrine, mais je la retiens fermement et je perçois dans l'air toute la stupeur d'Arthur. Quand je relâche Kate, son visage est rouge, ses yeux ont des envies de meurtre. Une partie d'elle, clairement, même après la nuit dernière, me déteste encore.

Bien. Cela devrait, au moins, garder les choses à leurs places.

— Assieds-toi, lui dis-je froidement mais d'un ton qui ne tolère aucune discussion. Kate, tu te souviens d'Arthur, je suppose ? Arthur, tu te souviens de Kate McNamara, ma femme.

Kate s'assied avec raideur et me permet de glisser sa chaise sous ses fesses tel un gentleman pervers. Je m'assieds à côté d'elle, puis fait signe au serveur, qui se charge de verser quelques doigts du whisky d'Arthur à Kate. Elle le boit d'un trait, puis, impoliment mais avec une certaine chaleur, elle fait claquer ses doigts pour en reprendre un autre.

Arthur nous observe, le regard vide, choqué, la bouche ouverte.

— Non, je n'y crois pas. Tu n'es pas si stupide, Romano. Liam aura ta tête.

— Liam est assez sage pour savoir que c'est le meilleur investissement qu'il pouvait espérer, je réponds sèchement. Kate, tu es celle qui est bonne avec les chiffres. N'est-ce pas ? Et Arthur est allé au MIT. Je suis sûr que vous pouvez tous deux faire le calcul. Liam est plus que jamais coincé, et

ma dette sera probablement payée très bientôt. Mais maintenant je pense à l'équité, tu vois. Je pense avant tout aux intérêts.

— *Aux intérêts ?* lance Kate en tournant un regard assassin vers moi.

Cela suffit à me donner des frissons dans le dos, bien que je ne puisse pas déterminer si c'est de la peur ou de l'attirance ou un mélange séduisant des deux.

— C'est de ça qu'il s'agit ? Putain, tu vas racheter mes partenaires *par intérêt* ? demande-t-elle.

— Ton langage, ma chérie, je dis avec le plus de condescendance possible.

Son visage s'illumine, et je suis surpris de voir à quel point le plaisir me traverse quand elle réagit comme ça.

— Toi et Arthur, ça remonte à loin, pas vrai ? J'enquis. Bien. L'histoire offre de solides garanties.

— Si tu penses une seconde que je vais...

Je coupe Arthur en levant la main.

— Kate est à moi maintenant", je dis simplement. C'est à moi de la baiser, de la féconder, de la tuer si je veux. C'est à moi de la prêter. Ou de la vendre.

En même temps que je dis cela, je tends la main vers elle et je la surprends assise, les épaules rigides et les mains agrippées au bord de la table si fort que ses jointures en sont devenues blanches. Je passe le dos de ma main sur sa pommette.

— Je peux en faire ce que je veux.

— Qu'est-ce que ça peut bien me faire ? demande Arthur.

— Vos comptes sont étroitement liés. Ne crois pas que je n'ai pas examiné les chiffres de près, Arthur. Tu te fais de l'argent sur son dos. Et une putain de grosse marge.

Arthur devient blanc comme un linge. Lui et Kate échangent un regard. Et je peux dire à la façon dont son dos s'adoucit que Kate ne le savait pas - du moins je ne le pense pas. Elle gère tellement de comptes, et si je n'avais pas des hommes compétents sur le dossier, je suis sûr que je ne l'aurais pas remarqué non plus.

— Alors, je dis. Les intérêts.

— C'est quoi ce bordel, Arthur ? Kate s'offusque et elle semble sincèrement offensée.

La connaissant, elle est plus énervée de ne pas avoir remarqué l'erreur elle-même et d'avoir dû être informée par une tierce personne.

— Depuis combien de temps tu te fous de moi ?

Arthur grogne.

— C'est faux. Tu es sérieuse ?

On peut percevoir une tonalité aiguë dans sa voix. Il est nerveux. Et quand il fait des gestes frénétiques en ma direction, sa main tremble.

— Voyons, plaide-t-il pour sa défense. On se connaît depuis longtemps, Kate. *Très longtemps*, il la regarde avec insistance. Tu ne vas pas croire cet enfoiré plutôt que moi, non ? Vraiment ? Il t'a kidnappée ! C'est le fils du pire ennemi de ton père !

Kate se contente de le dévisager. Son expression est étrange. Elle est en train de réfléchir.

— Attends, non, lance-t-elle après un moment. Je sais quand c'est arrivé. Il y a trois ans, n'est-ce pas ? Quand tu as essayé de te désengager et que je t'ai enfermé... j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui clochait. Une action louche. Cependant, ce n'est pas à ce moment-là que tu as commencé, pas tout de suite, parce que je surveillais ce compte de près. Mais tu étais en train de changer de camp, de tout planifier. A cause de cette nuit.

Le visage d'Arthur devient si rouge qu'il semble presque virer au violet. Je jette un coup d'oeil à Kate - maintenant c'est à mon tour d'être surpris.

— Parce que je n'ai pas voulu coucher avec toi, dit-elle d'une voix presque émue. Petit connard mesquin. Et dire que je te faisais confiance... crache-t-elle, les yeux plissés. Qu'est-ce que tu disais, Luca, à propos des intérêts ?

— Allez, Kate, dit Arthur, la voix tremblante. Tu as besoin de moi. Ton père a besoin de moi. Tu ne peux pas te permettre de me perdre...

— Ensemble, dit Kate en pointant un doigt sur moi tout en regardant féroce Arthur, nous te dépasserons de plusieurs dizaines de *millions*. Si tu ne veux pas que ton petit cul *disparaisse* de cette région du monde, je te conseille de faire exactement ce qu'on te dit. Tu crois que la seule façon d'être foutu est d'aller en prison comme ta mère, Arthur ? Il y a des destins bien, bien pires.

À chaque mot qu'elle prononce, elle se rapproche un peu plus d'Arthur et ses yeux, qui ne clignent même plus, ne le quittent pas une seule seconde.

— Je te protégerai Arthur. Et mon père aussi. Grâce à ses contacts. Tu n'es pas de ce monde, et je le comprends. Mais tous les autres le savent

aussi. Et à la minute où j'enlève mon nom de mes comptes, tu deviens vulnérable. Tu veux savoir ce que ça fait de vivre loin des fêtes d'Hollywood et des yachts privés ? Je vais te le montrer moi-même.

Arthur se penche en arrière à chaque fois que Kate se rapproche. Il finit plaqué contre sa chaise, pâle comme un linge, la sueur perlant sur ses tempes. Son arrogance n'est rien d'autre qu'une façade. Et la sienne est en train de s'effondrer comme un château de cartes.

Je claque des doigts, et à la place d'un serveur, deux de mes hommes surgissent. Deux de mes hommes les plus grands, le plus costauds. Ils sont habillés tout en noir et portent les fusils les moins discrets que nous possédons dans l'armurerie.

— Non, dit Arthur, en reculant. Non, attendez, s'il vous plaît, je vais travailler avec vous...

— Travailler avec nous ? Kate répète avant que je ne le fasse.

Ensuite, elle se lève avant même que j'en aie l'occasion. Je l'observe avec étonnement se mettre debout, en équilibre du bout des doigts sur la table et toisant Arthur comme s'il était le plus petit insecte du monde et qu'elle se préparait à l'écraser.

— Estimes-toi heureux si je te laisse travailler *pour* nous, Arthur.

Les gardes l'attrapent chacun par un bras et l'entraînent vers l'extérieur. Kate observe la scène, froide comme un glaçon, sans sourciller une seule fois devant ses supplications et ses implorations. Une fois qu'il est parti et que la porte claque au loin, elle se tourne vers moi.

— Tu ne peux pas le tuer, dit-elle en soupirant.

Elle s'enfonce dans son siège, boit une gorgée de son whisky et se laisse tomber en arrière en croisant une botte sur le genou opposé. Elle ressemble à s'y méprendre à une putain de chef mafieuse. *Petite amie, chef de la mafia - y a-t-il un costume qu'elle ne puisse porter ?*

— Il a de la valeur. Et ce qu'il chipait n'était pas suffisant pour faire disparaître le compte.

Je glousse.

— Non ? Alors c'était quoi tout ce spectacle ?

— Une démonstration de force. Aucun boss du crime n'a jamais rien obtenu sans faire un peu d'esbroufe.

Elle finit son whisky et le repose en appuyant ses coudes sur la table et me regardant fixement.

— Ne refais plus jamais ça.

— Refaire quoi, exactement ? J'interroge.

— Me jeter aux loups. La prochaine fois que nous rencontrons mes hommes, fais-le moi savoir au préalable.

Je réfléchis. Je prends en compte la demande. Etant donné les circonstances, elle s'est plutôt bien comportée jusque là. Mais je ne peux pas ignorer qu'entamer des négociations en étant tous les deux sur la même longueur d'onde serait utile. Très utile même, étant donné son talent évident de comédienne.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi.

Elle ne cille pas. Son regard devient froid. Aussi intense que le mien.
Putain. Elle est impressionnante.

— Tu veux vraiment capitaliser sur ce mariage, aussi ridicule soit-il ?
D'accord. Allons-y. Je veux payer la dette de mon père.

Elle prend une profonde inspiration et expire.

— Si cela implique de foutre en l'air ma situation, de sacrifier mes contacts, et de conduire mon père à la faillite, pas de problème. Je veux qu'il parte. Loin de toi, loin de tes menaces qui pèsent sur lui.

Sa compassion pour son père me touche. Jusqu'à présent, j'ai été capable de passer outre. Cela me fait regretter mon propre père. Je la respecte encore plus pour tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle est prête à sacrifier juste pour avoir une chance de le sauver.

— S'il te plaît, Luca, dit-elle et elle me surprend à poser sa main sur la mienne au-dessus de la table. Je suis là-dedans maintenant. Travaillons ensemble.

— Tu es brillante, je lui dis tandis que ses sourcils se haussent.

Elle retire sa main de la mienne et se rassoit.

— Tu es rusée. Tu es courageuse, intelligente, expérimentée et intrépide, et je ne crois pas un seul instant que, si on te donnait une chance, tu ne te retournerais pas contre moi. Donne-moi une raison pour laquelle je devrais te faire confiance, Kate. Là, tout de suite. Maintenant.

Elle devient pâle. Mais elle hoche la tête, comme si elle avait compris. Et elle dit :

— Tu ne devrais pas.

— Alors rien ne va changer.

Je me lève, fais demi-tour et sors de la pièce.

OceanofPDF.com

Chapitre Neuf

Kate

Cette nuit-là, Luca ne dort pas avec moi. Je n'ai pas de nouvelles de lui, et quand on me conduit à la salle à manger (honteusement vêtue du plus beau pull qu'on m'ait offert, et honteusement maquillée *et* coiffée), je découvre que je dînerai seule. C'est ce que je fais, en ruminant discrètement à moi-même. Je pense à Arthur. À la façon dont s'est déroulée cette rencontre - comment Luca m'a empoignée de façon si possessive, si théâtrale, et m'a embrassée. A quel point j'ai aimé ça alors que j'aurais dû l'envoyer promener.

Luca, ce connard, m'a néanmoins fait une faveur. Il a découvert quelque chose dans les comptes que j'avais bêtement négligé. Il m'a protégée, même si ça lui a été bénéfique à lui aussi. Quand est-ce qu'il va arrêter tout ça ? Et s'il ne changeait jamais ? Et si ce mariage, ce mensonge, cette supercherie d'union, se transformait en un vrai mariage ?

Je ne vois pas Luca non plus le jour suivant, mais je me réveille en découvrant un cadeau : un ordinateur portable avec Internet. Et tous mes comptes et contacts y sont téléchargés. Une note a été glissée entre l'écran et le clavier. *Mets-toi au travail, McNamara. Luca*

Je ne sais pas pourquoi cela me fait sourire. Je m'habille et me fais apporter du café et des biscuits directement dans ma chambre. Ça me fait plus de bien que je ne le pensais, d'être moi-même, de travailler. Et le fait de me plonger dans la comptabilité me donne également du baume au cœur. Je n'arrête pas de contempler la note, la belle écriture de Luca. J'imagine ses doigts dessus. Et je me souviens de la façon dont il m'a touchée cette nuit-là. J'ai envie, si profondément, si désespérément, qu'il recommence. Même si nous ne devrions pas. Ça ne me servirait à rien de me rapprocher de lui. Car au bout du compte, Luca restera mon ennemi. Il restera mon ravisseur. Je devrais le détester, et une partie de moi le hait bel et bien.

Pourtant une autre partie l'apprécie. Le respecte. Et le désire tellement que j'en ai l'esprit tiraillé.

Je travaille jusqu'à la tombée de la nuit et lorsqu'on m'annonce que Luca, une fois de plus, ne me rejoindra pas pour le dîner, je décide de manger dans ma chambre, les jambes croisées sur la couette en soie, en pyjama,

avec un verre de pinot noir local. Et voilà comment je m'endors, et comment je me réveille.

J'ouvre lentement les yeux, les paupières toujours chargées de vin. Le verre est renversé sur la couette blanche et laisse échapper une tache de couleur sang. L'ordinateur portable est déchargé, mon plateau repas est vide. Et Luca se tient debout devant moi, sa chemise en soie ouverte, une belle cravate flottant sur son épaule. Sans un mot, il me tend la main et effleure mes lèvres du bout des doigts.

— Je suis désolée, dis-je doucement, encore à moitié endormie, désorientée. Le vin...

— Je vais en chercher un autre.

Pas la moindre lueur de colère ou d'agacement dans sa voix. Il parcourt mes lèvres lentement de ses doigts de velours, éveillant une vague de chaleur entre mes jambes aussi facilement qu'un interrupteur.

— Tu m'as manqué.

Tu m'as manqué ? Je reste sans voix.

— Tu ne devrais pas dire des choses comme ça.

— Pourquoi pas ? Sa voix est si douce et ressemble à un murmure. C'est la vérité. Nous étions d'accord pour ne pas nous mentir l'un à l'autre.

Lentement, il s'agenouille. Mon cœur cogne contre ma poitrine. *Ne fais pas ça*, je le supplie. Mais je ne peux pas dire cela car rien n'est réel. Ce n'est pas la réalité. Je voudrais tellement que ça le soit. J'ai tellement besoin que ça le soit. *Ne me touche pas. Ne me fais pas fondre. Ne me fais pas jouir. Ne me fais pas ressentir pour toi autre chose que de la froideur, de la résistance ou de la haine.*

Mais il ne peut pas m'entendre parce que je ne dis rien de tout cela. Et même s'il entendait, s'arrêterait-il ? Ou bien verrait-il les choses comme je les vois, à savoir que ce n'est pas vraiment ce à quoi j'aspire ? Verrait-il clair en moi, comme il le fait déjà ?

Sa bouche effleure l'intérieur de mon genou, et je ravale mon souffle. Délicatement, tendrement, il écarte mes cuisses et fait courir sa langue le long d'une d'entre elles. Je serre les dents, m'allonge sur les oreillers et glisse mes mains dans ses boucles sombres. Son souffle entre mes jambes se fait torride, et ses paumes plus rugueuses tandis qu'elles explorent mes cuisses de haut en bas, lentement et lascivement. Il empoigne mes fesses, et me tire lentement vers le bord du lit.

Je me mords la joue quand il remonte sa langue plus haut, et qu'il ramène ma chemise de nuit en soie sur mes hanches. Il plonge ses pouces dans ma culotte, la retire facilement et la fait descendre sur mes cuisses avant de la laisser tomber autour d'une de mes chevilles.

Je me cambre sous l'effet de la tension qui se développe au niveau de mon bas-ventre et son souffle chaud revient entre mes cuisses. Je tremble. Embarrassée de le désirer autant. Gênée de succomber à ses mains alors qu'il ne m'a touchée qu'une fois auparavant. Il attend là et décrit avec ses pouces des cercles sur mes hanches.

Il murmure contre ma peau avec une voix à peine audible :

— Dis-moi ce que tu veux, Kate.

Putain. Une porte de sortie. Une excuse pour lui dire de reculer, de retirer ses mains de moi. Une porte ouverte. Une carte « sortie de prison ».

— Lèche-moi.

Et il le fait. Il fait courir sa langue entre mes jambes, lentement, délicatement, et il savoure. Moi je frissonne, je m'accroche à ses cheveux toute haletant. *Putain, putain, putain.* Il ouvre sa bouche et sa barbe effleure ma peau. Il se déplace lascivement. Sa langue me lèche doucement, si délicatement que je peux la sentir me rendre folle. Un instant plus tard, son doigt pénètre en moi.

Je retombe contre les oreillers, tremblante, et un gémissement s'échappe de ma gorge de façon éraillée. Son rythme est lent, impérieux. Je soulève mes hanches et je me colle à lui, à son visage, à ses doigts. J'ai l'impression que mon corps tout entier se désagrège. Chaque cellule se consume, se délite. Son rythme s'accélère, un autre doigt entre en moi, et avec sa langue qui fonctionne mon clitoris, il ne faut qu'un instant pour que je ne puisse plus retenir mon excitation. Je ne suis même pas gênée lorsque j'explose dans un concert de cris de plus en plus forts. Je hurle son nom et balance farouchement mes hanches contre lui. Il accélère ses doigts, presse sa langue plus fort, et je jouis si fort que je me sens flotter au-dessus de la pièce, comme dans un nuage d'extase pure. Quand je reviens à mes esprits, mon dos est toujours courbé et mes mains se crispent dans ses cheveux.

Je m'effondre, à bout de souffle, la sueur perlant sous mes bras et dans le bas de mon dos. Luca me lèche à nouveau, plus doucement. Il embrasse l'intérieur d'une cuisse, puis l'autre lentement, en prenant toujours son temps. Il profite toujours de mon corps. Il embrasse mon genou et remet ma culotte en place. Il m'ôte complètement ma chemise de nuit qui était restée

sur mes jambes. Et pendant ce temps, je m'allonge et respire difficilement. Je suis épuisée. Il se déplace et se couche sur le lit à côté de moi.

Après être restée allongée quelques instants, le temps de retomber lentement sur terre, je commence à avoir honte. Je sens mon visage rougir, et comme s'il avait lu dans mes pensées, Luca se penche et ramène la couverture du pied du lit sur moi. *Mais qu'est-ce qu'il lui prend ?* A prendre soin de moi ? Mais merde, pourquoi résister là tout de suite, au milieu de la nuit ? Pourquoi ne pas admettre qu'il m'a manqué et apprécier le moment, aussi fou que cela puisse être ?

— Où étais-tu ? Je lui demande doucement en le regardant du coin de l'œil.

Il penche la tête pour me faire face, nos yeux se rencontrent dans l'obscurité. Quelque chose en lui semble doux, presque innocent. Comme un enfant à une soirée pyjama. Sa main tombe sur ma cuisse qu'il caresse paresseusement. Pas de façon sexuelle. Le geste est chaleureux, possessif. Comme le ferait un petit ami.

— Tu m'as manqué.

Il sourit brusquement.

— Vraiment ?

Je hoche la tête.

— Je ne sais pas pourquoi.

— Je te fais du bien. Voilà pourquoi.

Je rougis plus intensément mais ne prends pas la peine de cacher mon sourire.

— Je suppose que oui.

Il passe ses phalanges sur mes pommettes.

— Je vérifiais certaines choses. Je m'assurais qu'Arthur faisait ce qu'on lui demandait.

— Et ? Est-ce le cas ?

— Jusqu'à présent oui, dit-il les yeux brillants. Je pense que tu lui as vraiment fait peur.

— Moi ? C'est toi qui l'as amené ici à mon insu. C'est toi qui m'as kidnappée et épousée.

Je hausse un sourcil.

— C'est de toi qu'il devrait avoir peur.

Sa main ne bouge pas de mon visage.

— C'est ce que tu te dis Kate ? Es-tu certaine de ça ?

Je me mords la joue. Au restaurant, quand je me suis emportée contre Arthur, je le pensais. Une partie de ma réaction était authentique, mais c'était surtout était une tentative d'intimidation. Luca semble oublier, tout comme moi à son sujet, à quel point nous sommes semblables. A quel point nous avons vécu et évolué dans le même monde dangereux. Nous savons tous les deux comment jouer à ce jeu, même si nous sommes certains que l'autre ne pourra jamais nous surpasser.

— Je ne veux plus être enfermée ici, je dis. Je n'aime pas ça.

Luca soupire, lâche sa main de mon visage et se repositionne sur le dos en fixant le plafond.

— Même avec ton nouvel ordinateur ?

— Oui. Même avec l'ordinateur, je réponds en hésitant. Ne crois pas que je n'ai pas remarqué que l'accès à Internet était partiellement restreint.

— Je ne peux pas te permettre d'appeler des secours. Mais... ajoute-t-il en se tournant vers moi, ...je suppose que le monde sait déjà où tu es. Les Russes ont débarqué. D'autres pourraient le faire. C'est moins probable, maintenant que la nouvelle de notre mariage se répand. Mais ton père n'a envoyé personne. Pourquoi à ton avis, Kate ?

— Honnêtement ?

Il acquiesce et je me presse de répondre :

— Je pense qu'il peut y avoir plusieurs raisons à cela. Un...

Je fais un signe du doigt.

— Il se dit que je sais ce que je fais et que je peux m'en sortir. Deux, tu as raison. Et il pense que j'ai plus de valeur ici en tant qu'épouse, otage à vie, et mère potentielle de tes enfants. Ou trois...

J'hésite, et la main de Luca glisse à nouveau sur ma cuisse, son pouce traçant des cercles réconfortants. Cette fois, le geste n'est pas oisif mais délibéré. Je demande. *Bon, tu veux vraiment savoir ?* Je baisse ma main et le regarde droit dans les yeux, sans sourciller.

— Trois : il prépare une attaque à plus grande échelle et prend le temps de bien tout organiser.

— Et quatre ?

Son pouce se déplace plus brutalement, plus précisément. Une vague chaleur se réveille à nouveau en moi. Elle se répand sur chaque centimètre de ma peau, lentement, délicieusement. Je fais de mon mieux pour l'ignorer.

— Il ne viendra pas du tout. La dette est enterrée, ajoute-t-il.

Je sens le sang se vider de mon visage.

— Oui, j'admets. C'est une possibilité.

— Ça te dérangerait ?

— Mon père a fait tout ce qu'il pouvait pour me tenir à l'écart de son monde. Il a fait tout ce qu'il a pu pour me protéger.

Je me mords la joue, soupire et me tourne pour fixer à mon tour le plafond.

— Et quand il ne pouvait pas me protéger, il faisait tout ce qu'il pouvait pour me sauver, pour se rattraper. Toujours. Il n'y a jamais eu un moment où j'ai pensé qu'il ne viendrait pas me chercher.

— Peut-être..., dit Luca, ...qu'il n'aurait pas dû te mettre en danger en premier lieu.

— Tu ne le connais pas.

— Je le connais très bien.

Je me redresse, piquée au vif, et je dévisage Luca avec insistance.

— Tu ne le connais pas. Tu connais ton père à toi, mais tu ne connais pas le mien. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour moi. Pour ma famille. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me protéger, pour rendre mon avenir meilleur...

— C'est des conneries tout ça, Luca soupire, se redresse, puis se lève.

Il grimace en retirant sa chemise et ne prend pas la peine de la plier ce soir. Je contemple la lumière de la lune se refléter sur sa poitrine, sur la courbe de ses biceps, sur ses abdominaux rigides et durs. *Ne fais pas ça. Ne le relaque pas comme ça*, je m'ordonne à moi-même. Ce n'est pas un ordre facile à suivre.

— Ton père est un bandit, Kate. Un chien, comme tous les autres.

Je blanchis, abasourdie.

— Et ton père ? C'était quoi, un saint ?

— C'était un chien lui aussi. Comme moi.

Il se tourne brusquement vers moi et je peux percevoir la colère monter sur son visage. Ses yeux s'assombrissent pour se muer en orages, ses sourcils se renfrognent.

— Comme tous les hommes de cette maison, tous ceux qui portent une arme et se prétendent mafieux. Tu serais bien naïve de penser autrement.

— Tu es blasé, c'est tout, je lui réponds en me levant. Je suis quelqu'un de bien. Mon père est quelqu'un de bien. Et toi... je ne finis pas ma phrase.

— Moi ?

Il pivote à nouveau, cette fois-ci assez près pour me faire reculer. Il m'attrape brutalement par les deux poignets au point de me faire sursauter et

m'attire contre lui, le regard rivé sur le mien.

— Tu ne me connais pas, Kate. Tu sais que tu me désires. Tu sais que tu ne devrais pas me faire confiance. Tu sais que tu adores quand je te fais jouir. Mais ne sois pas stupide. Ne laisse pas ton jugement s'obscurcir. Au bout du compte, tu es pour moi avant tout une monnaie d'échange.

— Va te faire foutre, je peste entre mes dents. Je te connais depuis une semaine. Je t'ai baisé une fois. Tu crois que je suis une petite écolière stupide qui va tomber amoureuse de toi ?

Je libère mes deux mains d'un coup sec, mais je reste sur mes positions. Je m'approche encore davantage et je lui lance un regard noir.

— Je te l'ai dit. Tu es un bon négociateur, c'est tout. Et j'ai écouté ton discours. J'y ai cru. Alors ne me parle pas comme si tu étais mon supérieur, tu ne l'es pas. Tu ne me feras jamais croire que tu l'es.

Il me toise avec une expression presque vide. Je réalise que je l'ai choqué. *Bien*. Mon cœur s'emballe. Et je ne sais pas s'il va m'attraper, m'embrasser, me baiser ou m'enfermer, et mon pouls palpite encore plus fort. J'attends, mais en réalisant que j'attends, je me rends compte que je lui concède le pouvoir. Et ne l'ai-je pas assez fait ?

— Va dans la salle de bain, je dis plus doucement mais toujours avec sévérité. Nous devons changer tes bandages.

Et sans attendre sa réponse, je m'éloigne et m'attends à ce qu'il me suive. Après quelques instants, c'est ce qu'il fait.

Chapitre Dix

Luca

Les balles déferlent sur les cibles en acier tel un gigantesque torrent et le fracas des impacts résonne dans les bois jusqu'à faire fuir un groupe de corbeaux caché dans les cyprès.

— Bien, dis-je en enclenchant la sécurité et en remettant le fusil à Gio. Je vais en prendre une partie pour la maison.

Gio affiche son sourire digne d'un vendeur de voitures et se place à mes côtés pendant que j'enfile mes gants.

— C'est une commande à venir, patron.

— Fais en sorte qu'elle arrive. Je me fiche de savoir combien ça coûte.

— Monsieur, oui, monsieur.

Gio charge les fusils dans la voiture avec comme toujours un air de chat qui vient de dévorer une souris. Il fait partie de l'organisation depuis plus longtemps que moi. C'était mon idée qu'il se transforme en traître et devienne mon informateur. Kate McNamara ne serait pas le premier exemple de sa réussite.

— Alors, vous sécurisez cet endroit pour la fille ?

Il sort une cigarette et je saisis celle qu'il m'offre et me propose d'allumer. Quand il lève les yeux vers la villa à travers les arbres, je me retourne à mon tour. Elle paraît grandiose là-haut sur la colline, entourée de montagnes noires et enneigées. Et Kate est à l'intérieur maintenant. Dort-elle ? Travaille-t-elle ? Est-elle dans son bain peut-être ? Mon corps se contracte à toutes les éventualités. Je sens encore ses mains sur moi changeant mon bandage. Je la vois encore en train de dormir, dos à moi, comme une jeune épouse en colère. Je la revois se réveiller en sursaut dans la nuit et me laisser glisser un bras autour d'elle pour la blottir contre moi et la câliner jusqu'à ce qu'elle se rendorme.

Elle est en acier. Je la déteste pour ça. Parce que c'est impossible de ne pas la respecter. C'est impossible de ne pas éprouver de la compassion pour elle, malgré tout ce que je porte en moi, malgré toute logique.

— Pour la fille... je dis à Gio, ...entre autres choses.

— Hmm.

— Quoi ? Je lui jette un regard inquisiteur en expirant un panache de fumée pâle. Dis ce que tu as en tête.

— La rumeur dit que son père prépare un gros coup. Après que les Russes aient réussi à pénétrer dans la propriété, les gens pensent que votre sécurité est, eh bien... insuffisante.

Il arbore son sourire de chacal puis ajoute :

— Je suppose que c'est pour cela que vous vous donnez en spectacle, que vous achetez de meilleures armes, que vous engagez plus de gars musclés. Mais ça vous fait paraître faible, Luca ; vous savez que ça vous fait paraître faible.

Je hausse les épaules.

— J'ai déjà connu pire. Quand mon père m'a légué cet empire, il était en ruine. Maintenant il est florissant. Toutes les dettes, sauf celles de Liam McNamara, ont été réclamées et payées. J'ai des Américains dans mes rangs et d'autres suivront grâce à Kate. Et tous ceux à qui je peux proposer un meilleur accord quitteront Liam. Il sera sans ressources, isolé, sans armée pour le protéger.

Gio me considère tandis que la cendre au bout de sa cigarette rougeoie à chaque bouffée.

— Et ensuite ? Vous le tuerez ?

Que va penser Kate ? Qu'est-ce qu'elle va penser ?

— C'est à cause de lui que mon père est mort.

— Hmm

— Gio, je dis en lui lançant un regard inquisiteur. Dis ce que tu as sur le cœur, s'il te plaît. Tu es l'un de mes plus anciens et plus fidèles alliés. Tu sais que j'apprécie tes conseils.

Gio jette son mégot de cigarette au sol et le broie sous son talon.

— Il y a des rumeurs.

— Il y a toujours des rumeurs.

— Encore plus en ce moment.

— Encore plus ?

— Depuis votre... mariage.

Son sourire est toujours aussi fuyant.

— Certains pensent qu'une fois que vous aurez commencé à vous taper votre gonzesse irlandaise, vous en deviendrez une vous-même.

Je me raidis et serre les dents. Si quelqu'un d'autre me racontait des conneries de ce genre, il serait sûr de voir ses dents voltiger dans la neige.

Mais Gio... il est peut-être peu orthodoxe, mais il a raison. Un point dont je me méfiais déjà.

— La fille est un moyen d'arriver à mes fins.

Je me garde bien de l'appeler par son prénom et je vais devoir y faire doublement attention à partir de maintenant.

— Rien de plus, j'ajoute. Elle n'a aucune importance à mes yeux, si ce n'est son nom, ses relations, et éventuellement, son utérus.

— Est-ce vrai ? J'ai entendu dire qu'elle avait fait le show avec Arthur Black. Elle a pris les devants lors de la réunion. Elle a proféré les menaces, passé les appels. J'ai entendu dire que vous étiez resté assis là, à laisser la lionne tuer à votre place.

— Assez, je dis sèchement. Tu dépasses les bornes.

— Vous m'avez dit que vous vouliez connaître le fond de ma pensée.

— Je voulais dire, rapporter les faits", j'explique en jetant ma cigarette et en me tournant pour lui faire face.

On est de la même taille, mais Gio est toujours voûté et se comporte comme quelqu'un qui préfère fréquenter les ruelles étroites et les espaces sombres. J'incline la tête vers lui en soutenant son regard.

— Je ne veux pas que tu fasses de commentaires. C'est juste des putains de ragots. Et qui diable était à cette réunion et t'a fait ce compte-rendu, hein ? Un serveur ? Un de mes gardes ?

— Doucement, rigole Gio en levant les deux mains en signe de reddition. Vous savez que je ne ressens que de l'amour pour vous mon frère. Rien que de l'amour. Vous savez que je dis ça pour vous aider. Votre image est importante. Si les gens commencent à sentir que vous lui obéissez à cette femme, vous allez avoir des problèmes. Ils pourraient commencer à ne plus craindre votre autorité, dit-il, les yeux dansant. Ils pourraient se demander si, le moment venu, vous serez capable de finir le travail. Beaucoup de gens de ce côté du continent souhaitent la mort de Liam McNamara, patron. Ce n'est pas seulement une affaire privée et personnelle. C'est une affaire qui nous concerne tous.

Je le toise de haut. Ça m'énerve d'être interpellé, surtout de la sorte, surtout *à ce sujet*. Mais Gio a raison et son analyse est en fait plutôt pertinente. C'est ma première opportunité, et peut-être la plus importante, de commencer à dénouer cette histoire avant qu'elle ne prenne des proportions trop importantes.

— À la fin de tout ça, Liam McNamara meurt, dis-je froidement en oscillant mon regard entre la villa et Gio.

Il sourit, l'air assoiffé de sang et déchaîné.

— A la fin de tout ça, je lui mets une balle dans la tête. Kate n'a d'importance que dans la mesure où elle me sert. Seulement tant qu'elle est utile à l'organisation.

Gio acquiesce, l'air galvanisé. On dirait que s'il avait une arme et Liam McNamara devant lui, il serait ravi de faire couler le sang.

— Bien. Je vais faire passer le mot.

— Je n'ai pas besoin que tu fasses passer le mot, je dis, conscient qu'il le fera dans tous les cas.

Plus je la joue calmement, mieux je me porte. *Et plus Kate sera en sécurité.* J'essaye de refouler cette pensée. J'essaie de ne pas la laisser transparaître sur mon visage, pas ici, pas à Gio. — Tout ça sera bientôt terminé. Et tout le monde saura exactement qui je suis et ce dont je suis capable.

— Et je serai à vos côtés. Jusqu'à la fin.

Gio me tend la main et je la saisis rapidement, ses yeux rivés sur moi.

— Vous suivrez les traces de votre père. Vous le dépasserez. Je l'ai toujours su, Luca.

Je hoche la tête.

— Viens. Allons encore tirer avec des putains de flingues.

Quand je retourne à la villa, je découvre qu'Ariana est de retour. Elle est assise à mon bureau, ses bottes posées sur la table, une cigarette à la bouche et un verre de whisky à la main.

— Ah, lance-t-elle quand j'entre avec l'étrange envie de bien refermer la porte derrière moi. Te voilà. Je t'attendais.

— Je ne savais pas que tu revenais aujourd'hui, dis-je.

En vérité, j'avais à moitié oublié Ari.

— Tes amis russes ont débarqué la nuit de ton départ.

— Ha. Ce ne sont pas mes amis. Tu le sais bien.

Elle aspire de la fumée et la rejette par les deux narines tout en me fixant d'un regard dur et impassible.

— Tu as épousé la fille. C'était imprudent.

— Tu crois ça ? Après que les Russes aient envahi et tiré sur la maison, je me suis dit qu'elle était trop précieuse pour être perdue.

Une tension à laquelle je ne suis pas habitué plane autour de nous. Je perçois le regard d'Ari qui ne me quitte pas, même lorsque je traverse la pièce pour me servir un verre de whisky.

— Et de toute façon, elle s'est avérée très utile.

— Oui, j'ai entendu parler de votre petite réunion avec Arthur Black.

— Il semble que tout le monde soit au courant. Les nouvelles circulent vite.

Je soupire, me dirige vers le bureau et m'y appuie pour la toiser.

— Alors ? As-tu été capable de vérifier les contacts russes de Kate ?

— Oh, ouais.

Elle se penche en avant, sort un portefeuille de sa mallette et le dépose lourdement sur le bureau.

— J'ai vérifié un bon nombre d'entre eux. Je ne suis pas sûre qu'ils soient prêts à changer de camp.

— Qui a parlé de changer de camp ? Je vais faire des offres à certains et des menaces à d'autres. Nous sommes sur le point de nous infiltrer profondément dans le réseau de Liam de toute façon. Arthur Black est déjà en train de faire la transition.

— Et ? Que se passera-t-il quand ils se retourneront contre toi ?

Ari penche la tête en plissant ses yeux sombres.

— Ces liens sont anciens, Luca. Liam est peut-être en train de sombrer dans la dépression et la pauvreté, mais il n'est pas encore mort. Et je doute que beaucoup, si ce n'est personne, ne veuille s'opposer à lui. Tu réalises quel genre de guerre tu mènes, n'est-ce pas ?

— La même guerre dans laquelle mon père était impliqué. La même guerre qui l'a tué.

Je me penche sur le bureau, descends mon whisky et m'en ressers un autre.

— Je ne commence rien.

Je pose le verre, plus fort que je ne le voulais. Je contemple les ondulations obscures du whisky.

— Je finis simplement le travail.

Ari soupire, et j'entends le mouvement de son blazer ample au moment où elle se lève et se dirige vers moi. Elle pose une main sur mon bras de manière plus familière, plus chaleureuse que d'habitude.

— Regarde-moi, Luca.

Ce que je fais. Ses yeux se font profonds, sombres et insistants.

— Tu as besoin d'alliés. Des alliés en qui tu peux avoir confiance.

Elle prend une profonde inspiration et hésite.

— Pyotr Petrov-

— Putain, je murmure, en m'éloignant d'elle.

Je fais les cent pas et passe une main dans mes cheveux.

— C'est ce que tu faisais en Russie, Ari ? Tu baisais avec un vieux compagnon de guerre de ta mère ?

— Ne réagis pas comme ça...

— Je t'ai envoyée bosser pour *moi*, je grogne en me tournant brusquement vers elle.

Je descends le reste de mon whisky et écrase le verre sur le bureau si fort que le cristal se brise. La moitié du verre, terriblement tranchante, se plante dans ma paume. Je recule et saisis ma main avec l'autre tandis que du sang jaillit de la blessure.

— Putain.

— Luca, mon Dieu.

Ari me fusille du regard, pose son verre et me prend par la main. Je me dérobe, mais elle m'attrape à nouveau, plus fermement cette fois, et fouille sa veste pour en sortir un mouchoir.

— Des hommes me surveillaient. Tu pouvais tout à fait surveiller ce que je faisais en Russie. Tu ne l'as pas fait.

Je ne dis rien. La rage qui parcourt mes veines serait assez brûlante pour m'ébouillanter tandis que ma main me fait un mal de chien.

— Parce que tu me fais confiance, dit Ari en plongeant dans mes yeux.

Elle se penche vers le plateau et débouche une bouteille de vodka russe. Elle en verse sur ma main ensanglantée et ressert sa poigne pour ne pas que je me dérobe. Le liquide se déverse sans ménagement sur le sol.

— Tu sais que tu me fais confiance. Alors fais-moi confiance avec ça. Petrov a toujours été ouvert à une alliance...

— Petrov était une crapule lorsque mon père était en vie, je me mords la langue, libérant finalement ma main tout en retenant le mouchoir. C'était une crapule lorsque mon père est mort. C'est une crapule encore à l'heure actuelle. Je ne veux rien avoir à faire avec lui, et je veux que tu t'éloignes de lui toi aussi.

— Il est prêt à montrer sa bonne foi.

Je frappe durement ma paume valide sur le bureau. Ari tressaille en entendant le claquement de celle-ci.

— Il peut aller se faire foutre avec sa bonne foi. Je t'ai fait confiance. Tu as trahi cette confiance. Quand je t'ai engagée, tout le monde m'a dit de ne pas te faire confiance. J'ai perdu des hommes, de bons hommes qui servaient mon père pour te garder dans mes effectifs. Je croyais que tu étais un bon investissement.

— Ne l'ai-je pas été ? Ses yeux se resserrent.

Elle se dirige vers le bureau, y pose les deux paumes en face de moi et sonde mon regard.

— Tu fais plus confiance à cette pute irlandaise qu'à moi, et tu l'as rencontrée il y a à peine deux semaines.

— Ça suffit.

— Quoi, ça te dérange ? Que je la traite de pute ? Elle en est une. Elle se serait vendue au plus offrant...

Elle élève la voix par-dessus mes protestations et m'interrompt d'un geste de la main.

— *Tout* comme elle s'est vendue à toi. *Regarde-moi*. Regarde-moi, Luca. Tu penses que tu t'es joué d'elle ? Tu es un idiot. C'est elle qui s'est jouée de toi. Elle a réussi à obtenir ta protection, ton affection, et par dessus tout, elle t'a convaincu que c'était ton idée, pas la sienne. C'est une femme, Luca. Je connais les femmes. Nous sommes sournoises. Rien ne nous arrête. Nous ne nous soucions pas de qui nous blessons. Et toi, même si tu l'as oublié, tu es son putain d'*ennemi* juré. Je me fous de savoir si sa chatte est bonne.

— Assez, je répète en insistant sur le mot. Surveille ton langage.

Elle me fixe sévèrement, ses yeux sombres réfléchis et glacés transpercent mon âme.

— Tu es amoureux d'elle.

— Je ne suis pas amoureux d'elle, putain.

Ma main me pique, mais je jette quand même le mouchoir et me ressers un troisième whisky. Cette journée n'a été qu'une succession de merdes et rien d'autre. Et le pire, c'est que c'est elle que je ne peux m'empêcher de blâmer. Que je *veux* blâmer. C'est elle qui devrait être blâmée. C'est elle, le problème. La cause de tous mes ennuis, le feu dans ma maison.

— Elle est un moyen d'arriver à mes fins. Rien de plus. Et au moins elle sait suivre mes putains d'ordres. C'est plus que ce que je peux dire de toi.

— Petrov veut te rencontrer. Ici, en Italie. A Rome. Il y a un événement au musée dans deux semaines. Il apportera son offre.

— Son offre ? Il n'y aura pas de putain d'offre.

Je balaye d'un revers de manche le dossier d'Ari sur le bureau, sans me soucier des dizaines de papiers qui virevoltent sur le sol. Ses yeux les suivent du regard et reviennent lentement vers les miens. Ils sont emplis de cynisme, de venin froid.

— Tu as dépassé les bornes aujourd'hui. Si tu veux garder ton travail, si tu veux rester à mon service, tu vas devoir régler ça. Dis à Petrov d'aller se faire foutre. J'en ai bien assez pour travailler avec la Russie, ici, par l'intermédiaire de la fille.

— Kate, dit Ari froidement. Par l'intermédiaire de Kate. Ta femme.

— Ma femme de convenance. Ne fais pas comme si c'était autre chose. Je finis le whisky et m'essuie la bouche avec le dos de ma main.

— Je veux que tu restes avec Gio, j'ajoute.

Elle cligne des yeux.

— *Quoi ?*

— Je veux que tu restes avec lui à partir de maintenant. Pour chaque tâche, chaque mission, chaque réunion. Tu l'emmènes avec toi. Qu'il ne te quitte pas des yeux.

— C'est une putain de blague.

— C'est une putain de sanction, je lui réponds en sifflant. As-tu la moindre idée, la moindre idée, du nombre de mes hommes, de mes contacts, de mes investisseurs et de mes partenaires qui *adoreraient* que je t'étrangle ? Que je t'exile ? Que je t'emprisonne, te torture, te tue ? Tu n'es pas du tout *aimée* dans ce pays, Ariana. Tu n'es pas appréciée dans cette maison. Au moment où je sens que tu bafoues à nouveau ma confiance, je leur offre ce qu'ils veulent.

Elle ouvre la bouche, mais je la fais taire d'une main levée.

— Sors, je dis. Je ne peux pas te voir en peinture.

Elle serre les dents, les bras croisés serrés sur la poitrine. Elle attrape sa mallette et sort sans un mot. Mais une fois dans le couloir, elle s'arrête et se retourne, la main sur le cadre de la porte et le visage à moitié dans l'ombre.

— Elle causera ta perte, Luca, dit-elle doucement. Et tu es un idiot de ne pas le voir.

Elle tourne les talons et s'en va. Je ramasse mon verre de whisky et le jette à travers la pièce, me réjouissant de l'horrible fracas qu'il produit contre le mur, tandis que les éclats de verre pleuvent sur le tapis. Je passe une main dans mes cheveux.

Ce n'est pas bien. Rien de tout cela n'est bien. Tous ces mouvements étaient précis, basés sur des calculs. Mais Gio entend des rumeurs. Ari est en train de se rebeller. Et Pyotr Petrov, l'un des plus grands ennemis russes de mon père, sait maintenant que je suis en position de faiblesse. Financièrement, je sais que j'ai l'air solide. Mais après l'assaut des Russes la semaine dernière, et en sachant que mes chiffres sont en baisse... je me sens vulnérable.

Et je n'aime pas me sentir vulnérable. Pas du tout, putain.

OceanofPDF.com

Chapitre Onze

Kate

Je retrouve Luca dans la salle à manger pour le dîner, et à la minute où j'entre dans la pièce, je ressens la tension. Elle est si forte qu'elle me freine sur le seuil, comme si je détectais une sorte de danger avant même que je ne le voie. Il se tient à côté d'un tourne-disque posé sur une table ornementale, deux objets si beaux, si anciens et si bien entretenus que j'aurais peur de les toucher.

Même de dos, Luca est toujours aussi magnifique. Il porte un costume de couleur saphir si profond qu'il en est presque noir, ses ondulations foncées sont gominées vers l'arrière. Il se tient debout avec une aisance déconcertante, les mains plongées dans les poches de son pantalon de soie. Il a l'air étonnamment riche, raffiné. On dirait qu'il ne vient pas du tout de mon monde, et à bien des égards, je suppose que c'est le cas.

Et pourtant... nous avons tant de choses en commun. Nous nous connaissons mieux, plus intimement, et plus profondément que des étrangers ne pourraient jamais le faire. Nous pouvons être ennemis, positionnés chacun d'un côté du champ de bataille. Mais au final, Luca et moi sommes toujours, et avons toujours été, des soldats dans cette même guerre.

— Comment s'est passé ton travail aujourd'hui ? Il demande.

Dans sa douce voix, on sent une pointe de menace. Je traverse la pièce à contrecœur, les mains jointes devant moi. Lorsque je le rejoins devant le tourne-disque, il ne me lance même pas un regard.

— As-tu découvert d'autres traîtres sur ta liste de contacts ?

Il fait référence à Arthur.

— Non, dis-je, toujours embêtée de ne pas avoir surpris Arthur en train de piquer dans la caisse.

Il paie déjà pour ça, mais je vais m'assurer qu'il paie avec bien plus que de l'argent. Dès que j'aurai retrouvé un peu de pouvoir, il devra composer avec beaucoup plus que Luca.

— Luca, tu vas bien ?

— Je vais très bien, merci.

Mais le sourire qu'il me décroche semble glacial. Il est loin de remonter jusqu'à ses yeux.

— Que penserais-tu... demande-t-il en reportant son regard sur la douce oscillation du disque sur la roue, ...si tu étais un de mes hommes ?

Je pourrais jouer les timides et faire comme si je ne savais pas de quoi il parlait. Mais j'ai constaté un changement dans l'atmosphère de la maison ces dernières semaines, et ce n'est pas étonnant. Avec la façon dont les choses se sont passées...

— Je serais nerveuse.

Son regard est distant, feutré. Comme s'il diluait chaque émotion en lui. Cela m'effraie au plus haut point. Je ne connais de Luca que l'homme qui exprime ouvertement ses sentiments et ses intentions, en bien comme en mal. Je ne suis pas sûre de savoir quoi faire d'un homme que je ne parviens pas à déchiffrer. Un homme qui se cache de moi.

— Pourquoi ? Il demande. Pourquoi serais-tu nerveuse ?

— La semaine dernière, il y a eu une énorme faille dans ta sécurité, je réponds. On t'a tiré dessus. Six de tes hommes sont morts ici, dans ta maison, quelques jours après avoir kidnappé la fille d'un baron de la mafia. Mais le plus important dans tout ça, c'est que ce ne sont même pas les Irlandais qui t'ont attaqué et presque tué. C'était les Russes.

— Cela importe-t-il de savoir *quels* Russes ?

— A peine. Les Russes qui ont tiré sur ta maison ne sont pas ceux qui travaillent pour toi. Mais j'hésite au moment de le dire et bouge un peu pour observer Luca de plus près.

— A moins que ce ne soit le cas.

— Tu ne fais pas confiance à Ariana, n'est-ce pas ?

— Je serais bête de faire une telle chose.

Il me regarde avec insistance.

— Tu me traites d'idiot.

— Tu ne lui fais pas confiance, je rétorque, même si cette affirmation relève plus de l'espoir que de la conviction. Je ne te traite pas du tout d'idiot.

Il acquiesce et passe une main sur sa barbe.

— J'ai été trop hâtif.

Il s'éloigne de moi en piétinant jusqu'à un chariot de spiritueux orné d'or et de cristal situé entre deux immenses fenêtres. Les rideaux de velours cramoisi, dont les quatre montants flottent sur le sol, sont tirés sur le côté et

attachés. Dehors, le vent hurle et entraîne des courants de neige dans la nuit noire. Ils semblent surnaturels. On dirait des fantômes.

— Je n'aurais pas dû te prendre pour épouse.

Cela me fait mal au cœur. Pourtant je ne devais pas. Luca est mon ennemi. Mon kidnappeur. Mon ravisseur. Et je sais, je sais qu'il vaut mieux ne pas penser que ce qui s'est passé entre nous est autre chose que purement étudié. Pourtant... la façon dont il m'a touchée et parlée, la façon dont il s'est comporté avec moi - peut-être que ça fait de moi une idiote, mais quelque part, je commençais à croire que c'était réel.

Quelle imbécile, mais quelle imbécile, je pense, embarrassée de voir à quel point je suis piquée au vif. A cause de la rougeur que je sens monter le long de ma nuque. Je durcis ma voix et ferme mon visage.

— Pourquoi ?

— Je suis devenu une cible.

— Tu étais déjà une cible, et la situation n'a fait que s'empirer lorsque tu m'as conduite ici.

Lentement, je me dirige vers lui et pose une main sur le chariot tandis qu'il nous verse à tous les deux un verre de whisky. Lorsqu'il me tend le mien, je le refuse.

— M'épouser était un risque calculé. Mais un risque qui porte déjà ses fruits.

— Un risque qui me coûte déjà cher.

Il me fait face et je constate que ses yeux luisent enfin, qu'ils se remplissent enfin de vie et de colère.

— Des rumeurs circulent selon lesquelles je ferais de ton père un allié, il explique.

Je le dévisage, confuse.

— Tu pourrais.

— Non, Kate. Je ne pourrai jamais considérer ton père comme un ami. Mon estomac se noue.

— Tu récupères mes contacts, je dis avec un rire dénué du moindre humour, et tu participes directement à mes affaires, à celles de mon père...

— Non. Pas à celles de ton père. Aux tiennes, oui. Dans son organisation, ou ce qu'il en reste, bordel.

Tout en avalant une gorgée de whisky, il me frôle et soulève une chaise de sous la table. Il s'y assoit, les jambes écartées, les yeux froncés, la main détendue posée sur son verre de whisky.

— Mais cette semaine m'a rappelé à quel point le sang a coulé entre nos familles. Ton père est la raison pour laquelle le mien est mort.

— Luca. S'il te plaît.

Je me rapproche de lui, m'agenouille, prend ses mains dans les miennes et contemple son visage.

— Ne transforme pas ça en une mission visant à tuer mon père. Je suis ici parce que tu as réclamé ses dettes. Je suis ici pour les rembourser. Avec mes comptes, avec mes contacts, avec moi-même, mon corps et mon avenir.

Je sens les larmes couler. D'habitude et jusqu'à présent, je me suis abstenue de montrer mes émotions devant lui. Mais en ce moment, avec la panique qui palpite en moi, je ne peux pas m'en empêcher. Je n'ai plus le contrôle de moi-même.

— Laisse-moi régler ces dettes. Laisse mon père tranquille. Mieux encore, deviens un allié de l'organisation. Nous sommes mariés maintenant, que tu le veuilles ou non. On peut en faire un véritable empire. Avec une longévité extraordinaire, un patrimoine à faire pâlir d'envie le reste du monde. Ne veux-tu pas ça ?

Il me scrute dans toute sa splendeur, sa froideur, sa brutalité. Il finit son whisky et repose le verre sur la table. Et je reste là, à genoux, à l'implorer, les yeux dans le vide.

— Je ne suis pas certain que c'est ce que je veux.

— Que *veux-tu* alors ?

— Ton père, mort.

— Mais *pourquoi*, Luca ? Pourquoi maintenant ? Qu'est-ce qui a changé ?

Son expression s'assombrit.

— Que veux-tu dire, qu'est-ce qui a changé ? Ce n'est pas un mariage d'amour, Kate. Ne sois pas candide. Je tiens à toi dans la mesure où tu as de la valeur sur le plan financier, politique et en termes de pouvoir. Tu n'es pas ma petite amie. Tu es à peine un semblant d'épouse.

Je tressaille, embarrassée une fois de plus qu'il ait cette capacité de me blesser. Quand cela s'est-il produit ? Quand ai-je fait l'erreur de lui céder ce privilège ?

— Ariana veut que je m'allie à Pyotr Petrov.

Ces mots ont l'effet d'un couteau tranchant et brutal qui s'enfonce douloureusement dans ma poitrine. Je lève les yeux vers Luca avec étonnement.

— Cet homme est un vrai serpent, je crache, presque essoufflée. Il est tristement célèbre. Le pire des Russes. Ton père et le mien ont collaboré pour le faire sortir d'Europe de l'Est dans les années 90 ; c'est *comme cela* que mon père a contracté sa dette...

— Je sais tout ça.

— Tu y réfléchis ?

— Bien sûr que non, c'est hors de question, dit-il d'un ton glacial. Mais le fait qu'il pense avoir une chance témoigne de la façon dont il me perçoit. Et le projet d'Ariana...

Il relâche une forte inspiration nasale et se frotte grossièrement la mâchoire d'une main.

— Tu es devenue incontrôlable, Kate. Je t'ai donné trop de lest, semble-t-il conclure.

Mes mains se crispent sur ses cuisses. C'est la première fois que je remarque le bandage maculé de sang sur sa main. *Que s'est-il vraiment passé aujourd'hui ? Qu'est-ce qui a changé ? Qu'est-ce qu'Ariana a bien pu lui dire ?*

— Luca, je dis doucement mais fermement. Regarde-moi.

Au bout d'un moment, il accepte.

— Tu n'as aucun pouvoir sur moi, je rétorque en soutenant son regard. Je ne suis pas à toi. Je ne serai le jamais, jamais tu entends. Tu as mis en place une série de mesures pour me contrôler. Géographiquement parlant. Cette maison. La serrure sur ma porte. Le contrat que nous avons signé.

Il me fixe et ses yeux sombres laissent apparaître une lueur étrange. De la colère ? De la curiosité ? De la haine ? Je ne peux pas dire. Je m'en contrefiche.

— Mais au bout du compte, Luca, je ne suis pas ton amie. Je ne suis pas ton alliée. Et en tous points, sauf le plus concret, je ne suis pas ta putain de femme.

Sa bouche tressaute et esquisse un sourire froid et haineux. Comme s'il ressentait une sorte d'admiration à mon égard. Pas pour la fille qu'il a capturée, mais pour l'ennemie, l'égale, que je pourrais être.

— Ce que je suis, je continue en me penchant plus près et en faisant glisser mes mains sur ses cuisses, intuitivement, de façon quelque peu possessive. Je représente une opportunité. Une porte vers un monde dont tu as été exclu pendant des décennies. Et je suis plus que disposée à travailler avec toi. Je *veux vraiment* collaborer avec toi. Peu importe ce qui a pu se

passer entre nos organisations, entre nos pères, je laisse dorénavant tout cela de côté. C'est une nouvelle ère. Et si tu pouvais juste me faire confiance, faire confiance au fait que nous pouvons tout changer. Écrire un nouveau chapitre pour nos deux familles. Pour la famille que nous pouvons créer ensemble.

Il plisse ses yeux sous des sourcils déjà bien bas. Mais il n'a plus l'air en colère. Il a l'air réfléchi. Comme si, peut-être, il considérerait ce que je lui disais.

— Luca, je dis. Tu ne me tiendras jamais en laisse. Pourquoi le voudrais-tu ? Ce n'est pas le genre de femme ou de partenaire que je suis censée être pour toi. Mais ce que j'ai à t'offrir est bien mieux. Je peux devenir ton égale.

— Tu es prétentieuse, murmure-t-il après quelques instants à m'étudier.

Son expression est intense, mais différemment cette fois. Et quand il me touche, je ne m'éloigne pas. Quelle lâche, quelle idiote que je fais. Je me penche en avant et accueille à bras ouverts la vague de chaleur qui m'envahit au moment où ses doigts dansent sur ma bouche.

— Je devrais te tuer.

Je fais doucement glisser ma main sur son poignet et amène sa paume à mes lèvres tout en maintenant son regard.

— Tu ne veux pas me tuer, Luca.

— Ah non ?

— Non.

Je me souviens de ce qu'il m'a dit au lit, de la façon dont il m'a pratiquement sommée de le supplier, et pourtant, ne m'a-t-il pas cédé le contrôle à ce moment-là ? Ne l'a-t-il pas déjà fait, plus d'une fois ? *Il me fait confiance plus qu'il ne veut l'admettre, plus qu'il ne le prétend.* Je devrais être heureuse de cette situation. C'est une faille que je peux exploiter et utiliser contre lui. C'est peut-être ma porte de sortie. *Mais... est-ce que je le souhaite réellement ?*

— Tu veux me baiser.

Ses yeux s'illuminent.

— Vraiment ?

Sa voix devient rauque, et au moment où je laisse son doigt entrer lentement dans ma bouche, je ne rate pas la façon dont sa mâchoire se crispe et dont ses yeux se plissent.

— Si j'étais raisonnable, je te vendrais. Je brûlerais le contrat de mariage. Je récupérerai tes dossiers et j'estropierais ton père.

— Et tu es raisonnable, dis-je doucement en faisant une pause pour faire courir ma langue jusqu'au bout de son doigt, mes yeux toujours rivés dans les siens. Et c'est pourquoi tu n'as rien fait de tout ça. Tu sais que j'ai plus de valeur pour toi, ici, vivante.

— Je le sais vraiment ?

— Je suppose que tu le découvriras bien assez tôt, Luca.

— Comment proposes-tu que je le découvre, Kate ?

Ses yeux se portent sur ma bouche, sur ses doigts qui glissent à l'intérieur et qui en ressortent. Il est tendu, excité. *Bien*. Est-ce que j'aime le contrôler ainsi ? Ou est-ce simplement que toute logique disparaît lorsque je suis avec lui ? Est-ce que la seule chose que je désire de lui au final, c'est qu'il me baise et me fasse oublier tout le reste ?

Il n'attend pas de réponse. Il me redresse, me soulève du sol et me plaque brutalement sur la table. Les assiettes s'entrechoquent, et il balaie d'un revers de main tous les verres et toute l'argenterie qui se trouvaient dessus. Mais je m'en suis à peine rendue compte. J'ai enfilé une robe pour lui ce soir. *Désespérant*. Au départ, j'étais honteuse et me sentais presque ridicule en découvrant l'état dans lequel il se trouvait. Maintenant, je suis bien heureuse d'avoir choisi cette tenue.

Il fait glisser sa main brutalement le long de ma nuque et dans mes cheveux qu'il agrippe si fermement que je sursaute et que mes mains atterrissent sur sa poitrine. Il me dévore de ses yeux flamboyants. Il est si beau, si puissant, si dominateur que je peux à peine le regarder en retour. Mon cœur bat à tout rompre. Je suis saisie d'un léger frisson. Et il ne m'embrasse pas lorsqu'il défait la boucle de sa ceinture. Nos regards ne se quittent pas. Il se libère, écarte mes cuisses avec les siennes et arrache ma culotte d'un coup sec.

— Tu causeras ma perte, dit-il rudement, la voix basse.

Il serre la mâchoire de plus belle et se rapproche. Il se place entre mes jambes, me taquine. Je tremble, vulnérable, mouillée. Incapable de lui dire non. Je ne ferai rien de tout cela. Je ne peux pas. Parce que maintenant, à ce moment précis, je ne veux pas de lui.

J'ai besoin de lui.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je ne me suis même pas rendue compte que j'avais baissé mes yeux. Mes poings s'écrasèrent contre sa poitrine, mon poulx s'emballe, chaque parcelle

de ma peau est brûlante, fiévreuse. Lentement, je relève mes yeux pour plonger dans les siens.

— Gentille fille.

Sans attendre, sans hésiter, il me pénètre. Et j'halète, m'agrippant à sa veste de costume, le plaisir m'envahissant en un instant.

— Putain, je murmure, stupéfaite.

Luca saisit une de mes cuisses et la soulève autour de sa hanche. Sa main est encore dans mes cheveux et il s'accroche si fort à mes boucles que mon cuir chevelu me picote. J'aime ça. Plus que je ne pourrais jamais l'admettre.

— Luca...

— Ouvre ta bouche.

Je lui lance un regard vif, craintif. Mais ses yeux sont clairs et lucides, orageux de désir. Et emplis de possessivité, de jalousie et de domination qui me donnent envie de me mettre à genoux pour lui. Sa main passe de mes cheveux à mon cou. Son pouce remonte sur mon menton.

— Ouvre", répète-t-il plus dangereusement, ta bouche.

Lentement, j'écarte mes lèvres tandis que tout mon corps tremble. Luca renvoie mon menton vers l'arrière et se rapproche, le regard toujours plongé dans le mien. Je peux à peine respirer. Partout où nous nous caressons, nous projetons des étincelles dans l'air électrique, menaçant. Il se penche vers moi comme s'il allait m'embrasser. Mais à la place, il me crache dans la bouche.

Putain de merde. Au même moment, il m'embrasse, violemment, et enfonce sa langue au plus profond de ma bouche. Je gémis faiblement et m'accroche à lui de mes mains tremblotantes. Et pendant qu'il m'embrasse, il me pénètre à nouveau et commence à me baiser juste là, sur la table de la salle à manger, ma robe remontée jusqu'aux hanches.

Comment j'en suis arrivée là ?

Pourquoi, pourquoi j'aime tellement cela ?

Parce que j'adore, j'adore vraiment ce qu'il me fait. On se fout du pourquoi non ? Nous sommes ici. Nous sommes ensemble. Rien d'autre ne compte. Au diable tout le reste, putain. Je plonge mes mains brutalement dans les cheveux noirs de Luca, m'assois sur les fesses et écarte bien mes cuisses pour lui. La façon dont il m'embrasse pourrait provoquer la fin du monde. Il est brusque, possessif, et affamé. Ses gestes sont remplis d'une émotion que je ne pourrais jamais exprimer à voix haute : de la tendresse.

De l'amour ?

Cette pensée me frappe durement la poitrine. Je n'ose pas y penser à nouveau. En revanche, je me plaque contre lui, je me donne à lui. Il grogne, ses mains sur moi se font implacables mais délicieuses, son rythme rapide, dur et presque inconsideré.

— Putain, Kate, murmure-t-il en contractant sa mâchoire. Putain.

Je fais basculer mes hanches contre lui. Quand je me penche pour l'embrasser, sa main autour de mon cou se resserre, et il me tient là, à distance. Assez proche pour l'embrasser, mais sans pour autant le faire. C'est exaspérant. *Il me rend folle. Il va me forcer à le supplier.* Mais je me laisse déjà emporter par le plaisir, et j'oublie tout sauf la chaleur de sa peau ardente contre la mienne. J'oublie tout, sauf le poids de son corps contre le mien, le plaisir délicieux de le sentir en moi.

Mes gémissements s'intensifient. Ils sont aigus et je laisse ma tête basculer en arrière, je laisse mon corps se heurter au sien. Il me baise fort à présent, et violemment. Sa main se plante dans mon dos tandis qu'il me pénètre profondément. *Putain, putain, putain.* Sa respiration se fait saccadée, irrégulière, et il gémit doucement : cela me pousse dans mes derniers retranchements. J'halète, rejette la tête en arrière, crie mon plaisir au moment où un orgasme gonfle en moi et se brise comme sur un barrage.

— Luca, je suffoque, les yeux fermés, la tête renversée.

Je m'agrippe à lui aveuglément, attrape un pan de sa chemise et balance mes hanches contre lui tandis que le plaisir se déchaîne en moi. Tel un torrent, une pulsation. Il gémit en atteignant lui aussi la jouissance qui se répand dans ma chatte. Nous nous mouvons ensemble dans l'univers parfait, doux et dangereux de l'orgasme simultané, un endroit où, à cet instant, nous sommes les seuls à exister.

— Putain...

Je m'effondre sur la table, à bout de souffle. Il pose ses deux paumes sur la table, respirant fort lui aussi, et se soutenant au meuble pour se remettre de son orgasme. Je n'arrive pas à penser correctement. A quoi bon ? Je reste allongée là, mon corps merveilleusement léger et en apesanteur. Jusqu'à ce que finalement, après que nos palpitations se soient calmées, Luca s'éloigne et ferme son pantalon.

Je peux dire qu'il est en colère. Je n'ai pas besoin de lui demander pourquoi. Je pourrais probablement établir une liste très précise. L'ennemi qui sommeille en moi voudrait le frapper pendant qu'il est vulnérable, le convaincre de se ranger de mon côté, utiliser ce « nous » contre lui. Mais

mon côté le plus doux, l'épouse (quel que soit le contexte), la petite amie, l'amoureuse, veut le protéger.

Mais il ne me laisse aucune chance. Il retourne lentement vers le chariot à alcool et se sert un autre verre. Et il dit, sans même m'adresser un regard :

— Va au lit, Kate.

OceanofPDF.com

Chapitre Douze

Luca

Je rejoins Ari dans le bunker souterrain, là où je lui ai demandé de me retrouver. Cela fait des jours qu'elle et moi n'avons pas parlé. Des jours que Kate et moi n'avons pas échangé. J'avais besoin de temps pour faire mes recherches, pour faire mes calculs et pour consulter les membres les plus expérimentés et les plus fiables de l'organisation, des hommes qui avaient jadis œuvré pour mon père. Ça a pris des heures et des jours de débat, de réflexion et de mise en perspective des éventualités. Mais je le savais depuis la nuit où je l'ai baisée à nouveau.

Ari a raison. Je ne suis pas amoureux de Kate, je ne peux pas. Comment pourrais-je ? Je connais à peine cette femme. Mais... il y a quelque chose entre nous. Nous avons couché ensemble la nuit où je l'ai forcée à m'épouser. La façon dont elle se comporte avec moi, la façon dont elle me parle - elle n'a pas l'air d'une ennemie qui cherche à se venger ou d'une captive qui cherche à s'échapper. Une partie de Kate se soucie de moi. Et c'est beaucoup plus dangereux que si l'un de nous mentait ou jouait la comédie. Ce serait plus simple. Et logique. Je saurais où elle se positionne et elle saurait à quoi s'en tenir avec moi.

Mais quelque chose de traître et d'authentique a commencé à fleurir entre nous. Une altération du jugement. Un conflit d'intérêt. Une putain de distraction fatale. Kate est censée être une monnaie d'échange. Mais si je commence à l'estimer vraiment pour ce qu'elle est et qui elle est, elle devient beaucoup, beaucoup plus importante à mes yeux. Et plus je me soucie d'elle, moins elle est intéressante pour l'organisation.

Et alors ? Tu es marié maintenant. Fais d'elle ta vraie femme. Formez une famille. Ayez des enfants ensemble, créez-vous une vie commune. Elle ne pourra jamais être dissociée des affaires, les miennes ou les siennes. Mais elle pourrait en faire partie, en toute sécurité. Notre relation pourrait gagner en respect au fil des ans et des concessions. Elle pourrait un jour devenir si authentique que les gens oublieraient qu'elle a été forcée, que tout ça n'a été que le fruit de négociations. Nous pourrions vivre un grand amour né des passions et des circonstances.

Nous pourrions. Tout cela pourrait arriver.

Dans un monde où je n'ai pas à tuer le père de Kate.

— Tu as l'air morose, dit Ariana en faisant glisser son doigt sur le canon huileux d'un AK.

C'est l'un des nombreux AK qui se trouvent à cette extrémité du bunker, rangés sur une étagère conçue à cet effet. Elle regarde ses doigts avec dégoût, comme si les fusils flambant neufs étaient couverts de poussière.

— Pourquoi cette tête, patron ? Ta petite amie a finalement rompu avec toi ?

Je ne prends pas la peine de gaspiller mon temps.

— On va à Rome.

Elle me regarde nerveusement et oublie en chemin toutes les moqueries et les faux-semblants, pour laisser place à un visage vide et franc.

— Quoi ? De quoi tu parles ?

— Petrov. Tu as dit qu'il y aurait un gala à Rome où il ferait son offre. On y va.

Ariana sourit, ses yeux sombres pétillent.

— Eh bien, eh bien, eh bien. Regardez qui est de retour.

Je n'ai aucun intérêt à jouer à ce jeu avec Ari. Je ne lui fais pas confiance, pas après la merde qu'elle a foutue en Russie. Et pire, je ne me fais pas confiance. J'ai laissé ces choses arriver. Comme Kate a laissé Arthur Black lui voler des centaines de milliers de dollars au fil des ans. La confiance aveugle est une faille. Non, la confiance tout court est une faille. Elle sera toujours exploitée et en ressortira toujours perdante.

Mais même si je ne fais pas confiance à Ariana, je reconnais que Petrov pourrait potentiellement servir de lien. C'est une crapule, un homme dont la réputation l'a handicapé autant qu'elle l'a aidé. S'il me cherche, il me trouvera, point final. Un homme vulnérable est facile à exploiter et plus facile à acheter. Sa loyauté ne me coûtera pas grand chose et je n'aurai besoin d'eux que pour retourner en Irlande, envahir la propriété de Liam McNamara, et tuer l'homme.

J'ai des hommes, des hommes bons. Mais pas assez. Et les Russes ont toujours réussi à passer les frontières. Ils ont des moyens de transport intraquables, des comptes bancaires, des contacts et des planques. Ils ont les ressources dont j'ai besoin, et ces ressources me seront offertes. Le tout pour avoir une chance de se proclamer allié du syndicat Romano.

J'ai passé les derniers jours à vérifier tous les hommes payés par Petrov, y compris le patriarche lui-même. Et ils me sont apparus assez cleans. Aussi

cleans que des criminels internationaux organisés peuvent l'être.

Ari me surveille pensivement tandis que je reste silencieux avec des yeux brillants et enthousiastes. On dirait qu'elle vient de se réveiller en pleine forme et qu'elle est prête à mener à bien cette mission.

— Luca, dit-elle en se dirigeant vers moi, un léger sourire aux lèvres. Allons à Rome. Tirons de Petrov tout ce qu'il a à offrir. Et ensuite... laisse-moi faire.

Je ferme les yeux.

— Faire quoi ?

— Laisse-moi aller en Irlande. Laisse-moi tuer Liam McNamara.

Elle sourit pleinement maintenant, comme si elle grimaçait. Elle a l'air sauvage, pleine de vie, à la manière d'un chacal. C'est l'Ari que j'ai engagée il y a des années, une femme trop intelligente et dangereuse pour son propre bien, une femme pour laquelle personne ne voulait prendre de risque. *Une femme sur laquelle personne ne voulait miser...* Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue comme ça.

— J'ai tout fait derrière ton dos. Pour *toi*, évidemment. Mais je suis consciente que ça ne change rien au fait que j'ai *effectivement* agi dans ton dos. Laisse-moi te prouver ma loyauté. Laisse-moi faire de ce type un exemple.

Je la considère. Pas la proposition, qui semble absurde, mais elle. Est-ce que je lui fais confiance ? Après toutes ces années ? Le devrais-je ? Probablement pas. En fait, je ne devrais probablement faire confiance à personne. Pas Kate. Ni à Gio. Ni à Dome, ni à aucun des hommes qui arpentent mes couloirs, fusils à la main, qu'ils utilisent pour me protéger mais qui pourraient se retourner contre moi à tout moment.

Quel genre de monde est-ce là ? Si mon père était là, que me conseillerait-il de faire ? Quel instinct voudrait-il que je suive ? Je jette un coup d'oeil aux fusils et passe ma main sur le canon froid et émoussé de l'un d'eux. Mon père n'est pas là. *Mon père est mort, en grande partie à cause de Liam McNamara.* Il m'est impossible de lui demander ce qu'il aurait fait.

C'est pourquoi je ne pardonnerai jamais le père de Kate. C'est pourquoi je dois le tuer.

— Liam McNamara, dis-je froidement en reportant mon regard sur celui d'Ari, est à moi.

Elle me dévisage pendant un long moment, puis acquiesce.

— Rome ? Elle demande, et cette lumière étincelle à nouveau dans son visage, dangereuse et préventive comme un coup de feu.

Je souris.

— Rome.

Je ne prends même pas la peine de dire au revoir à Kate, à quoi cela servirait ? Je n'ai pas couché avec elle depuis la nuit où on s'est envoyé en l'air dans la salle à manger. Je n'ai même pas parlé avec elle. Il y avait quelque chose entre nous cette nuit-là, un courant qui allait bien plus loin qu'un mariage arrangé. Il y avait de l'affection. Et cela doit mourir. Tout d'abord, en mettant un maximum de distance entre nous.

Pourtant, en quittant la villa en voiture, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine tension dans mon cœur. J'observe la maison rétrécir dans le rétroviseur. *Et si quelque chose arrivait ? Et si une autre intrusion avait lieu ?* Je suis déjà assez tendu comme ça, surtout maintenant que j'emmène des hommes avec moi à Rome. Et des ennemis sont entrés une fois, qu'est-ce qui les empêcherait de recommencer ? *Tu as fait venir des renforts*, je me le rappelle aussi crûment et froidement que possible. *Tu possèdes une énorme réserve d'armes. Tu as doublé la sécurité. Elle s'en sortira.*

Et pourquoi devrais-je m'en soucier, de toute façon ? Elle ne représente rien d'autre qu'un investissement. Un bon investissement certes. Mais les bons investissements sont remplaçables n'est-ce pas ?

Est-ce que Kate l'est ?

Je ravale mon appréhension. Je n'ai pas de place pour elle. Ce soir, je rencontre Pyotr Petrov, un infâme gangster russe et ennemi de longue date de mon défunt père. Ce soir, je fais un geste qui pourrait renforcer ou détruire mon organisation. Qui aiderait à la transformer en un vaste empire ou à la faire sombrer.

Mais pas de pression. Je tambourine mes doigts sur le volant et observe les essuie-glaces balayer la neige mouillée et fondante du pare-brise. *Pas de pression du tout.* J'essaie de me souvenir de ce que je suis : un homme constitué d'acier, froid comme la glace. Insensible. Tout cela, ma vie, mon monde, ce ne sont que des affaires. Rien de plus. *Alors pourquoi je souhaite être de retour là-bas, tout de suite, avec Kate ? Pourquoi je souhaite qu'elle dorme à mes côtés, car je sais qu'elle est en sécurité dans mes bras ?*

Parce que je serais bien idiot de tomber amoureux de Kate McNamara.

J'en mourrais à coup sûr.

La rencontre a lieu non pas dans le musée lui-même, mais dans un bâtiment de réserve adjacent en bordure de la lande. Les rues sont illuminées de mille feux après la tombée de la nuit et bondées de fêtards. Je laisse ma voiture au garage et entre avec un contingent de gardes de sécurité, Ariana à mes côtés.

— Je sais que tu vas vouloir le remettre à sa place, dit-elle en me suivant et en parlant tout bas pour que je sois le seul à l'entendre. Mais résiste à cette tentation. Il sait déjà qu'il lutte pour ton allégeance. Ne le fais pas se démener plus que nécessaire.

— Ou, quoi ? Il s'en va ? Qu'il s'en aille. Je n'ai pas de temps ni de place pour un homme avec un tel égo.

Ses yeux scintillent.

— Parce que tu es trop occupé à gérer le tien ?

J'attrape son coude au moment où nous atteignons l'entrée du bâtiment. Je me rapproche d'elle et lui parle à voix basse dans l'oreille.

— Si tu fous tout en l'air, si tu *as tout foutu* en l'air, je te tue.

Elle se raidit sous mon emprise et je tente d'ignorer le sentiment réflexe de culpabilité qui monte en moi.

— Tu sais vraiment comment faire pour qu'une fille se sente appréciée, Luca.

— Je t'ai estimée pendant des années et tu as trahi ma confiance. Je te donne une chance de la réparer.

Je resserre légèrement ma prise. Je peux entendre le vent sur l'eau, le cri désespéré des mouettes prises dans les courants ascendants. J'ai été à Rome des milliers de fois, mais ce soir, elle me semble être une cousine obscure de ce qu'elle est le jour. Elle semble sinistre et mystérieuse. Je n'aime pas ça, et ça me met plus à cran que je ne voudrais l'admettre.

— Tu devrais te jeter à mes pieds. Tu devrais être reconnaissante que je veuille bien accepter cette négociation.

Je la relâche brutalement sans attendre de réponse. D'une manière perverse, ça me fait du bien de la traiter si mal. Ça me fait du bien de ne pas avoir à aller mieux, de ne pas me sentir obligé de me comporter comme un homme meilleur. Cet homme meilleur est faible ; c'est à cause de lui que je me retrouve ici. C'est la raison pour laquelle j'étais à deux doigts de ne pas

épouser Kate, même si cela m'aurait été bénéfique de le faire. Cet homme doit mourir, surtout s'il prévoit de tuer Liam McNamara.

A l'intérieur, un ascenseur doré nous emmène sous terre. Le bâtiment de réserve lui-même est stupéfiant et prestigieux, avec un dôme en laiton vert et des sculptures décoratives le long de chaque avant-toit. À l'intérieur, tout est épuré, soigné et moderne. Lorsque nous arrivons à l'étage le plus bas, qui est en réalité une grande pièce épurée aux murs, sols et plafonds blancs, Pyotr Petrov attend déjà.

Il rayonne quand il me voit. Je me crispe. C'est un mastodonte qui mesure plus d'un mètre quatre-vingt et qui est plus corpulent qu'il ne l'était dans sa jeunesse. Le peu de muscles qui lui reste est difficile à voir et malgré son âge, il porte un beau costume italien et de la cire dans sa moustache.

— Luca, s'exclame-t-il en me voyant et en me tendant de grandes mains baguées et magnanimes. Quel plaisir de te voir en chair et en os !

Je ne lui serre pas la main et ne loupe rien de la façon dont ses yeux rieurs reflètent une lueur de malignité.

— Petrov. J'avais espéré ne jamais te rencontrer dans mon petit coin de paradis.

— Oh, mais j'aime Rome, il se vante avec son accent épais qui ternit chacun de ses mots. Et j'aime l'Italie. Les gens sont si libres ; la mafia est si... *présente*.

Il n'y a pas de chaises. Il n'y a pas de table, pas de boissons à verser. Ce n'est pas ce genre de réunion.

— Je suis un peu pressé.

A mes côtés, juste derrière moi, Ari se racle la gorge. Au moment où je me tourne vers elle, je la découvre immobile, raide, les mains jointes devant elle. Elle me lance un regard de mise en garde. Et je sens quelque chose : un changement. Un changement infime, subtil, comme un barillet qui tourne dans une serrure. Appelez ça de l'instinct, qualifiez-moi d'idiot pour avoir mis les pieds ici. Mais je sens à cet instant que je perds le contrôle de la situation et que le pouvoir change de camp.

— Je n'ai jamais aimé ton père, dit Petrov que je ne quitte pas du regard.

Son sourire jovial s'est transformé en un rictus et ses yeux rhumatisants sont devenus sombres, obscurs.

— Et dans un autre monde, un monde où tu me traites avec le respect que je mérite, les choses se passent différemment.

Je garde mon visage fermé et ma respiration calme. Mais mes poils se hérissent, les poils de ma peau se redressent. Je suis entouré de mes gardes. Et même si je garde l'espoir que je pourrais sauver mes hommes et mes alliés de cette situation, je ne suis pas complètement idiot.

Ari. Elle est toujours à mes côtés. Elle n'a pas dit un mot. Je n'ai pas besoin de la regarder pour connaître l'expression exacte de son visage. Je la connais depuis assez longtemps maintenant. Et, après tout, ce n'était qu'un test. *C'est une taupe.* Je le savais. Peut-être que je le sais depuis longtemps. Je lui ai donné une grande marge de manœuvre et pourtant, elle a voulu repousser encore plus les limites. Elle est devenue arrogante. Mais je sais sans le regarder que son visage se fige, il est froid mais légèrement interrogatif, comme si elle ne savait pas vraiment ce qui se passe.

Alors que je suis soudainement certain qu'elle le sait. Et qu'elle l'a toujours su. *Elle m'a fait tomber dans un piège.* Une partie de moi est piquée au vif. La partie naïve et pleine d'espoir. L'homme bon et faible. Mais le reste de moi savait. C'est pourquoi je n'ai pas parlé à Ari de mes plans pour ce voyage. Elle ne sait pas que la majeure partie de ma sécurité est juste à l'extérieur, qu'ils seront ici dans trois minutes à moins que je ne leur donne le signal de rester en retrait. Elle ne sait pas que tous les hommes avec moi ont reçu l'ordre d'ouvrir le feu dans le but de tuer. Petrov. Ses hommes.

Et elle.

Mais pour le moment, j'ai besoin de gagner du temps.

— Qu'est-ce qui a changé ? Je demande à Petrov en penchant la tête.

Je glisse mes mains dans mes poches pour jouer l'homme cool, détendu et imperturbable. Pendant ce temps, je me délecte du poids de mon pistolet contre mes côtes et de la rapidité avec laquelle je peux dégainer, viser et tirer.

— La réunion n'a même pas encore commencé, Petrov. Tu penses vraiment que ça va mal tourner si vite ?

— Ne fais pas le timide avec moi. Tu n'as jamais eu l'intention de conclure un marché.

— Si, je le voulais.

Je le pense vraiment. Et Petrov doit percevoir la sincérité dans mon expression parce qu'il regarde Ari d'un air interrogateur. Comme s'ils étaient partenaires de crime. Comme si elle lui avait donné de mauvaises ou d'anciennes informations. Et je me rappelle que Petrov n'a jamais été un

gangster doué ou intelligent. Ce n'est pas pour rien qu'il tambourine à toutes les portes à la recherche d'alliés et de contacts. Il n'est pas bon à ça. *Mais moi, si.*

— Liam McNamara possède l'un des bâtiments les plus sécurisés d'Europe. Je peux y entrer moi-même. Je le peux. Je le ferai, probablement, lance Petrov.

Je hausse les épaules et fais les cent pas comme si cette information était sans intérêt.

— Mais je me suis dit que j'allais te donner une chance. On te sous-estime. Tu n'as jamais été un grand champion, mais tu n'as jamais cessé d'essayer de l'être. Je respecte ça.

Ariana me regarde avec insistance. Elle réfléchit. Les rouages tournent dans son esprit. Elle sait que je l'ai démasquée. Ou est-ce mon jeu d'acteur qui la trompe ? Elle me prend pour un idiot. Je ne serais pas surpris si elle me croyait assez stupide pour venir ici sans renfort.

— Ce que je ne respecte pas, je dis sans détourner le regard d'Ari. C'est le mensonge déloyal.

Elle cligne des yeux. Mais elle ne bouge pas, pas un muscle. Elle reste figée sur place. Presque paralysée. Je pense avec un plaisir sinistre *qu'elle le sait maintenant. Et là, c'est moi qui vais mener la danse.*

— Nous sommes des criminels, dis-je en l'étudiant toujours sans sourciller. C'est très mal vu de revenir sur un accord dans notre monde, tu ne crois pas ? Nous sommes déjà des moins que rien. Nous devons faire preuve d'un peu d'honneur.

Les yeux d'Ariana se mettent à briller et elle sourit d'un petit sourire cruel.

— L'honneur entre voyous, c'est ça ?

Je souris à mon tour.

— Quelque chose comme ça.

Mais le temps est écoulé. Les trois minutes se sont écoulées et j'ai fait valoir mon point de vue. À cet instant, la porte de l'ascenseur sonne de manière presque comique et une troupe de mes hommes en sort, fusils en main. Ils se déplacent comme les équipes d'intervention qui passent à la télévision. Ils se meuvent prestement et se tiennent en équilibre, toujours prêts à tirer. Les gardes que j'ai amenés avec moi se précipitent en avant, et les hommes de Petrov, un demi-cercle rassemblé paresseusement autour de lui, se jettent dans l'action.

Ari et moi bougeons en même temps. Je sors mon pistolet et le mets en joue, profitant d'une fraction de seconde avant qu'elle ne puisse mettre la main sur le sien. Elle lève ses mains, paumes vers l'extérieur en signe de reddition. Toujours souriante, comme un serpent. Toujours aussi détendue.

Mes hommes hurlent contre ceux de Pyotr. J'entends le chef russe aboyer des ordres, ses propres grosses mains baguées levées en signe de reddition. Ils sont en infériorité numérique. C'est terminé.

Alors, pourquoi Ariana sourit-elle comme ça ?

— Je t'avais prévenu, dit-elle, ses yeux sombres voilés. Je t'avais prévenu que tout ceci causerait ta perte. Tu devrais savoir qu'il vaut mieux ne pas me prendre au mot, Luca. T'ai-je déjà induit en erreur ?

— Tu as toujours été obsédée par le pouvoir, dis-je en me rapprochant.

Mes hommes maintiennent les soldats de Petrov à genoux, mains sur la tête. Leurs cris résonnent dans ce vaste espace ouvert. Le russe et l'italien se mélangent et forment une violente cacophonie. Ce vacarme s'estompe à mesure que je me rapproche d'Ari, les yeux plissés, le cœur battant.

Quelque chose n'est pas normal ici. Quelque chose me donne la chair de poule, mais je ne sais pas quoi. Je n'arrive pas à cerner exactement quoi.

— Je t'ai toujours offert suffisamment pour que tu t'en sortes. Plus que je n'aurais jamais dû. Plus que tu n'as jamais mérité.

Elle lève lentement ses mains et les croise derrière sa tête. Docilement, elle s'agenouille en pliant un genou, puis l'autre. D'une certaine manière c'est injuste de la retenir ici sous la menace d'une arme. Elle est dangereuse. C'est une ennemie en fin de compte, un peu comme Kate. Mais j'ai malgré tout de l'affection pour elle. Un certain respect. *Nous ne sommes pas comme nos pères, ni l'un ni l'autre. Nous ne sommes pas seulement ce que nos parents ont fait de nous. Nous ne sommes pas seulement un héritage.*

Et pourtant, nous sommes là tous les trois, à continuer à nous battre dans une guerre que nous n'avons pas déclenchée. *Et puis merde. Si je dois me battre, je veux au moins gagner, putain.*

— Tu te crois plus sage que tous ceux qui t'entourent, dit Ari, les yeux brillants, rieurs.

Malicieux. Mauvais. Mes hommes sortent de la grande pièce principale dans un concert de voix qui résonne dans l'entrepôt. Je ne bouge pas, et Ariana non plus.

— Mais tu es idiot. Tu as laissé ton ego et ton empathie obscurcir ton jugement, Luca. Tu aurais dû tuer la fille. Tu aurais dû la vendre au plus

offrant et te faire un allié. On serait en Irlande maintenant. On aurait mis une balle entre les yeux de Liam McNamara. Nous aurions le respect de toute l'Europe, et tu aurais un empire - un *véritable* empire, ajoute-t-elle avec plus d'amertume. Plutôt que le fantôme d'un empire.

Mes hommes finissent de faire sortir les gardes de Petrov par la porte la plus éloignée, avant de les conduire en bas des escaliers, désarmés et les mains sur la tête. J'ai un bureau ici à Rome qui s'occupera d'eux. Et Pyotr Petrov sera conduit à ma villa dans le pays du nord, où je pourrai m'occuper de lui personnellement. Et Ari...

Ari. Nous sommes seuls maintenant, elle et moi, après que la porte se soit soudainement refermée dans un bruit sec. Dans cet espace massif et vide, nous nous sentons tout petits. Je suis conscient de chacune de mes respirations. Je suis conscient que je pointe mon pistolet avec mes deux mains juste entre ses yeux. Je suis conscient que son expression est empreinte de stupéfaction et non de peur.

— Arrête de faire semblant de te soucier de mon empire, dis-je d'un ton glacial. Ou de l'héritage de mon père. Tu n'as aucune loyauté, tu te vends au plus offrant et tu brûles la terre quand tu pars. Tu n'es rien. Tu ne seras jamais rien.

Enfin, son sourire s'efface et elle plisse ses yeux sombres.

— Tu n'as aucune idée de ce dont je suis capable.

— Je cherche encore à comprendre ce dont tu es capable.

Son expression change légèrement. Elle penche la tête, m'étudie, me considère.

— Ça aurait pu être nous, tu sais, dit-elle, et d'une certaine façon, au fond de moi, je pense que j'ai toujours su que les choses se passeraient ainsi. Toi et moi aurions pu diriger cet empire. On aurait pu utiliser Kate correctement. On aurait pu détruire l'héritage de McNamara. Toi et moi... on est bien plus similaires que toi et elle.

— Tu ne la connais pas. Et tu ne me connais pas.

— Vraiment, Luca ? Tout ce temps, tu m'as surveillée, tu as mis en place des moyens de contrôle. Mais qu'est-ce que tu crois que je faisais ? Quand tu me surveillais, tu crois que je détournais le regard ? Tu crois que je ne t'étudiais pas moi aussi ?

Elle sourit à nouveau. Je commence à ne pas aimer cette situation : Moi avec mon arme brandie, elle à genoux, les mains jointes derrière la tête. Je commence à ne pas aimer le fait que même si elle me regarde dans les yeux,

la dynamique de pouvoir est en train de changer. Plus vite que je ne veux y remédier.

— Tu es trop doux, Luca. C'est une bonne chose. C'est bien de l'être. Cette empathie que ton père n'avait pas, ça pourrait te sauver. Ça pourrait sauver tout ça, et je ne serais pas surprise que tu le fasses. Mais Kate, elle est douce aussi. Non, elle est faible.

— Tu ne la connais pas, je répète avec plus de force.

— Tu es amoureux d'elle. Je t'ai dit qu'elle causerait ta perte. Ça arrivera. J'aurais pu t'équilibrer, Luca. Mais tu m'as toujours méprisée plutôt que de me respecter. Tu ne sais pas que c'est tout aussi dangereux ?

Je ferme les yeux.

— Qu'est-ce qui est tout aussi dangereux ?

— Tu surestimes parfois tes ennemis, dit-elle, les yeux sournois. Mais tu les sous-estimes également.

Elle bondit vers moi. Ses boucles sombres se mélangent à la soie italienne de ma chemise dans un tourbillon difficile à distinguer. Elle me saisit de tout son poids autour de la taille et saute sur ses deux pieds. L'élan me fait vaciller. Je me décale, me décide, et tire une première balle.

Celle-ci la frôle et nous nous écrasons tout les deux sur le sol au moment où la balle touche le carrelage blanc et l'ébrèche. Mon dos heurte violemment le sol, mais je parviens à rouler et à lui asséner un coup de genou dans l'estomac. Ari grogne, se balance sauvagement et m'envoie son poing dans la mâchoire si fort que je crois percevoir des étoiles. Ses mains se dirigent vers le pistolet et je réalise à ce moment-là qu'elle a toujours le sien. J'arrive à récupérer le mien, je la renverse sur le dos et la coince avec mes genoux. Elle se jette sur moi et m'écrase le nez avec son front.

J'entends le claquement de mon cartilage qui se brise. Du sang chaud jaillit instantanément des deux narines et éclabousse son visage. Elle ne semble même pas le remarquer tant ses yeux noirs semblent sauvages. Elle sort son pistolet. Je lève le mien, mais elle me l'arrache des mains, comme si elle avait fait ce geste des milliers de fois. Il voltige sur le sol et résonne en tombant.

Et maintenant c'est moi qui me retrouve à genoux devant elle, son pistolet enfoncé entre mes sourcils. Je saigne abondamment et elle porte mon sang fièrement comme un masque. Nous respirons tous les deux bruyamment.

Ari sourit méchamment, retire le sang de son visage d'un mouvement d'épaule, et maintient fermement son pistolet sur ma tête. Elle jette un coup d'œil à la Rolex argentée et scintillante à son poignet, une montre d'homme qu'elle porte avec aisance et grâce.

— Ah, dit-elle. Pile à l'heure.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils vont arriver à l'instant.

J'ai l'estomac noué.

— Qui ?

— Les hommes de Pyotr.

Ses yeux sont orageux. Fiers. Arrogant même.

— Ils peuvent l'utiliser comme monnaie d'échange s'ils le veulent. Ou ils peuvent la tuer et ainsi faire passer un message. Ou, bon sang, ils vont probablement juste suivre le plan. Et l'utiliser comme appât pour se retrouver face à face avec Liam.

Le sang se vide de mon visage. *Bien sûr. Bien sûr. C'était une ruse, c'était des conneries. Ils sont en ce moment-même en train de kidnapper Kate. Et ils pourront faire ce qu'ils voudront d'elle.*

Parce que je ne serai pas là pour la protéger.

— Tu as de la chance que je souhaite voir comment les choses vont se passer pour toi, dit Ari avec son sourire de chacal. Tu as de la chance que je veuille un auditoire quand je te ferai sauter la cervelle, Luca.

J'ouvre la bouche pour répondre, mais je suis trop lent. Elle se penche et me frappe à la tempe avec son pistolet et une force dont je ne l'aurais jamais cru capable.

Et tout devient noir.

Chapitre Treize

Kate

Mon cœur s'effondre littéralement. Ma peau se hérisse, fiévreuse. Et j'ai froid moi aussi. Rongée par les frissons, je parcours l'immense salle de bains attenante malgré le carrelage glacé sous mes pieds nus. *Tout va bien*, je me répète. *Tout va bien se passer. TOUT IRA BIEN. D'ACCORD.* Mais j'ai la bouche sèche, mon pouls s'emballe et mes pensées s'enchaînent et se heurtent les unes aux autres.

Cela a commencé dès ce matin.

Quand je me suis réveillée, je le savais. Quelque chose était différent. Tout était différent. J'ai été tellement stressée ces derniers temps que je pouvais à peine remarquer les petits changements qui m'arrivaient. La chaleur qui semblait imprégner mon sang comme une fièvre. Le brouillard mental du matin qui me faisait fixer l'écran de mon ordinateur pendant plusieurs minutes avant que je ne reprenne mes esprits. Et l'autre matin, alors qu'il faisait encore nuit et que je me suis réveillée avec l'estomac tout chamboulé et de la sueur dans la nuque, j'ai pensé que c'était l'anxiété, une intoxication alimentaire ou le simple fruit du hasard.

Je m'arrête dans l'embrasure de la porte de la salle de bains et scrute les trois bâtonnets en plastique blanc disposés à côté du lavabo. Ma poitrine est si serrée qu'elle pourrait se craqueler. Je regarde ma montre. Encore deux minutes.

Avant quoi, Kate ? Je me secoue et recommence à faire les cent pas, plus rapidement cette fois, en passant mes mains grossièrement sur mon visage fatigué et dans mes cheveux emmêlés. *Tu le sais. Tu sais ce que chacun de ces putains de tests de grossesse va te révéler.*

Et je le sais, n'est-ce pas ?

Je m'arrête à nouveau, glissant cette fois doucement mes mains sur mon ventre. *Est-ce que c'est possible ? Est-ce une chance, une malédiction, un piège, ou est-ce la fin du monde ?* L'alarme de ma montre se déclenche et je la fais taire. Je reste hagarde dans l'embrasure de la porte sans même pouvoir me retourner. Je ferme les yeux pour tenter de me calmer, de respirer.

De réfléchir.

Je déteste Luca. Bien sûr que je le déteste. Je suis obligée. Il m'a kidnappée. Il m'a prise en otage. Il a été froid, distant, cruel et exigeant. Il a refusé de faire la paix avec moi. De faire la paix avec mon père, de peur de paraître faible. C'est mon ennemi. Je devrais le haïr. Je le *déteste*.

Non. Je ne le déteste pas. Je ne pense pas avoir ressenti une once de haine depuis cette première nuit. Et chaque jour depuis, cette colère irascible n'a fait que se diluer, s'affaiblir et disparaître. Je me tiens le ventre et ferme les yeux plus fort. Je me supplie de le haïr. Je me supplie de mettre fin à tout ça avant que ça ne commence.

Mais quand j'essaie de penser à toutes les choses que Luca a dites et faites et qui devraient me braquer contre lui, je n'arrive pas à noyer tout le reste. La façon dont il me regarde avec une légère crainte, avec admiration. La façon dont il me touche. La façon dont il m'a donné une arme et m'a fait confiance pour ne pas le tuer. La façon dont il a été au moins relativement transparent avec moi. Il n'avait pas besoin de faire ça. Il n'avait pas à faire quoi que ce soit de bien à mon égard; il aurait pu me tuer. Me vendre au plus offrant. Il aurait pu faire n'importe quoi, *vraiment n'importe quoi*, et il a fait la meilleure chose qui soit.

Il m'a choisie. Pour son bien, mais aussi pour le mien. Il a payé de sa personne pour me protéger. Il *m'a protégée*. Quel genre d'ennemi fait ça ? Non, ce qui se passe entre Luca et moi n'est pas simple, conventionnel, ou orthodoxe. Cette relation est sauvage, folle, stupide, brillante et passionnée, et même si je ne suis ici avec lui que depuis un peu moins d'un mois, je mentirais si je disais que je n'ai pas de sentiments pour lui.

Putain, je suis passée par toutes les étapes. J'ai vécu une vie bien remplie, pleine d'amour, de haine, de danger, de sécurité, de solitude, de perte et de peur. Je n'ai pas seulement des sentiments pour Luca.

Je suis amoureuse de lui.

Et maintenant ça. Et maintenant ça. Un bébé ? Introduit dans ce monde de violence et d'imprévisibilité ? Un bébé né de parents appartenant aux deux camps opposés de la guerre ?

Est-ce la seule option ? J'ouvre les yeux, je me prépare. Je connais la vérité dans mes os, dans mon corps et dans mon ventre. Mais j'ai besoin de la voir. J'ai besoin de la regarder en face.

Quand je me retourne, ce n'est pas de la crainte ou du chagrin qui me saisit. C'est un soulagement. Parce que les trois tests de grossesse, sans surprise, sont positifs. Je me dirige vers eux et caresse doucement de mes

doigts le petit signe plus rose. L'un après l'autre, jusqu'au dernier. *Un bébé. Avec Luca Romano.* Je surprends mon reflet. A mon grand étonnement, je souris, les larmes me montent aux yeux. Les hormones ? Ou autre chose ?

Existe-t-il des choses qui n'ont pas de sens, des choses qui ne peuvent pas être justifiées ? Des choses qui, lorsqu'elles vous tombent dessus par le biais du destin, de la volonté ou d'un accident, vous ne pouvez qu'en être reconnaissant ? Je n'aurais jamais imaginé cela. Rien de tout cela. Mais maintenant que je suis ici, et que je connais Luca, et que je me connais, et que je sais qui nous sommes quand nous sommes ensemble, les choses me semblent *justes*. Dangereuses, mais justes. Me voilà remplie d'espoir.

Je ne sais pas quand Luca sera de retour. Je me doute qu'il est en colère contre moi. Je ne lui en veux pas. En fait, je suis également furieuse contre lui. Comment faire autrement ? Mais maintenant que les choses sont devenues plus sérieuses avec cette grossesse, j'ai le sentiment que Luca sera ouvert à la négociation. Nous allons former une famille, une vraie famille. Liée par bien plus qu'un simple contrat sur papier. Liés par le sang. L'ADN.

Comment ça se passera ? De faire naître un bébé dans un monde où son père a tué son grand-père ?

Est-ce bien possible ? Est-ce ainsi que je nous sauve ? Est-ce ainsi que je me sauve, que je sauve mon père ? Est-ce ainsi que je sauve Luca de lui-même ?

Je ne connais pas la réponse. Mais je sais que, si je suis heureuse qu'il soit le père de mon bébé, tout cela est plus compliqué que je ne l'aurais jamais imaginé.

Pourtant au fond de moi, j'ai l'impression que c'est exactement pour ça que tout va s'arranger.

La bouche froide et émuée d'un fusil écarte une mèche de cheveux de mes yeux.

Pendant un instant, je rêve, allongée à moitié sous la couette de soie et à moitié en dehors, et totalement vulnérable. Ma main se pose sur mon ventre nu encore si plat, encore si précoce et encore si loin de donner la vie dans ce monde. Il fait nuit noire dans la chambre. Je suis embrumée par le sommeil et pendant un instant, il me semble que c'est Luca qui se tient au-dessus de moi. Luca, avec ses yeux sombres, avec sa bouche douce. Luca avec ses mains si tendres et si délicates.

Puis l'horreur s'abat sur mon corps tel une masse. *C'est quoi ce bordel, c'est quoi ce bordel, c'est quoi ce bordel...*

Je me redresse brusquement et me retrouve à devoir repousser le canon d'un fusil. J'ouvre la bouche pour hurler et pester. Mais mon assaillant m'a plaquée une main sur mes lèvres avant que je puisse émettre le moindre son.

— Doucement.

La voix me choque. C'est celle d'une femme. *Je le savais.* Je le savais, *putain.* Je ne bouge plus. Assez pour qu'Ariana relâche ma bouche et abaisse son fusil. Mes yeux s'adaptent et dans l'obscurité, je peux distinguer son sourire de louve blanc et ses yeux sauvages. Ses longues boucles foncées sont lâchement attachées derrière sa nuque, et elle est habillée tout en noir, avec un grand manteau d'homme épais et une chemise noire à col haut qui épouse chacune de ses courbes. Elle a l'air dangereuse.

Elle a l'air bien dans son élément.

— Tu dors comme une reine, fait-elle remarquer en portant son fusil sur une épaule et en croisant les bras.

Elle porte une grosse montre en argent, et même dans le noir, je peux déceler l'arrogance dans ses yeux rieurs et voilés.

— Comme si tu étais en sécurité dans ton palais. Comme si rien ni personne ne pouvait t'atteindre.

J'expire enfin, mes épaules et mon cou se relâchent. *Elle ne va pas encore me tuer, du moins pas pour l'instant. J'ai le temps de négocier. J'ai le temps de me sortir de ce merdier.* Lentement, je fais glisser mes jambes sur le côté du lit.

— Je dors comme quelqu'un de crevée, je dis en passant une main sur mon visage.

Ari me connaît suffisamment pour savoir que je ne suis ni naïve, ni innocente, ni faible. Je ne peux pas la convaincre du contraire. Tout ce que je peux faire, c'est la confronter avec une honnêteté que, je pense, elle respectera.

— Je dors comme si j'avais été kidnappée, mariée de force et fécondée par mon ennemi.

Ses yeux brillent et son sourire se transforme légèrement. Son expression devient purement calculatrice. Je la connais, moi aussi. A-t-elle oublié ?

— Ça, c'est une nouvelle, dit-elle en s'agenouillant devant moi.

Elle est assez grande, si bien qu'en étant simplement accroupie, ses yeux sont au même niveau que les miens.

— Enceinte, et si tôt. Comme ton petit utérus irlandais doit être fertile.

Elle s'approche de moi et je sais qu'il vaut mieux ne pas reculer, même si elle fait danser ses doigts sur mon ventre.

— Mais tu ne caches décidemment rien en me racontant ça, Kate.

Ses yeux se lèvent pour rencontrer les miens. Elle ajoute :

— Toi et moi savons à quel point cette grossesse augmente ta valeur marchande.

— Oui, je dis. Pourquoi mentir ? Alors, à qui vas-tu me vendre ?

Ariana sourit, éloigne ses mains et pose ses bras sur ses genoux pour me dévisager. La façon dont elle agit lui donne un air enfantin, espiègle. Pleine de malice. *Dans un autre monde, peut-être ne serions-nous pas des ennemis*, je pense sinistrement. *Dans un autre monde, peut-être qu'elle et moi serions amies*.

Mais pas dans celui-ci.

— La grossesse aide, admet-elle. J'allais te vendre à ton père. Mais maintenant Luca va être très, très intéressé.

Mon poulx s'emballe. Je déglutis, et Ariana semble s'en rendre compte. Elle pose les yeux sur moi. Toujours aussi calculatrice. Le clair de lune traverse la fenêtre - j'ai oublié de fermer les rideaux, comme d'habitude. Et lentement, alors que mes yeux s'adaptent, cette lumière révèle tout ce que j'avais loupé. Les détails apparaissent au fur et à mesure : le fusil tout neuf volé dans le bunker. La veste de marque russe, neuve et chère. La montre, celle de son défunt père.

— Il y a une troisième option, dit Ariana.

Elle abandonne son sourire et me regarde droit dans les yeux. Son regard est si intense que je suis sur le point de détourner les yeux. Il est si intense que je ne pense pas pouvoir y arriver même si j'essayais.

— Tu brûles ton contrat de mariage avec Luca... et à la place, tu rejoins mes rangs.

Je la fixe, consciente qu'il ne faut pas en rire. Ce n'est pas quelque chose qu'elle dit à la légère. Ce n'est pas quelque chose qu'elle dit sans le penser.

— Et, quoi ? Mes attaches, en fin de compte, sont avec mon père. Cet enfant est celui de Luca. Tu n'as rien en Russie vers quoi retourner, et je n'ai rien à offrir.

Elle esquisse ce même sourire féroce.

— Non. Tu as raison. Il n'y a aucune logique dans tout ça. Mais ça ferait une sacrée bonne histoire à raconter, tu ne crois pas ?

Je me surprends à sourire. *Dans un autre monde.*

— Une bonne histoire, peut-être. Mais ce n'est pas la réalité. Ce n'est pas ce qui va se passer.

Je prends une profonde inspiration, mon regard rivé dans le sien. Dans l'espoir de la comprendre. Pour notre bien à toutes.

— Ariana. Tu ne gagneras pas à ce jeu.

Ses yeux se rétrécissent, et toute la bonne volonté, tout l'humour entre nous, se dissipent. Et se consomment aussi rapidement qu'un feu de paille.

— Tu ne sais rien, McNamara.

— J'en sais beaucoup plus que tu ne le crois. Luca va te tuer. Mon père va te tuer. Tu as des ennemis partout, et le peu de protection que tu as pu glaner auprès de Luca s'est envolée. Elle a disparu à la minute où tu as pointé cette arme sur ma tête, et tu le sais.

Elle se tient debout et me domine de toute sa hauteur. Menaçante. Impressionnante.

— Oui. Je le sais.

Donc, elle avait déjà pris tout cela en considération. *Evidemment. Je sais à qui j'ai affaire.* Ariana n'est pas une novice. Elle n'est pas novice en matière de trahison. En fait, c'est un peu son modus operandi, non ? Elle est, somme toute, une traîtresse au sommet de son art.

— Pars, je lui ordonne en me levant. Pars maintenant. Prends tout ce dont tu as besoin. Prends de l'argent. Prends des armes. Et disparais. Retourne en Russie. Quitte cette vie et ne regarde jamais en arrière, et tu survivras. Tu peux avoir la vie que tu mérites, Ariana. Une vie normale. Une vie qu'aucun de nos pères n'a jamais eue.

Un nuage recouvre la lune par la fenêtre, et l'obscurité fait disparaître ses traits, sauf le reflet noir et froid de son œil.

— Je préfère mourir en me battant, dit-elle, plutôt que de fuir et de vivre éternellement.

Quand j'ouvre la bouche pour lui répondre, elle agit si vite que je ne remarque son poing qu'après qu'il m'ait frappé au visage. Je me retrouve par terre, à genoux, du sang coulant de ma bouche, la lèvre éclatée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Mon souffle devient irrégulier et je lève les yeux vers elle, abasourdie. Je me retrouve face au canon de son fusil.

— Lève-toi, McNamara, crache-t-elle en dirigeant l'arme vers la porte.
La nuit ne fait que commencer.

OceanofPDF.com

Chapitre Quatorze

Luca

L'Irlande à l'aube a quelque chose de mystique. Elle serait magnifique en un autre jour, dans une autre vie. Ses collines vertes sans fin sont enveloppées de brume et accueillantes. Elles semblent être en mesure de garder mes secrets, de nous protéger, moi et les miens, du mal ; elles paraissent me détourner du brasier de la vie dont j'ai hérité. La vie que j'ai construite.

C'est un matin humide. La pluie tombe en une bruine si épaisse qu'on a presque l'impression de se noyer. Je me tiens au milieu d'une armée de véhicules alignés sur une route secondaire boueuse et bosselée de la campagne profonde. Gio est à mes côtés, tout de noir vêtu, armé jusqu'aux dents. Mes hommes se trouvent dans les voitures qui sont toutes pleines. Ils sont armés. Prêts pour la guerre.

— Là, dit Gio, en montrant du doigt. Entre les collines. Difficile à repérer, mais c'est là si on sait quoi chercher.

Je porte les jumelles à mes yeux, et l'édifice se matérialise. Seul un angle est visible d'où je me tiens et par ce temps pourri. Mais il est là, incontestablement. Ce n'est pas un mirage, bien que ça y ressemble.

Nous avons appris la localisation de la propriété de Liam McNamara il n'y a pas si longtemps. C'est pourquoi nous sommes certains que ce dernier n'a pas eu l'idée de s'en débarrasser et de trouver une meilleure planque, plus secrète. On a préparé cette intervention. Nous avons constitué une cache locale avec des voitures et des armes. On a fait traverser la frontière à nos hommes pratiquement un par un. Ça aurait été bien plus facile avec les Russes. Mais j'ai toujours suivi mes propres plans, qui fonctionnent comme les engrenages d'une machine en toile de fond. Je n'étais pas sûr d'avoir assez d'hommes, je n'étais pas sûr que ceux qui étaient loyaux envers mon père et qui s'étaient éloignés depuis sa mort répondraient à l'appel quand il se présenterait. Mais ils l'ont fait.

La nouvelle de mon mariage avec Kate s'est répandue, et les rumeurs se sont propagées comme une traînée de poudre. Ma popularité a changé. Il y a un mois, avant que je ne rencontre Kate McNamara, tous les regards étaient tournés vers son père. J'étais l'outsider. Mais maintenant, nous sommes sur un pied d'égalité.

Ou, ce serait le cas s'il n'y avait pas eu Ariana.

J'ai appris l'enlèvement de Kate presque au moment où il s'est produit. Mais il était déjà trop tard et j'étais trop loin. A Rome, bloqué, à des centaines de kilomètres d'elle. J'aurais dû me douter qu'Ariana avait prévu une telle opération. J'aurais dû le voir venir. Elle a raison, mon jugement était obscurci et je l'ai sous-estimée. Tout comme j'ai sous-estimé Kate depuis le début.

Mais ça ne se reproduira pas. Plus jamais.

— Il est temps de passer à l'action, je dis en rendant les jumelles à Gio. Rassemble tout le monde.

— Luca, dit Gio en me stoppant au moment où je me retourne pour remonter dans ma voiture.

Son expression est étrange, douce. Vulnérable. Coupable.

— Je voulais m'excuser. Pour la façon dont je vous ai parlé ce jour-là au stand de tir quand la livraison est arrivée. C'était une erreur.

Je soupire.

— Tu étais honnête. Tu m'as aidé. Peut-être pas à me diriger dans la bonne direction, mais à définir ce que je pensais être la bonne direction.

Gio acquiesce en serrant la mâchoire.

— Je...

— Gio, je dis en souriant d'un air fatigué. S'il te plaît. Parle.

— C'est une femme bien, dit-il en détournant les yeux. J'essayais de vous parler comme j'imaginai votre père le faire, et j'en suis désolé. Ce n'est pas de la faiblesse que de se soucier de Kate, de la fille, corrige-t-il, les yeux rivés sur les miens.

Il secoue la tête, l'air coupable.

— Quoi que je souhaite pour vous, je ne voulais pas qu'elle soit blessée. Je peux voir que à quel point vous tenez à elle.

Je tiens à elle. C'est donc cela, de l'affection ? Est-ce la douleur dans mes côtes qui me le prouve ? Celle enfouie là depuis le moment où j'ai appris qu'elle avait été enlevée ? C'était seulement hier. Et pourtant... je ne l'avais pas vue pendant plusieurs jours avant le drame. J'ai essayé en vain de mettre de la distance entre nous. Mais je pense que je savais déjà que ça ne marcherait pas. Il y a quelque chose entre nous : de l'affection, de l'attraction, de l'alchimie, ou une simple compréhension mutuelle.

Et il y a autre chose aussi. Je regarde au loin dans les collines sombres. C'est son pays natal, et tout me fait penser à elle. Il est sauvage, riche,

changeant et magnifique. Un peu imprévisible. J'imagine Kate se déplacer parmi ces collines, ses cheveux de miel flottant au vent. Je me vois la protéger ici comme on protège un jardin, en la nourrissant, en la laissant s'épanouir.

Que pouvais-tu voir d'autre, Luca ? La voix, la voix d'un jeune homme, d'un garçon, apparaît de manière si ténue dans le fond de mon esprit. C'est une voix que j'ai fait taire depuis que mon père est mort. Je suis devenu si dur et j'ai accepté cette dureté. Mais ce que Kate a vu en moi, ce qu'elle a aimé, ce qu'elle a respecté, c'est ma douceur. *Pourrais-tu t'imaginer tomber amoureux d'elle ici ? Pourrais-tu te voir construire une vie avec elle, une famille ?* Plus qu'un empire, mais un vrai, un authentique héritage ?

— Ça n'a pas d'importance, je dis doucement.

Gio me fixe.

— Que je tienne à elle. Rien ne pourra plus subsister entre nous une fois que j'aurai tué son père.

Gio acquiesce en tournant son regard l'enceinte.

— Oui. Je pense que vous avez raison sur ce point. Mais... il y a une chance que vous n'ayez pas à le faire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ariana est là-bas en ce moment même, dit Gio, et cela me donne la chair de poule.

Nos contacts nous ont dit il y a quelques instants que, comme nous le soupçonnions, Ariana et son contingent russe se dirigeaient vers l'enceinte de Liam McNamara. Blindés et armés jusqu'aux dents.

— Peut-être qu'elle va le tuer à votre place.

— J'en doute, je dis. Ari recherche la reconnaissance, c'est sûr. Elle veut gagner notre respect en transmettant un message et obtenir le soutien que ses parents n'ont jamais eu. Le soutien qu'elle n'a jamais eu. Elle veut construire quelque chose, et tuer Liam lui apporterait un plus, mais pas autant que de le garder en vie.

J'imagine que Ari n'est pas là pour se venger ou se faire une réputation en mettant Liam McNamara sous terre. Elle est ici pour lui livrer Kate comme un cadeau et profiter de ses faveurs aussi longtemps qu'elle le pourra.

— Il me reviendra. Il a toujours été destiné à mourir de mes mains.

Peut-être que cela fait partie de mon héritage. Gio ne discute pas. Comme il l'a dit ce jour-là, mes hommes ne me soutiendront plus et ne me pardonneront pas si je ne tue pas Liam. Je ne leur en veux pas. Est-ce que je

les suivrais moi-même, si j'étais à leur place ? J'en doute. Le sang doit être versé ce soir. Je ne peux qu'espérer qu'Ari et Pyotr en perdent aussi.

Et qu'à travers tout ça, Kate s'en sortira vivante et pourra trouver en elle la force de me pardonner un jour.

Je prends une profonde inspiration. Je ne veux plus perdre de temps.

— Allons-y.

Je monte dans ma voiture et je démarre.

OceanofPDF.com

Chapitre Quinze

Kate

Mon cœur bat très fort. Je devrais être épuisée après avoir passé la nuit réveillée, à voyager comme nous l'avons fait dans l'obscurité jusqu'au petit matin. Mais en fait, je suis excitée et mon esprit s'emballe à chaque minute qui passe. Ari est assise sur le siège arrière d'un SUV noir brillant, son fusil sur les genoux. Elle a le même comportement calme et résigné qu'un soldat chevronné. Mais est-ce que les soldats qui partent au combat sourient comme ça ? Comme s'ils ne ressentaient aucune peur ?

Elle a eu la gentillesse de me laisser m'habiller, bien que ma lèvre soit gonflée et que ma bouche ait encore le goût du sang après le coup qu'elle m'a asséné dans ma chambre à la villa. Elle ne m'a pas adressé un seul mot depuis notre départ et son silence est bien plus irritant que ses propos. Ça me démange de savoir quel est son plan. Où est Pyotr ? Ce n'est pas pour lui qu'elle travaille ? Est-il toujours à Rome, caché ? S'est-il échappé ?

Était-ce son plan à elle seule de récupérer ses hommes, ses armes, et de les utiliser en son nom alors que le vieil homme n'est pas là pour le voir, pas là pour s'approprier la gloire ? J'étudie son profil, ses yeux sombres, et ses cheveux sauvages. Elle a une allure royale et dangereuse que je ne peux m'empêcher de trouver superbe. Quand j'ai appris qu'elle était au service de Luca Romano, j'ai cru qu'ils couchaient ensemble. Peut-être que c'est le cas. Peut-être qu'ils le font.

Oh, mon Dieu, je vais vraiment laisser quelque chose comme ça me rendre jalouse ? Ici, maintenant ? Après tous les moments que nous avons traversés ? Mon Dieu.

Ari dit quelque chose en russe au chauffeur, un jeune slave costaud équipé de couteaux à la ceinture. Il lui répond, et Ariana sourit et s'assoit sur le siège, l'air étrangement satisfait. Comme si elle sentait ma curiosité, elle prononce ses premiers mots depuis des heures :

— Nous sommes proches.

Je sais. Bien sûr que je le sais. Bien que je n'aie jamais vécu là-bas (mon père ne le permettait jamais car c'était bien trop dangereux), je suis allée une centaine de fois dans cette propriété rurale. C'est une de ses résidences les plus récentes, et c'est certainement la plus sécurisée. Construite comme

une prison et cachée au milieu des collines, la plupart des gens ne sauraient jamais qu'elle existe. C'est le but, clairement. Mais d'une manière ou d'une autre, elle a été découverte. Mon père malade, piégé dans sa propre forteresse.

Mon propre père, qui va probablement mourir aujourd'hui.

Les larmes me piquent les yeux. Quand Ariana me regarde, je résiste à l'envie de détourner le regard et de cacher mon émotion. Peu importe. Laisse-la voir. J'ai été assez forte. Si elle est là pour le tuer, je m'en fiche. Si elle voit ça, peu importe.

— Tu n'aurais jamais pu le sauver, dit-elle avec une sincérité surprenante. Il a creusé sa propre tombe, Kate, bien avant que toi ou moi soyons nées. Tout comme le père de Luca, et le mien. Les vieux hommes et leur vieux sang et leurs vieilles guerres. Tout ça les rattrape à la fin.

Ses yeux scintillent, et avant que je puisse répondre, le son inimitable d'un coup de feu remplit l'air. Je sursaute. Au détour d'un virage, la première voiture de notre convoi a atteint la porte gardée de la propriété de mon père. *Nous n'allons même pas pouvoir entrer, je me dis avec horreur. Ils vont tirer sur toutes les voitures et me tuer aussi, sans se rendre compte de ma présence.*

— Ne t'inquiète pas, dit Ari en se baissant pour observer la scène à travers le pare-brise. Toutes les dispositions ont été prises.

Je la regarde, perplexe.

— Les dispositions ? Ils sont en train de s'entretuer là-haut.

Elle agite une main dédaigneuse.

— Une formalité. Tu sais comment ça se passe dans ce genre d'affaires.

Je suis horrifiée, mon cœur bat à tout rompre. Je pose ma main sur mon ventre, comme si ma propre chair avait le pouvoir d'arrêter les balles. Comme si j'étais la seule à pouvoir sauver le petit embryon de vie qui vient d'éclore en moi. Mais tandis que j'observe à mon tour la scène, je réalise qu'Ariana est en quelque sorte fidèle à sa parole. Les coups de feu ont diminué. Un SUV s'est rangé sur l'accotement, le pare-brise brisé. C'est la seule voiture qui a été touchée, et maintenant les portes s'ouvrent, et les gardes postés font signe à la caravane d'entrer.

C'est quoi ce bordel ? Qu'est-ce qui se passe ? Lentement, nous commençons à avancer. Quel genre de marché Ari a-t-elle réussi à conclure, et avec qui ? Mon père ? A-t-elle été de quelque façon en contact avec lui ? Lui a-t-il parlé ? *Papa...* Mon cœur se serre. Cela fait seulement un peu plus

d'un mois que j'ai été kidnappée, que je ne l'ai pas vu. Mais quand je suis partie, sa santé était si mauvaise et se dégradait si rapidement. C'est une des choses qui a facilité ma décision d'entrer en contact avec Luca. C'était la chose principale.

Et regardez où ça m'a menée : il répare mes dégâts maintenant, alors que j'essayais en vain de réparer les siens. La honte enflamme mes joues. Nous sommes à présent près de la porte et passons devant le SUV endommagé. Je réalise que le devant du véhicule a heurté un talus, et que de la vapeur ou de la fumée jaillit de sous le capot. Deux corps sont affalés à l'intérieur. Je me retourne pendant que nous les dépassons pour essayer de voir quelque chose.

J'étouffe un souffle. Le conducteur n'est qu'un autre des gardes russes d'Ari vêtus de noir. Mais le passager mort est indubitablement Piotr Petrov.

Je regarde Ari avec insistance. Elle sourit, le regard rivé droit devant elle.

— Tout se passe comme prévu, hein ?

— Comment as-tu... mais il était...

— Un vieux salaud que personne n'aimait de toute façon. J'ai dit à ton père que je lui apporterais un cadeau de bonne foi. Tu sais, pour lui faire ouvrir les portes.

Elle fait un geste dédaigneux de la main.

— Voici son cadeau. J'espère que ça lui plaira.

Putain de merde. Elle a vraiment réfléchi à tout ça. Une nouvelle pensée me vient à l'esprit : si Ari m'amène à mon père, pourquoi le tuer ?

Ou ce n'est pas du tout le but ?

— Tu veux qu'il te prenne sous son aile, je dis. Qu'il fasse de toi une véritable baronne à la tête de ton propre empire. N'est-ce pas ? Tu n'es pas du tout là pour le tuer. Mais Pyotr oui. Tu l'as convaincu, en quelque sorte. Qu'il pouvait le faire. Et tu as retourné ses hommes contre lui.

— Ce n'était pas difficile, confesse-t-elle alors que l'enceinte se dévoile.

C'est un vaste ensemble de bâtiments reliés entre eux, plus militaires que résidentiels, et certainement pas très beaux. Sous la pluie, en cette circonstance, il semble hanté.

— Mais ça a pris du temps. Des années, en fait. Parce que Luca me surveillait de très près.

— Tu as toujours prévu de le trahir.

Je ne sais pas pourquoi je suis surprise ou déçue. Je dois vraiment arrêter de croire que les gens sont bons. Tout ce que je fais, c'est m'attirer des

ennuis.

— N'est-ce pas ?

— Non, répond-elle en durcissant son regard. Pas toujours. Au début, je pensais qu'il serait le premier à m'accepter vraiment. Mais j'avais tort. Au fil des ans, j'ai vu qu'il ne me faisait pas confiance. Pas complètement, et même jamais. Il le voulait, je pense. Mais je suis une épine dans le pied. Je n'ai pas encore trouvé d'homme prêt à ignorer mes origines et l'histoire de mes parents. Peut-être que Liam McNamara le fera... Qu'en penses-tu, Kate ?

Je la regarde de biais tout en y réfléchissant. Peut-être imprudemment, je choisis à nouveau l'honnêteté.

— Je pense que mon père fera tout pour me récupérer, Ariana. Demande-lui de l'argent.

Ses yeux brillent.

— Dans une autre vie, Kate, dit-elle, et je ne suis pas sûre de ce qu'elle veut dire, mais son expression s'adoucit à nouveau.

Au moment où nous nous rangeons parmi les véhicules de Pytor, ou plutôt d'Ariana, celle-ci ne dit rien. Deux des hommes m'ouvrent la porte et m'aident à sortir. Ari suit. Le cœur battant, je m'arrête et lève les yeux sur la propriété de mon père. Je me sens soulagée et remplie d'espoir. J'ai hâte de le voir, de lui parler, d'entendre sa voix et de lui dire que je vais bien, que j'ai été en sécurité et que je suis désolée de m'être rebellée, d'être partie seule pour payer ses dettes alors que c'est la seule chose qu'il m'avait demandé de ne jamais faire.

Mais... une partie de moi est terrifiée. Je suis mariée à Luca Romano. Je suis enceinte de son enfant. Que va-t-il penser de ça ? De moi ?

De Luca ?

Je n'ai pas le temps d'y réfléchir davantage car un groupe d'hommes de mon père sort par la porte d'entrée. Ils sont armés et ont l'air sauvagement énervés. Ils me toisent et évaluent mes blessures. L'un d'eux, une femme, serre la mâchoire et lance un regard vicieux à Ariana en apercevant ma lèvre gonflée.

Avant que quiconque puisse dire un mot, je me lance. Je me porte volontaire pour annoncer en levant les paumes de mes mains :

— Je vais bien.

Je suis heureuse qu'Ari m'ait laissée m'habiller et me faire belle avant que nous quittions la villa hier soir. Si j'avais débarqué en chemise de nuit, je

pense que les gardes auraient tiré à bout portant. Pour la tuer. Ils sont aussi protecteurs avec moi qu'ils le sont avec mon père.

— Comment va mon père ?

— Ah, ah, gronde Ari en agitant un doigt.

Elle m'attrape par le coude et me tire fermement à son côté. Je n'avais même pas réalisé que j'avais commencé à marcher vers les gardes de mon père.

— Pas si vite, là. J'ai apporté ma part du marché. Je veux la part de Liam.

Les gardes la dévisagent d'un air sombre, mais la femme se contente de hocher la tête et de se retourner en secouant le menton et en nous indiquant de la suivre. Nous marchons en silence et dans un froid glacial jusqu'aux escaliers qui mènent à la propriété. Cette partie de la structure est froide, nue et austère, comme un hôpital ou un ensemble de bureaux. Les couloirs se font labyrinthiques. Je ne rate pas la façon dont Ari fronce les sourcils, la façon dont ses yeux se dirigent vers l'intérieur et vers l'extérieur, la façon dont son emprise sur mon bras se resserre au fur et à mesure que nous nous engageons dans l'enceinte.

Mais je connais cet endroit comme ma poche. Et à chaque pas, ma confiance en moi fleurit. C'est le premier semblant de contrôle que je ressens depuis la nuit où j'ai été arrachée à Dublin. *Chez moi. Je suis chez moi.*

Mais ce sentiment est âpre, et il ne me faut qu'une demi-seconde pour comprendre pourquoi. *Il n'est pas là.* Je me caresse le ventre, regrettant soudainement et intensément de ne pas pouvoir lui dire : *Je suis en sécurité. Je vais bien. Luca, je suis enceinte.* Je le souhaite plus que de raison et je réalise qu'avec Ari ici, qui me vend comme un prix, il est curieusement mon allié. Mon protecteur. Avant même d'être mon mari, avant même que je comprenne qu'il me protégeait, Luca veillait sur moi.

Et ça me brise le cœur autant que ça le réchauffe. Parce que notre amour est impossible. N'est-ce pas ?

Nous entrons dans une grande salle de réunion que j'ai déjà vue plusieurs fois. Je m'attends à ce que tout un comité d'hommes entoure mon père. À la place, il est seul au bout de la table, entouré seulement d'une poignée de gardes.

— Papa, je chuchote en me dirigeant vers lui sans réfléchir.

— Doucement, me dit Ari en m'attrapant brutalement par la nuque et en me tirant en arrière. Mon cœur rugit au creux de ma poitrine lorsqu'elle fait

pivoter son fusil et l'enfonce dans mes côtes.

— N'oublie pas que nous sommes en pleine négociation, Kate. Recule.

Je m'exécute, mais je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour ne pas me libérer et courir tête baissée vers mon père. *Oh, papa... ça ne fait qu'un mois.* Et il a une mine épouvantable. Pâle et épuisé, il a vieilli de dix ans depuis la dernière fois que je l'ai vu. *Non, non, non... est-ce de ma faute ? C'est ton inquiétude pour moi qui t'a fait ça ?* Une pensée horrible pénètre mon esprit : ai-je perdu un mois ? Ai-je perdu un mois avec mon père mourant, à essayer de le sauver ?

Qu'est-ce que j'essayais de prouver ?

— Il n'y a pas besoin de tout ce remue-ménage, dit doucement mon père, et sa voix est aussi pure, forte et chargée de nuances que dans mon souvenir.

Ça ne lui ressemble pas pourtant. Il a juste l'air si... résigné.

— Tout ce que tu demandes, tu l'auras, Ariana, ajoute-t-il.

— Non ! Je m'exclame avant qu'Ari n'enfonce le canon de son fusil dans mes côtes si fort que je sursaute et m'éloigne.

Les larmes me montent aux yeux et elle resserre sa prise sur ma nuque au point de me causer des bleus.

— Papa...

— Ferme-la, peste Ari.

Je suis sidérée par son intonation. Je réalise qu'elle a peur et cela me donne la chair de poule. *Les gens effrayés font des choses absurdes. Les gens effrayés font des erreurs qu'ils ne feraient pas habituellement.* Soudain, rien ici ne semble sûr, normal ou familier. Soudain, j'ai peur de mourir dans l'enceinte même de ma propre famille.

— Quand j'ai dit que nous étions en pleine négociation, je voulais dire Liam McNamara et moi. Je me trompe ? Elle s'adresse à mon père d'un ton dérisoire et irrespectueux.

Ça me donne envie de l'attaquer.

Mais je ne peux pas. Pour moi. Pour mon père. Pour le bébé qui grandit en moi. J'ai besoin de penser rationnellement. N'est-ce pas le fait de me surestimer qui m'a mis - nous tous - dans ce pétrin au départ ?

J'avale, mais j'ai l'impression que ma gorge est emplie de verre. Des larmes chaudes coulent silencieusement sur mon visage. Je ressens une horrible, horrible intuition que tout est sur le point de tourner au vinaigre.

Et c'est entièrement de ma faute.

— Tu sais ce que je veux, dit Ari en désignant d'un coup de menton l'un de ses gardes qui se trouvent dans le couloir.

Celui-ci s'avance avec un ordinateur portable à la main et lorsque mon père lui fait signe d'avancer, il s'approche comme un page devant son roi. Il pose l'ordinateur portable et ouvre l'écran, puis se recule.

— Nous avons déjà parlé des généralités. Voici les détails. Chaque compte auquel je veux avoir accès. Chaque contact. Il y a des propriétés là-dessus que tu vas me céder immédiatement. Et, bien sûr, l'argent liquide, tu l'enverras à l'étranger avant que je ne retire ce fusil des côtes de ta fille.

Je ferme les yeux et sens la peur affluer au sommet de ma tête. J'ai quitté l'Irlande en essayant de sauver mon père de ses dettes. Et me voilà, en train de vider ses coffres jusqu'au dernier centime. Détruisant ses relations, ses bâtiments. Il mourra en ayant tout perdu. Ses proches. Son empire. Sa fierté. Sa dignité. Son héritage.

Qu'ai-je fait ?

Mon père fixe l'écran. Finalement, comme un roi, il agite une main dédaigneuse. Je m'attends à ce que le garde d'Ari s'avance et emporte l'ordinateur portable. Mais quelque chose d'autre se produit.

Les gardes d'Ariana font volte-face et sortent tous de la pièce. J'observe, bouche bée, confuse. Quand je me tourne vers Ari, je m'attends à la voir stoïque et froide.

Mais elle est blanche comme un linge. Elle ne jette même pas un coup d'œil aux gardes qui s'en vont, pas même un battement de cils. Elle tremble légèrement de la tête aux pieds. Son doigt est appuyé sur la gâchette du fusil. Ses yeux sont braqués sur mon père, inébranlables.

Et ceux de mon père la toisent également, inflexibles. Elle sourit, mais avec l'expression la plus venimeuse que je lui connaisse.

— Tu les as achetés, dit-elle presque comme si cela l'amusait.

Et mon père dit, en fermant l'ordinateur portable :

— Pour une bouchée de pain.

Je tressaille. Pour Ari, je tressaille. Pour la fierté qui grandissait désespérément en elle. Elle a été à nouveau discréditée, et après tant, tant de travail. Mon père a soudoyé les hommes de Petrov, et après tout, pourquoi pas ? Il a de l'influence. Le prix à payer était vraiment bas et il avait les moyens. Et pourquoi ces hommes voudraient-ils mourir s'ils pouvaient être payés pour fuir ? Ari n'aura été leur chef que pendant quelques jours après tout.

Apprendra-t-elle un jour que la loyauté, le respect, ne s'achète pas ?
Elle serre la mâchoire, ses yeux virevoltent.

— Je t'avais cru sur parole.

— Il n'y a pas d'honneur chez les bandits, dit mon père d'une voix tranchante.

Il se fatigue. Il perd de son éclat. *Il faut qu'on en finisse*. Mais quelle est l'intention de mon père ? Ari me tient toujours en joue. Et il ne la connaît pas comme je la connais, elle mourra sur cette colline. Elle mourra pour se venger de mon père ici, maintenant, à cet instant.

— Ou peut-être ne le sais-tu pas, jeune fille ?

Le sourire d'Ariana se distord. Elle glisse sa main dans mes cheveux et en serre une poignée assez fort pour me faire chanceler. L'expression de mon père se crispe. Quand il était plus jeune et plus fort, il aurait pu se sortir de n'importe quelle situation en bluffant. Mais lui et moi, nous sommes si vulnérables maintenant. Peut-être que nous n'avons plus rien à faire dans ce monde après tout.

— Pourquoi ? Ari demande en se penchant pour m'étudier, comme si elle pouvait trouver des réponses écrites sur mon visage. Pourquoi s'embêter avec tout ça ? Tu m'as incitée à tuer Pyotr, mais il ne valait rien. Un vrai cancrelat. Tu as fait tout ça pour récupérer ta fille, mais maintenant tu as retourné ta veste. Et je n'ai aucune raison de te la remettre. En fait, j'ai beaucoup plus de raisons de lui éclater la cervelle sur le mur.

— Je veux que tu saches que tu n'es rien pour moi, retorque mon père. Que je ne te vois pas comme une menace. Je pourrais te tuer immédiatement. J'aurais pu le faire il y a une heure. Il y a dix ans. Mais je ne l'ai pas fait. Parce que tu es pour moi ce que Pyotr Petrov était : insignifiante.

Le nez du fusil s'enfonce plus profondément, et maintenant je ne comprends vraiment pas. Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi est-ce qu'il bluffe ? *Il sait ce qu'il fait*, je pense désespérément. *S'il te plaît, papa, dis-moi que tu sais ce que tu fais. Je ne veux pas mourir aujourd'hui comme ça.*

Pas quand la vie de mon bébé ne fait que commencer...

— Je suis insignifiante, dit Ari avec un rire faible et sans humour. Regarde-toi, vieil homme. Toi qui demande aux autres de faire ton sale boulot. Toi qui envoies *ta fille* se vendre pour payer tes dettes. C'est toi qui es insignifiant dans cette histoire. Tu n'es pas intéressant. Tes guerres sont

passées. Tes ennemis sont morts. Et tu n'as rien d'autre à faire que de t'asseoir et d'attendre de pouvoir les rejoindre.

Elle tourne la tête et crache :

— Je vais vous tuer tous les deux.

Les gardes derrière mon père bougent légèrement, mais celui-ci lève une main pour les faire patienter - bien sûr que c'est la seule chose à faire. S'ils tirent, ils risquent de me toucher également. Et Ari le sait.

— Mais je vais d'abord tuer ta fille, dit Ari en affichant ce sourire dégoûtant.

La lumière que je pensais avoir entrevue dans ses yeux a disparu. Tout ce que je perçois, ce sont ses pupilles gonflées, énormes, larges et vides. Le mal à l'état pur.

— Et je vais te faire regarder. Mais avant que je le fasse, je vais te confier un secret.

— Ari, je chuchote, je supplie, la panique me gagne. Ne fais pas ça.

Ari fait glisser son fusil sur le côté de mon corps et le presse contre mon ventre.

— Je vais tuer ton petit-enfant aussi, vieil homme. Et tu pourras réfléchir à tout cela quand je pointerai cette arme sur toi.

Et fidèle à sa parole, avant que quiconque ne puisse bouger, Ariana enfonce le fusil dans mon flanc - et appuie sur la gâchette.

Chapitre Seize

Luca

Les hommes de Pyotr se rendent immédiatement.

Ceux de Liam non. En quinze minutes, les couloirs de l'enceinte sont jonchés de cadavres irlandais. Les Russes soudoyés par Liam ont fui dès qu'ils en ont eu l'autorisation, et mes hommes les accompagnent jusqu'à leur véhicules, en tirant sur les gardes irlandais isolés qui surgissent de nulle part. *J'ai de la chance*, je me dis plus d'une fois tandis que je me fraye un chemin parmi les corps, le fusil pointé, les yeux rivés sur mes ennemis. *Heureusement que ces Russes n'ont pas décidé de respecter leur loyauté à deux balles, sinon nous aurions été dépassés en nombre et vraiment, vraiment foutus.*

On pouvait deviner, même depuis la route, ce qui s'était passé. Les Russes et les Irlandais ont immédiatement baissé leurs fusils. Leurs comportements ont changé et ils ont commencé à interagir plus cordialement. La façon dont ils ont tous quitté l'enceinte en même temps ne m'a pas échappé - ils ont été congédiés.

Et Ariana n'était pas parmi eux.

De toute évidence, Liam les a achetés. C'est un accord gagnant-gagnant pour toutes les personnes impliquées. Sauf pour Ari. En déferlant à travers les couloirs, je me demande si Liam va la tuer. Une garde irlandaise marche droit devant moi et je l'abat facilement avant même qu'elle n'ait pu dégainer son fusil. Sa tête vacille en arrière et elle s'écroule, silencieuse, immobile, sur le carrelage maculé de sang. Liam McNamara va-t-il torturer Ali ? Va-t-il faire d'elle un exemple ?

Une partie de moi est en deuil. Ari est une âme perdue. Dans une autre vie, je lui ressemble. Je suppose que, d'une certaine façon, nous ne sommes pas si différents. Mais contrairement à elle, mes hommes ont pris d'assaut cette enceinte. Nous avons déjà gagné. Il ne reste plus qu'une formalité à accomplir.

Liam lui-même. Les Russes m'ont dit où aller. J'ai laissé Gio s'occuper de la façade pendant que je me chargeais de trouver le vieil homme.

J'ai insisté pour y aller seul.

Et maintenant me voilà, seul. Glissant comme une ombre dans les couloirs sombres, mon cœur battant plus vite que je ne voudrais l'admettre. Parce que quelque part dans ce bâtiment se trouve Kate.

Et c'est la dernière fois que je la verrai.

Il y a des marchés que nous faisons avec nous-mêmes dans la vie. Il y a des marchés que nous faisons avec l'univers. Celui-ci est le mien : Je vais tuer Liam McNamara. Pour mon père. Pour mes hommes. Pour mon organisation et mon héritage, et tout ce que le nom Romano a toujours représenté. Je n'ai pas le choix, je dois le tuer.

Mais je ne ramènerai pas Kate avec moi en Italie. Je vais la laisser ici et la nommer à la tête de l'organisation de son défunt père. Je sais maintenant à quel point elle est capable de gérer des empires. Je sais de quoi elle est faite, et c'est une ennemie redoutable. Elle fera une alliée brillante. Certes, une qui me détestera toujours. Mais c'est un échange, rien de plus. La vie de son père contre la sienne. Tout le monde y gagne.

Est-ce le cas pourtant ? Est-ce qu'elle y gagne ? Est-ce que j'y gagne ?

Parce qu'en vérité, si ça ne tenait qu'à moi, tout ça aurait pris une autre tournure. Si ça ne tenait qu'à moi, Kate McNamara quitterait cette enceinte, ce pays, avec moi aujourd'hui. Quel qu'en soit le prix, quels que soient ses sentiments, quelles que soient les rancunes qu'elle aurait à mon égard. Je la ramènerais. De force s'il le fallait.

Parce que je ne suis pas prêt à la laisser partir. *C'est trop tard.* L'honneur est un élément essentiel chez les bandits, les bons. C'est ce que je peux lui donner de mieux, et j'ai conscience que ce n'est pas assez. Mais c'est mieux que rien. Elle peut garder sa liberté. Elle n'aura plus jamais à dormir dans le même lit que le meurtrier de son père. Elle sera libérée de mon emprise, et ma dette envers mon père sera payée.

J'arrive au bureau et tombe sur des portes closes, les Russes ayant déjà quitté leur position. Je m'éloigne d'un couloir, sors un silencieux de ma poche et je le visse sur mon arme. Discrètement, je tire deux balles et tue les deux seuls gardes posté devant la porte. Ils tombent raides sur le sol, sans un bruit, morts. Le sang s'écoule rapidement sous leurs corps. Je ne ressens rien en les regardant. Je suis vide et froid. Mort à l'intérieur.

Je sais que c'est le début de la fin pour Kate et moi.

Je prends une profonde inspiration. Je me doute que quoi qu'il arrive ensuite, les choses s'enchaîneront rapidement. Et je sais que, si je ne suis pas prudent et extrêmement chanceux, ce qui va se passer pourrait aussi se

terminer par ma mort. *J'aurais dû amener des renforts.* Mais ce n'est pas la première fois que je laisse ma fierté me mettre en danger. Et si je survis aujourd'hui, je suis sûr que ce ne sera pas la dernière.

Le moment est venu.

J'ouvre la porte d'un coup de pied sec.

La situation qui m'accueille est tout à fait imprévue. Liam McNamara, horriblement pâle et malade, se tient au bout d'une immense table de conférence. Il est flanqué d'une poignée de gardes armés, dont aucun ne semble se préoccuper de ce qui se trouve devant eux - devant moi.

Kate. Kate. Quand je la vois, la froideur de ma réalité se dissout. Tout s'illumine. Les couleurs de la pièce, les lumières. Je la vois avec une clarté soudaine et stupéfiante : ses yeux doux et fatigués, ses cheveux noirs et miel, la surprise sur son visage de me voir. Le soulagement. Nu, évident, éhonté. Elle est heureuse de me voir. Moi. Après tout ce qui s'est passé. Elle sait pourquoi je suis là, mais elle est quand même contente de me voir.

Est-ce de l'amour ?

— Luca, murmure-t-elle, les yeux brillants de larmes.

C'est alors que je repère Ari. Elle se tient aux côtés de Kate, son fusil pendant mollement dans sa main - pourquoi ? Je remarque immédiatement que son doigt est sur la gâchette. Pourtant, aucune balle ne s'échappe. Le chargeur du fusil est vide.

Et tout devient logique. Liam a orchestré cela. Chaque détail. Il a fait en sorte que ses hommes dotent Ariana d'un fusil non chargé. *Brillant, vraiment,* je pense, avec du ressentiment. Mais, bien sûr, c'est ce qu'il a fait. Comment aurait-il pu la laisser entrer ici, armée, contrôlant Kate ? Il n'aurait jamais fait ça. C'est un maître des opérations. C'est un marionnettiste dans toute sa splendeur.

Et pour tout ce qu'il a fait, il doit mourir.

Mais à l'instant où je lève mon pistolet, Ariana se précipite.

Elle saisit Kate par les deux épaules et la projette en avant, l'écrasant contre la table si fort que j'entends ses hurlements. C'est une distraction suffisante et quelques millisecondes après avoir fait cela, Ari sort de la pièce comme un animal en furie. Et ce n'est pas mon boulot. Pas mon devoir. Je suis ici pour tuer Liam McNamara. Je *dois* le tuer...

Cette femme avait un fusil pointé sur Kate. Son doigt était posé sur la gâchette. Kate me regarde par-dessus son épaule, le visage pâle et rempli de

terreur. Elle tient son ventre d'une main, et je ne sais pas comment je le devine, mais je le fais.

À ce moment-là, je le sens. Je la sens. Kate. La Kate dont je suis stupidement, stupidement, aveuglément tombé amoureux. La Kate que j'admire et respecte.

La Kate que je ne peux pas laisser partir. *Est-ce qu'elle l'est ? Pourrait-elle l'être ?* Est-ce qu'elle porte mon enfant ?

Est-ce que ça change tout ?

Non. Ça ne change rien. Ari, mon alliée, la femme que j'ai fait entrer dans la vie de Kate, vient d'essayer de tuer ma femme.

Et pour ça, elle doit mourir.

J'aimerais pouvoir prendre Kate dans mes bras. L'enlacer. Lui demander de me pardonner. J'aimerais pouvoir la serrer contre moi et m'excuser pour tout. De l'avoir enlevée, de l'avoir réclamée, de l'avoir épousée. D'être tombé amoureux d'elle. De l'avoir mise en danger. De l'avoir abandonnée. Me croirait-elle ? Je sais qu'elle le ferait. Me pardonnerait-elle ? Tout à fait, c'est dans sa nature. Elle m'aime. Et c'est comme ça que je sais que j'aurai une chance de revenir vers elle.

Mais je n'aurai peut-être plus jamais la chance d'arrêter Ariana. Alors je cours à sa poursuite. Elle a une fraction de seconde d'avance sur moi et elle se déplace plus vite que je ne l'aurais cru capable. Ses bottes martèlent le carrelage tandis qu'elle tourne au coin du couloir, fléchie vers l'avant, courant aussi vite qu'une athlète olympique. Sait-elle où elle va ? Je l'ignore. Mais je la suis aveuglément. Parce que c'est mon merdier. Mon erreur. Et que je sois damné si je m'attends à ce que quelqu'un d'autre nettoie les dégâts à ma place.

Ari atteint un long couloir sans issue et sans abri. Je lève mon fusil et je tire. Mais dans mon mouvement, je la manque de peu et constelle le plafond de balles. Le plâtre se détache sous une pluie blanche et poussiéreuse, et avant que je puisse viser à nouveau, Ari franchit une porte en acier et se précipite sous la pluie.

Je lui emboîte le pas et cours si vigoureusement que je n'entends que le tonnerre calme et contenu de mon propre pouls. La porte mène à un parking en pente, dont l'asphalte noir est devenu glissant sous la pluie. Ari est déjà en bas quand je franchis la porte et elle s'est déjà réfugiée dans une sorte de hangar. La pluie s'écrase rageusement sur le toit en tôle ondulée. Je vise et tire quelques balles de plus.

Cette fois, une d'entre elles fait mouche. Ari titube et se heurte à la porte du hangar en se tenant l'épaule. Même de loin, je peux apercevoir le sang couler entre ses doigts. Mais à ce moment-là, elle avait déjà franchi la porte.

— Putain, je crache en dévalant la pente raide.

Son sang recouvre la poignée de la porte. Je l'ouvre d'un coup sec et me précipite à l'intérieur, mais je suis accueilli par des coups de feu.

— Putain ! Je hurle.

Je plonge derrière un véhicule garé, caché sous une bâche. Il y en a des dizaines, certains élégants et peu élevés, d'autres énormes et imposants. Et dès que les tirs - ceux d'Ari, ostensiblement - se font muets, tout le reste l'est aussi. Je respire fort sur le sol en béton, le dos contre la voiture recouverte d'une bâche. J'écoute, cherchant à entendre des bruits de pas. Rien. Où qu'elle soit, elle se cache. Et elle a l'avantage de savoir où je suis.

Merde. C'était un mauvais choix. C'était une erreur. Je déglutis, essuyant la pluie de mes yeux, repoussant mes cheveux de mon front avec impatience.

— Ari, je lance au bout d'un moment. Tu n'en as pas assez, hein ? Tu n'es pas fatiguée ?

Elle m'ignore ou bien elle a disparu. Je me tourne, j'hésite, puis je décide de prendre le risque de me lever. *Pan, pan, pan !* Les balles déchirent la bâche et je tombe comme une pierre. *Je t'ai eu*, je pense, en souriant. J'ai vu de quelle direction venait le feu. Mais il est peu probable que je puisse la coincer avec si peu de moyens. Ça va être risqué, peu importe la méthode employée.

— Abandonne, je crie, conscient que je suis en mesure de l'énervier. Tu ne pensais pas sérieusement que ça allait marcher, n'est-ce pas ? Réfléchis-y. A chaque fois que tu as tenté quelque chose, tu as été trop lente. Quelqu'un a toujours une longueur d'avance sur toi.

J'attends ses répliques, mais elles se font attendre.

— Regarde comme tu as été proche aujourd'hui. Admets-le. Tu n'as jamais été aussi près du but, mais ce n'était pas suffisant. Tu ne seras jamais à la hauteur.

Pas de coup de feu. Mais je peux pratiquement sentir sa rage, sa tension, sa crispation. Tel un serpent lové qui agite sa langue, prêt à frapper.

— Au fait, tu avais raison, j'ajoute en m'accroupissant à l'arrière de la voiture.

Je jette un coup d'œil par-dessus le rebord de la voiture. Et là, je la repère. Elle est cachée sur un escalier métallique au coin du hangar et à une certaine distance de moi. Elle lève son fusil dans des mains tremblantes, fusil qu'elle a sans doute récupéré sur l'un des corps irlandais qui jonchaient les couloirs que nous avons traversés. Elle fait pivoter le canon du fusil en un demi-cercle lent et attentif. *Elle ne sait pas où je suis.*

— Je suis amoureux de Kate.

Les muscles de son cou se hérissent de colère. Mais elle ne dit rien et se contente simplement de coller son œil sur la lunette et d'attendre patiemment. Et une partie de moi a mal. Je vois Kate en elle, aussi. Nous sommes semblables, tous les trois. *Nous sommes différents de nos pères.*

Et cette guerre est terminée. Je réalise alors que je ne peux pas tuer Liam. Pourquoi diable ai-je pensé devoir le faire ? Mes hommes ne me tourneront pas le dos. Mes hommes me respectent. Je vais faire en sorte qu'ils me respectent. Parce que je ne peux pas perdre Kate. Je me fiche que notre mariage ait commencé comme une imposture. Un arrangement. Un contrat. Je me fiche de la guerre que menaient nos pères. Le mien serait bien plus humilié de voir son empire sombrer. *Pas comme ça.*

Je pensais ce que j'ai dit. J'aime Kate. Et si mon intuition est bonne, si elle est enceinte, il m'est absolument impossible de m'éloigner d'elle. Et je pense - j'espère - qu'elle ressent la même chose.

Crac ! Je pivote légèrement et heureusement que je l'ai fait. La balle m'atteint directement à la clavicule, si violemment que je retombe contre la voiture. La douleur explose en moi, aveuglante, vibrante. Ma vision se teinte de rouge tandis que le sang se répand sur ma poitrine. Je glisse sur mes genoux en saisissant ma clavicule et les signaux d'alerte retentissent violemment dans mon cerveau. *Lève-toi, lève-toi, lève-toi.* Mais quand je saisis le fusil, mes doigts sont couverts de sang et je loupe la gâchette. Je ne peux même plus viser...

Je braque mon regard sur Ari. Elle est debout sur les escaliers et me toise d'en haut. Telle une reine. Telle une tueuse. Elle est une force avec laquelle il faut compter, et pourtant tout est déjà fini pour elle. Même si elle réussit à me tuer là maintenant, comme ça, elle ne sortira pas vivante de cette enceinte.

Putain. Kate. Protège-toi. Prends soin de toi. Élève notre enfant... Non. Je ne peux pas la laisser. Je ne peux pas me résigner à la mort. Je n'ai rien

fait pour elle. Je ne l'ai pas inscrite dans mon testament et ma succession. Je ne savais pas qu'il fallait prévoir quoi que ce soit pour un futur enfant...

Mais mes membres sont si lourds. Mon corps est déjà si éprouvé, si meurtri, si profondément usé. Ari se dirige vers moi d'un pas rapide et assuré qui fait trembler l'escalier métallique jusqu'à ce qu'elle atteigne le sol en béton. Les battements de mon cœur s'emballent. Je tâtonne à nouveau avec le fusil, mais je suis incapable de faire quoi que ce soit. Je perds mon sang si vite que je ne peux pas voir clair. *Elle a raté son coup délibérément. Pendant un instant, elle avait un tir clair.* C'est la deuxième fois qu'Ariana fait preuve de pitié à mon égard, et pour les mêmes raisons, je pense que je lui ai aussi témoigné de la pitié.

Quand je lève mes yeux et croise les siens, elle a remonté le fusil jusqu'à son nez et son doigt est appuyé sur la gâchette. D'un coup de pied ferme et froid, elle m'arrache le fusil des mains et le fait voler sur le béton.

— Et voilà les derniers mots, dit-elle sèchement.

Il y a quelque chose de désespéré dans sa voix.

— Nous mourrons ensemble aujourd'hui, Luca. Au moins, il y aura un peu de poésie là-dedans.

— Tu aurais pu être extraordinaire, dis-je au bout d'un moment en fixant son seul œil sombre et visible ainsi que le canon de son fusil.

En contemplant la mort.

— Tu aurais pu accomplir de grandes choses.

Pan ! Du sang jaillit de sa tempe et comme une lumière qui s'éteint, son regard se meurt instantanément. Elle vacille légèrement, puis s'écrase sur le côté, sans vie, le regard vide porté au loin.

Je me retourne. Kate se tient dans l'embrasure de la porte du hangar, le pistolet toujours levé, serré dans ses deux mains, un œil fermé. Un léger filet de fumée, presque imperceptible, s'échappe du canon. Ses yeux rencontrent les miens et elle accourt rapidement à mes côtés.

Ce n'est que lorsqu'elle me rejoint que mes dernières forces et ma volonté m'abandonnent. Je vacille en avant, mille fois plus reconnaissant que je ne pourrais l'exprimer. Elle me rattrape, tombe à genoux et me ramène contre elle.

— Ils arrivent, dit-elle en me berçant la tête et en plongeant son regard dans le mien. Regarde-moi, Luca. Regarde-moi.

C'est ce que je fais, mais cela m'est presque impossible. Elle est auréolée de lumière et ses contours deviennent flous. Elle passe sa main sur mon

visage et dégage mes cheveux de mes yeux.

— Tu l'as eue, je dis d'une voix rauque et lointaine. Bon tir.

— Meilleur que les tiens.

Elle sourit, mais ses yeux sont gonflés et débordent de larmes. L'une d'elles tombe chaudement sur ma mâchoire.

— Les secours arrivent bientôt. Les médecins sont aussi en route. Tu vas t'en sortir.

Le sang s'insinue à la périphérie de ma vision.

— Comment tu le sais ?

— Parce que tu es l'homme le plus têtue que je connaisse.

Elle se penche et presse ses lèvres sur les miennes, et un poids se libère d'un coup de ma poitrine.

— Luca.

Son souffle s'agite si délicatement contre mes lèvres, contre mon visage. J'oublie où nous sommes. Nous pourrions être au lit dans la villa, la neige dansant à la fenêtre. Nous pourrions être enlacés, nus, nos langues entremêlées. Nous pourrions être heureux et en sécurité, ensemble. Tous les paris sont annulés. Toutes les espérances se sont envolées. Seuls, nous, ensemble.

— Je sais que tu es au courant.

— Hmm, je dis.

C'est tout ce que je peux dire. La douleur s'est déjà envolée et je suis à présent détendu. Dans mon esprit, je me rends compte que ce n'est pas possible, que ça ne devrait pas être le cas, que c'est sérieux, que quelque chose ne va pas. Ari était une bonne tireuse elle aussi. A-t-elle sectionné une artère ? Éclaté un os ou un organe ? Savait-elle que je mourrais lentement, ou aurait-elle pu me tuer directement ? Aurait-elle mis une balle en plein dans mon crâne si Kate n'était pas apparue pour me sauver ?

Mais je le sais au fond de moi. Profondément, très loin dans mon esprit. Et quand elle le dit, tout en moi se réveille. Elle se penche vers moi, ses cheveux forment un doux rideau doré. Ses lèvres se posent sur mon oreille et je perçois son souffle. Je me sens en parfaite harmonie avec elle. Je me sens en sécurité, comme si elle me protégeait.

Je réalise que c'est ce que je ressens depuis que je l'ai rencontrée.

— Je suis enceinte, murmure-t-elle en laissant les mots planer entre nous comme un parfum, comme le vent du printemps. *Un enfant. Un héritage.*

Une vie. Et c'est la nôtre. Il va être à nous. Notre premier pas en tant que vrai couple.

— Tu vas être père, Luca. Tu dois t'accrocher. Promets-le moi. Je sais que tu es un battant.

— Toi aussi, je lui réponds après avoir trouvé la force de lever ma main ensanglantée et de la glisser doucement dans ses cheveux.

Quand elle se rassied, nos yeux se retrouvent et mon corps se remplit de chaleur.

— Je n'allais pas le faire.

Des larmes coulent sur ses joues.

— Luca...

— J'ai changé d'avis, je dis, et je le pense, et je veux qu'elle le sache parce que si je meurs, je ne peux pas la laisser croire que je l'aurais fait.

Pas après avoir réalisé ce que je ressentais vraiment pour elle. Pas après avoir réalisé que ce qu'on avait était réel, que ça pouvait être assez réel pour mettre un bébé au monde.

— Je te promets que j'ai changé d'avis.

— Je te crois, dit-elle, et à la douleur dans sa voix, je me rends compte qu'elle pense chacun de ses mots. Tu n'as pas à le promettre, Luca. Promets juste que tu resteras en vie. Promets-moi de te battre aussi fort que tu le peux. S'il te plaît. S'il te plaît.

Elle porte ma main à ses lèvres. Ses larmes tombent sur mes doigts.

— S'il te plaît, Luca, elle supplie.

Je peux entendre quelque chose au loin : une clameur et des pas, des cris. Kate s'accroche à moi, même quand ils essaient de la déplacer.

Déterminée, têtue comme toujours, elle reste à mes côtés. Malgré l'obscurité qui s'installe, malgré le fait que mes yeux deviennent trop lourds pour rester ouverts une seconde de plus, elle est toujours là.

Elle est là, et cela signifie plus pour moi que tous les mots de l'univers.

Chapitre Dix-Sept

Kate

Je me tiens à la fenêtre de l'hôpital de l'enceinte, une structure assez impressionnante dotée de deux salles d'opération et de tout le personnel adéquat. Je suis épuisée. Je n'ai pas dormi depuis deux nuits, depuis que nous avons quitté l'Italie. Et plus que mon corps, c'est mon âme qui est éreintée. Tant de choses se sont passées au cours du dernier mois. Ma vie entière et tout mon *monde* ont changé.

Par la fenêtre, j'observe Luca dormir. Il n'a pas l'air paisible. Il a l'air agité, comme s'il luttait contre le monde, même inconscient. C'était une question de chance. La balle d'Ariana lui a perforé une artère. Le chirurgien nous a dit après coup qu'elle avait désormais la consistance d'un tissu humide qui fondait dans ses mains et j'ai bien cru qu'il allait mourir.

Mais il est là, fidèle à sa promesse. Il est là, à se battre pour sa vie. S'il te plaît, *n'abandonne pas*, je le supplie silencieusement en posant ma paume sur la vitre. *J'ai besoin de toi à présent. Nous avons besoin de toi à présent. Tu m'as poussée à te languir, tu m'as poussée à t'aimer, ce n'est pas pour me quitter.*

Quelqu'un s'éclaircit la gorge. Je me retourne et découvre mon père qui esquisse un faible sourire et s'appuie lourdement sur sa canne. Je me dirige vers lui, mais il me fait signe de partir.

— Je vais bien, ne t'en fais pas, ne t'en fais pas, Kate.

Il me laisse cependant le conduire à une rangée de chaises disposées dans le couloir. Il s'assied avec l'épuisement d'un homme beaucoup plus âgé, et je mentirais si je disais que ça ne me brise pas le cœur.

— Eh bien. C'était un sacré retournement de situation.

Je rougis.

— Oui.

— Tu as de la chance que ça se soit déroulé ainsi. Mais je sais que tu en as conscience.

Il soupire, s'adosse à sa chaise et observe Luca par la fenêtre.

— C'est une scène que je ne pensais jamais voir un jour. Héberger le fils de mon ennemi, tout faire pour le garder en vie au lieu de laisser la nature suivre son cours.

— Papa...

— Je sais, dit-il, d'un ton songeur. L'amour est une drôle de chose.

— Oh, je l'ignore...

Mais pourquoi mentir ? Une vague de chaleur se répand dans ma nuque et, penaude, je repousse mes cheveux derrière mon oreille.

— Je ne voulais pas que ça se passe comme ça. Je ne voulais rien de tout cela. Mais tu as raison, j'ai eu de la chance. Après tout, cela aurait pu être bien pire.

— S'il meurt, dit mon père en me regardant avec des yeux froids et lucides, nous continuerons comme avant. Nous reprendrons la guerre. Il a essayé de réclamer mes dettes pour en réalité m'estropier. Il est venu ici pour me tuer, Kate, et tu le sais.

— C'était avant.

— L'amour ne change pas tout.

— Papa, je dis en prenant une profonde inspiration. Je suis enceinte. Ariana ne bluffait pas.

Il me regarde durement et pendant un moment, je ne peux déchiffrer son expression. Est-ce de la colère ? De la peur ?

— Vous étiez intime lui et toi.

— Volontairement, je dis très clairement. Le mariage était... j'étais en colère. Il ne m'a pas laissé le choix.

Je rougis à nouveau en détournant les yeux. Puis j'ajoute :

— Mais tout le reste ? J'étais d'accord avec ça. J'étais... pour être honnête, je n'ai pas pu m'en empêcher. Il n'est pas comme je l'imaginais Pas du tout.

Mon père garde le silence pendant un long moment et fixe à travers la vitre Luca qui dort. Parti, dans un autre monde. Un monde où, je l'espère, il se repose et est en sécurité, en paix autant qu'il peut l'être avant de revenir parmi nous.

— Peut-être que tu l'aimes vraiment, alors, dit mon père d'une voix plus douce. Comment est-il, alors ?

J'hésite, je ne sais pas trop quoi dire. Les choses évoluent rapidement, et tant que Luca est inconscient, on ne peut pas faire grand-chose pour aller de l'avant. Il est, en définitive, à la tête de son organisation. Et bien que nous ayons fait une trêve avec ses hommes, leurs liens ne sont pas excellents. Ses hommes ont tué des dizaines d'hommes de mon père. Les Russes ont fui. Il faut réparer les dégâts et beaucoup d'entre eux ont été causés par Luca et moi-même.

Mais qu'est-ce que ça change de mentir ? J'ai réalisé aujourd'hui, en tenant Luca dans mes bras alors qu'il se vidait de son sang, que je ne peux pas le perdre. J'ai besoin de lui. Ces sentiments ne sont pas ceux d'une femme kidnappée. Ce sont des sentiments d'amour et je sais pourquoi. Je sais d'où ils viennent.

— Il a eu beau essayer, dis-je après un moment de réflexion, il n'a jamais pu s'empêcher de me traiter comme son égale.

— Il t'a enfermée dans une tour, Kate.

— Il m'a confié une arme. Il m'a rendu mon ordinateur. Il me tenait au moins un peu au courant de ses projets et de ses idées. Je pouvais juste... même au début, quand je le détestais, quand je voulais le détester, je pouvais juste sentir que nous étions bien ensemble. En tant que partenaires. Et puis... eh bien, nous sommes devenus amants. Et je me sentais en sécurité avec lui. Je me sentais protégée.

Mon père acquiesce.

— Bien, dit-il après un moment. C'est comme ça que les couples doivent se sentir.

— Tu approuverais ça ? Que je reste avec lui ? Qu'on élève cet enfant ensemble ?

— *Approuver* est un mot fort.

Il me lance un regard perçant et je ne peux m'empêcher de rire.

— Et de toute façon, tu es une adulte, Kate. Tu l'es depuis longtemps. Beaucoup plus longtemps que je ne l'aurais souhaité.

Il soupire et saisit ma main. Ce n'est plus le parrain de la mafia irlandaise, c'est mon père. Chaleureux. Attentionné. Une épaule sur laquelle je peux pleurer. Un havre de paix dans la tempête.

— J'aurais aimé pouvoir mieux te protéger. Tu étais si jeune quand tu as été entraînée dans tout ça.

— Je sais. Mais je ne t'en veux pas. Je vais bien. Et j'aime qui je suis.

Je serre sa main et plonge mon regard dans le sien.

— Je suis capable de me protéger. Aujourd'hui, quand j'ai tiré sur Ari, ce n'était pas la première fois que je sauvais Luca. Ce ne sera probablement pas la dernière. Et c'est la même chose pour lui. Cette vie est dangereuse. Mais je n'en voudrais pas une différente ; elle est dans mon sang, papa, comme elle est dans le tien. Cette vie me définit. C'est ce à quoi je suis douée.

Il sourit affectueusement et mon cœur bondit devant la fierté qui brille si clairement dans ses yeux.

— Tu parles comme une véritable experte.

— Je le suis, n'est-ce pas ? J'ai certainement effectué mes dix mille heures.

Il rit, et ce rire se dissout dans une quinte de toux. Mon cœur s'emballe. Au bout de quelques instants, il parvient à calmer sa respiration. Il a l'air épuisé, des ombres sont visibles sous ses yeux, son teint est pâle.

— Je vieillis, dit-il, et bien que ce soit vrai, son âge n'est pas la cause de son état miséreux.

— Kate. Si tu veux aller jusqu'au bout, il faut qu'on parle. Pour savoir qui héritera de tout ça quand je ne serai plus là.

Je le dévisage, surprise et effrayée.

— Non, papa, je ne veux pas...

Il me fait taire d'un léger geste de la main.

— Écoute-moi, Kate. Tu as raison. C'est en toi. C'est ton monde. Je ne te manquerai pas de respect en te disant que c'est trop dangereux. Tu le sais très bien. Mais avec Luca à tes côtés... je suis convaincu que tu seras bien épaulée.

Mon pouls s'accélère.

— Papa, je murmure en déviant le regard. J'ai tout fait foirer. J'ai tout foutu en l'air. Partir comme je l'ai fait, agir contre les ordres, jouer les *rebelles* comme je l'ai fait. C'était tellement irresponsable. Et si quelque chose avait mal tourné, je... je ne serais pas ici. Il y a eu une bonne dizaine de moments où j'ai cru que je n'allais pas m'en sortir. Je ne pense pas être apte à le faire.

Il reste silencieux un moment et observe à nouveau Luca ou peut-être son reflet flou à travers la vitre.

— Cette fille, Ariana. Elle n'a pas été élevée dans le même monde que toi et Luca. Vous êtes des héritiers. Vous êtes des descendants. Elle désirait tellement cela qu'elle était prête à vendre son âme, qu'elle était prête à mourir pour atteindre son but. Et aujourd'hui, elle l'a fait.

Je pose mon regard sur mes mains encore noircies et tachées du sang de Luca. Je ne suis pas fière d'avoir tué cette femme. Je ne le voulais pas. Mais je sais que je n'avais pas le choix et je suis bien soulagée que Luca soit en vie. J'ai été capable de le sauver alors que quelques secondes de plus l'auraient éloigné de moi pour toujours.

— Ce que tu as est spécial. Ne le renie pas parce que tu as fait une erreur, ou deux, ou deux cents. Je ne suis pas un saint. J'ai laissé des hommes mourir. J'ai laissé mon empire sombrer dans la misère par le passé, je me suis laissé engloutir par les dettes. Et, bien sûr, j'ai échoué, de nombreuses fois, à protéger ce qui m'est le plus précieux.

Il touche ma main et me regarde calmement :

— Toi.

Je souris tout essayant sans succès de réprimer la vague de larmes qui monte dans mes yeux.

— Je sais. Tu es également ce que j'ai de plus précieux.

J'appuie ma paume sur mon ventre. *Et toi aussi*, je dis à la vie qui n'en est pas encore une, *tu es ce que j'ai de plus précieux*.

— J'ai peur de ne pas être à la hauteur.

— Tu le seras, Kate. Plus que tu ne l'imagines.

Il me serre la main.

— Tu es faite pour ça.

Je l'observe. Et je sens sa lassitude, je sens que la fin du monde est imminente. Il est malade depuis si longtemps maintenant. Et même si je regrette certaines choses, je ne déplore pas la totalité de ce qui s'est passé. Après tout, ça m'a permis de rencontrer Luca. Ça m'a offert le soupçon d'un avenir, d'une famille. Cela a montré à mon père ce que je pense qu'il savait déjà : que je suis vraiment sa fille ; je veux vraiment le rendre fier. Et je crois que c'était la meilleure façon de le lui prouver.

— D'accord, je dis. Quand, dans un million d'années, tu mourras enfin, en paix, en sécurité et au chaud dans ton propre lit...

Il rit, et moi aussi.

— Je prendrai ta place. Luca et moi, je conclue.

— Tu rends heureux un vieil homme simple et fatigué.

Il se penche et embrasse ma joue. Puis il ajoute :

— Tu empestes le sang et la fumée. Comme ta mère avant toi.

Je souris et comprime sa main.

— Je te rendrai fier.

Je n'ai pas l'intention de lui dire cela ; c'est plutôt une promesse que je me fais à moi-même, et je rougis.

Mais mon père me contemple avec une telle présence et une telle sincérité que j'en ai la respiration coupée, puis il me dit :

— Tu l'as déjà fait.

Notre fille est née en septembre en Irlande. Elle est venue au monde par une journée douce et radieuse, accompagnée d'un vent léger qui atténue la chaleur et promet l'arrivée de l'automne. Elle est toute petite et possède les grands yeux sombres de Luca et mes cheveux couleur miel. Quand Luca la rencontre pour la première fois, il ne dit rien. Il s'agenouille à côté du lit d'hôpital, passe ses bras autour des miens et appuie son front sur celui de sa fille, et il reste comme ça, juste là, pendant une éternité. D'une certaine manière, ça ne semble pas assez long.

Ma grossesse a été difficile, et pendant toute la durée de celle-ci, j'ai été hantée par la peur que mon père disparaisse avant que je ne donne naissance. Mais l'été lui a apporté un second souffle, et il est de très bonne humeur depuis. Il vient à l'hôpital et porte dans ses bras son unique petit-enfant. Ses yeux s'illuminent et il rajeunit, redevenant l'homme fougueux et passionné qui m'a élevée.

De septembre à octobre, l'automne commence à pointer le bout de son nez. Mon père gère encore une grande partie des affaires, et il le fera jusqu'à ce que je sois prête à reprendre le flambeau. Avant qu'il ne vienne en Irlande, Luca a passé les rênes de ses affaires à Gio et à quelques membres plus expérimentés du syndicat, des hommes qui avaient travaillé aux côtés de son père.

La maison qu'il nous a achetée est modeste, il s'agit en fait d'un cottage en pierres situé entre trois collines au bord de la mer. Il est tout à fait rustique, avec un jardin aromatique, un mur de pierre et une grosse cheminée qui crépite paresseusement pendant les nuits qui deviennent de plus en plus fraîches à l'approche de l'hiver. La plupart du temps, Luca ne consulte même pas son téléphone.

Nous sommes à la mi-octobre et je préviens Luca, en me levant le matin, qu'aujourd'hui sera la dernière journée chaude de la saison.

— Comment le sais-tu ? Il demande alors que nous sommes encore dans le lit, nus, en écartant une mèche de cheveux de mes yeux.

Il se rapproche et pose ses lèvres sur le coin de ma mâchoire. Je parcours les deux cicatrices laissées par les balles sur sa poitrine, les deux blessures dont j'ai été témoin. Les deux auxquelles je l'ai vu survivre.

— C'est une sorte de superstition ?

— Oui, je suis une sorcière.

Il m'embrasse en souriant et ses yeux sombres scintillent dans la lumière du jour. De l'or flamboyant.

— Dis-moi comment tu le sais.

— J'ai juste un don pour ces choses.

— Tu as un don pour beaucoup de choses.

Il dit cela avec une sorte de douce admiration à laquelle je me suis habituée. C'est une sincérité intense et posée qui me laisse à chaque fois sans voix. J'en apprends encore beaucoup sur Luca, même après avoir passé presque un an à ses côtés et dans des circonstances plutôt éprouvantes, mais il y a certaines choses que je connais déjà par cœur. Comme cette sincérité, comme certains regards. Comme le fait qu'il aime notre fille et moi plus que tout, tout au monde.

— A quoi penses-tu maintenant ?

— Je pense qu'on devrait faire un pique-nique. Elle adore le soleil.

Je regarde le couffin. C'est un si gentil bébé. Elle porte en elle toute la force de Luca et ne pleure presque jamais. Elle se suffit à elle-même. Je sais qu'elle sera têtue et je l'aime tellement pour ça, si profondément que parfois ça me fait mal.

— Je pense aussi que tu devrais m'embrasser sur-le-champ.

— En voilà une pensée agréable.

Il soulève la couette et se faufile près de moi pour déposer un baiser si léger sur ma mâchoire que je peux à peine sentir ses lèvres. Il les fait glisser doucement vers mon oreille et accentue la pression. Puis il se dirige vers mon cou, ma clavicule, et l'espace entre mes seins.

— Sais-tu que j'aime le soleil, moi aussi ?

— C'est l'Italien qui sommeille en toi ça, dis-je avec admiration.

Il se hisse sur ses coudes au-dessus de moi et colle son corps contre le mien. Chaque centimètre de sa peau est chaud comme la fièvre, comme toujours. Une chose que j'apprécie particulièrement les nuits de grand froid, une chose que j'apprécie à l'heure actuelle, et une chose que j'apprécierais sûrement le restant de mes jours.

— On devrait y retourner bientôt en Italie. Elle a besoin de voir d'où elle vient.

Il m'étudie d'une manière mystérieuse, impénétrable. Puis il m'embrasse tout doucement, comme je l'espérais. Ses lèvres séparent les miennes, innocentes et délicates, comme si j'étais une chose fragile qui pourrait se briser telle du sucre soufflé ou du verre. Puis sa langue caresse ma lèvre

inférieure et pénètre lentement dans ma bouche, et je frissonne lorsque ses mains se déplacent comme du velours sur mes côtés et mes hanches.

— Quand je suis venu ici pour te retrouver, dit-il en traçant des cercles avec ses pouces sur mon ventre, j'ai ressenti quelque chose pour l'Irlande que je n'avais jamais éprouvé auparavant.

— Oh ?

— Je me sentais comme à la maison, explique-t-il avant que mon cœur ne se contracte.

De bonheur, d'amour et de convoitise. De convoitise envers moi-même, de savoir que *cet homme* est à moi, à moi seule. Parfois, ça semble injuste pour le reste du monde.

— Je savais que c'était chez toi. Mais j'ai compris que ce pays pouvait aussi devenir le mien. J'ai vu comment les collines t'avaient façonnée. La pluie et la mer. Je t'ai reconnue dans tout ça.

Je ne me rappelle pas qu'il m'ait jamais dit quelque chose d'aussi beau, et mes yeux me brûlent. Ma poitrine me fait mal. Je reste sans voix.

— Notre fille est faite de tout cela, dit-il en se penchant pour m'embrasser à nouveau.

Cette fois, il s'allonge et me tire contre lui de manière possessive en glissant son bras sous ma tête et en caressant mes cheveux.

— Elle représente l'Irlande.

— Elle représente aussi l'Italie, dis-je en me tournant pour l'observer.

— Oh, oui. Bien sûr. Et elle apprendra à connaître l'Italie aussi bien que son père.

Il glousse en découvrant mon regard dubitatif et compétitif.

— Mais pour l'instant, elle est irlandaise. J'apprends à être irlandais moi aussi.

Je l'étudie en rougissant un peu. Parce que parfois, ça me gêne de savoir à quel point je l'aime. À quel point j'ai envie de me fondre en lui et de ne rien faire d'autre à jamais. Je dessine ses sourcils du bout du doigt, ainsi que la ligne de son nez et de sa mâchoire, et je contemple ses yeux sombres en me demandant comment j'en suis arrivée là, comment j'ai réussi à le mériter.

Mais dans des moments comme celui-ci, je ne parviens pas à m'en soucier. J'ai perdu trop de temps à essayer de faire mes preuves. Et pour qui ? Tous ceux que j'aime semblent me percevoir encore mieux que je ne me perçois moi-même.

— Je ne suis pas encore prête à retourner dans le monde réel, j'admets.

Je pensais que ce serait monotone, ce petit chalet, ce petit jardin, ce petit mariage, et ce petit bébé ; pas une seconde n'a été moins précieuse. Un conte de fées, dans toute sa splendeur et sa banalité.

— J'aimerais tellement rester un peu plus longtemps.

— Alors nous le ferons. Nous resterons pour toujours si c'est ce que tu veux.

Son sourire se fait malicieux. Le sourire de l'homme qui m'a kidnappée, épousée et qui a placé une arme dans ma main ; le sourire d'un homme qui sait très bien qu'il m'a poussée à tomber amoureuse de lui.

— Mais je te connais. Et je sais que ce ne sera pas toujours suffisant, et quand ce ne sera plus le cas, alors nous partirons.

— Et nous pourrons toujours revenir.

— C'est notre maison, Kate, dit-il en plaçant une mèche de cheveux derrière mon oreille. Nous pourrons toujours revenir.

Il m'embrasse à nouveau, puis se lève et sort Agnès de son couffin. Elle dort avec ses petits poings serrés, comme si elle voulait tout faire avec détermination et rien de moins. *La fille de son père et de sa mère*, je me dis, emplie d'un amour qui se ressent au plus profond du cœur. Luca grimpe dans le lit en la blotissant contre sa poitrine nue. Je me rapproche d'eux pour qu'elle se retrouve entre nous, comme un petit cœur chaud qui bat.

— Un pique-nique nous ferait du bien, murmure-t-il en embrassant les cheveux de sa fille. Elle profitera du soleil en cette dernière journée chaude.

Et quand la pluie tombera, elle en profitera aussi. Et aussi de la neige, de la glace, des tempêtes, de tout ce que la vie lui réserve. Nous lui enseignerons tout cela. Luca et moi, ensemble.

Je l'embrasse et lui aussi. Et étendue là, j'ai l'impression que dans tout ce chaos, il y a finalement un semblant d'ordre. J'ai l'impression qu'il n'y a pas eu d'erreur, même si c'est ce que j'ai ressenti sur le moment. C'est le hasard, la providence. Le destin, peut-être, ou la chance. Le sort, la volonté. Peu importe ce que c'est, ça fait juste du bien.

Quoi que ce soit, c'est à nous.

LA FIN

[CLIQUEZ ICI](#)

pour vous inscrire à ma newsletter et recevoir des informations EXCLUSIVES sur toutes les offres, les avant-premières secrètes et les nouvelles sorties
!

OceanofPDF.com